

1884

5e ANNÉE
SIXIÈME LIVRAISON
10 JUIN
N° 54

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Parait le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :
Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.
La livraison vendue séparément, 5 fr.

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. — P. AVRIL. DEL.

CINQUIEME ANNÉE — N° 54

LE LIVRE

SOMMAIRE
de la Livraison du 10 Juin



PERSÉCUTIONS

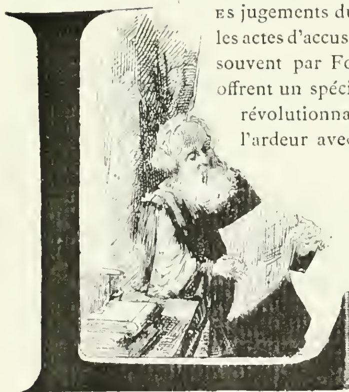
DES JOURNALISTES ET DES LIBRAIRES

PENDANT LA TERREUR

GIROUARD (JEAN-JOSEPH)

IMPRIMEUR LIBRAIRE

(Condamné à mort et exécuté à Paris le 8 janvier 1794.)



Les jugements du tribunal révolutionnaire de Paris et les actes d'accusation qui les précèdent, rédigés le plus souvent par Fouquier-Tinville, accusateur public, offrent un spécimen saisissant du langage et du style révolutionnaires. L'on y remarque la passion et l'ardeur avec lesquelles Fouquier-Tinville, tout en ne s'appuyant le plus souvent que sur des généralités vagues, s'efforçait, dans un style emphatique et plein d'exagérations, et dans un langage prétentieux et boursouflé, de démontrer l'existence de complots imaginaires, dont les ramifications embrassaient toute la France, sans même chercher à établir par quels liens les divers accusés se trouvaient compris dans les mêmes poursuites. Tous les actes, toutes les paroles des accusés, d'après l'accusateur public, tendaient à troubler la tranquillité publique et à compromettre la sûreté de la République française. Tous ceux qui ne manifestaient pas d'enthousiasme pour la Révolution étaient considérés comme contre-révolutionnaires ou au moins comme coupables de modérantisme et ils étaient arrêtés comme suspects.

Les qualifications et les appréciations du tribunal révolutionnaire, dans ses jugements, étaient tellement générales et tellement vagues, qu'il lui était toujours possible de comprendre, dans de pareilles condamnations, les journalistes, les imprimeurs et tous les autres citoyens qui lui étaient déférés, en interprétant arbitrairement contre eux, et sans qu'aucune justification fût possible de leur part, leurs actions les plus inoffensives, leurs intentions présumées, leurs réticences et même leur silence. Les accusés étaient dans l'impossibilité de se défendre utilement contre des accusations dont ils n'avaient souvent connaissance qu'à l'audience.

Au milieu de ces jugements, nous avons remarqué celui qui concerne Jacques Girouard, imprimeur de la *Gazette de Paris*, journal royaliste, et la dame Feuchère, chargée de recevoir les abonnements pour ce journal.

Girouard, appelé à l'audience, le 8 janvier 1794, comme témoin à charge contre la dame Feuchère, avait été sur-le-champ traduit et mis en jugement, sur l'acte d'accusation dressé contre les autres accusés et dont il n'avait encore eu aucune connaissance. Il fut ainsi condamné à mort sans avoir pu se défendre et par un jugement qui n'était susceptible d'aucun recours.

L'accusation dirigée contre la dame Feuchère comprenait les dames Courvoisier et Dulac, ses amies, considérées comme ses complices, dans la conspiration qu'elle était accusée d'avoir organisée, et le sieur Saint-Léger, médecin, comme les ayant soudoyées. Ces trois derniers accusés furent acquittés.

Le jugement qui condamnait à la peine de mort Girouard comme imprimeur et la dame Feuchère, pour avoir reçu les abonnements de la *Gazette de Paris*, était rendu au nom d'un gouvernement libéral qui avait adopté comme principes essentiels et inscrit dans *les droits de l'homme et du citoyen* la liberté individuelle, celle de la presse et celle des opinions, même religieuses. Il fut suivi de plusieurs autres prononçant également la peine de mort et rendus contre Girey-Duprey, rédacteur du *Patriote Français*, journal que Fouquier-Tinville stigmatisait comme étant *le canal infect par lequel s'écoulait le fatal poison contre-révolutionnaire, pour se répandre, tant dans les départements qu'en Angleterre et chez les autres puissances de l'Europe;* Champcenetz, rédacteur du journal *les Actes des Apôtres*, le collaborateur et l'ami de Rivarol, plaisantant même avec l'accusateur public, auquel il demandait, en s'entendant condamner à mort, s'il ne lui serait pas possible de se faire remplacer pour cette opération comme pour le service de la garde nationale; Brissot, rédacteur du *Patriote Français;* Carra, rédacteur des *Annales patriotiques;* Gorsas, rédacteur du *Courrier des départements;* Hébert, rédacteur du journal *le Père Duchêne;* Tournon, rédacteur du journal *le Mercure universel;* Boyer, de Nîmes, rédacteur du journal *le Peuple*

et l'auteur de l'*Histoire des caricatures de la Révolte des Français;* Froulé, Levigueur et la femme Lesclapart, libraires, ayant vendu la *liste comparative des appels nominaux pour le procès de Louis XVI;* Gattey et Webert, libraires, ayant fait le commerce des livres contre-révolutionnaires.

Ce procès présente un intérêt particulier pour les bibliophiles, à cause de la nature des accusations qui en font l'objet, de la profession d'imprimeur et d'éditeur de Girouard, ainsi que des divers ouvrages et des objets qui y ont donné lieu.

Girouard avait imprimé la *Gazette de Paris*, rédigée par Durosoi et dont la publication fut interrompue par la destruction de ses presses dans la journée du 10 août 1792. Durosoi, ancien officier de la maison du roi, fut condamné à mort comme homme de lettres et comme royaliste; il fut exécuté le 25 août 1792, jour de la fête de saint Louis et ses biens furent confisqués.

Girouard était aussi accusé d'avoir imprimé des ouvrages contre-révolutionnaires et d'avoir été trouvé saisi d'ouvrages *empoisonnés d'aristocratie et tendant à avilir la représentation nationale.* Il a reconnu que, parmi les livres saisis à son domicile, il avait imprimé :

Justine ou les malheurs de la vertu, par de Sade. En Hollande, 1791, 2 volumes in-8°, avec un frontispice.

Parmi les papiers saisis au domicile de Girouard se trouvait un billet ainsi conçu :

Au 15 mars prochain, je payerai à M. Sade ou ordre la somme de 300 livres, valeur reçue en marchandises, à Paris, ce 9 août 1791, 300#.

Signé : GIROUARD, imprimeur, rue du Bout-du-Monde.

Pour acquit : DE SADE.

Les Soirées de l'automne et les épanchements de l'amitié, par C.-F.-X. Mercier. Paris, chez Girouard, 1792, 2 volumes in-18 avec 2 frontispices.

Les trois nouvelles : *Azoline, les Albigeoises, Louise et Gervais,* par le citoyen Mercier. Paris, chez Louis, 1793, in-18 de 94 pages avec une figure et 6 pages de musique.

La Vie, les amours, le procès et la mort de Marie Stuart, reine de France et d'Écosse, décapitée à Londres le 18 février 1587. Paris, chez Girouard, 1793, in-8° de 162 pages avec un portrait.

Les autres ouvrages saisis à son domicile étaient :

Fragment sentimental, en vers français, par Durosoi. A Bruxelles et à Paris, 1791, in-18 de 34 pages avec le portrait du prince de Condé et une autre figure représentant la famille royale.

La Constitution en vaudeville, suivie des *Droits de l'homme et de la*

femme, et de plusieurs autres vaudevilles constitutionnels, par Marchant, avec ce faux titre : *Almanach civique pour l'année* 1792. A Paris, chez les libraires royalistes, 1792, in-32 de 160 pages, avec un frontispice.

La Révolution française en vaudeville, depuis le commencement de l'Assemblée destituante jusqu'à présent. Coblentz, 1792, in-24 de 160 pages avec une figure qui représente la France implorant le ciel.

L'Origine des puces et les P... conquis, poèmes libres et autres pièces du même genre, traduites du *Priapeia* et autres poètes grecs et latins, par l'auteur des *Veillées du couvent,* avec ce faux titre : *Poèmes libres, faisant suite aux Veillées du couvent.* Paris, 1793, in-18 de 142 pages avec un frontispice.

Au moment de son arrestation, Girouard travaillait à l'impression d'*Aline et Valcour* ou *le Roman philosophique*, écrit à la Bastille un an avant la Révolution de France, par de Sade. Cet ouvrage en 8 volumes a été terminé et mis en vente en 1795, à Paris, chez la veuve Girouard.

On lui reprochait d'avoir porté longtemps sur la poitrine le portrait du roi Louis XVI, gravé par Antoine Carrée, et qu'il avait imprimé pour le compte de Durosoi, avec cette inscription : *O Louis! o mon roi! — ordre de famille.*

Parmi les objets saisis chez la dame Feuchère se trouvaient :

Un gobelet de cristal à anse, fleurdelisé autour, et ayant sur le devant un encadrement au milieu duquel est gravé, de même que les fleurs de lys : — Vive le roi!

Et une bague en or, appelée *collier,* sur laquelle était gravée une fleur de lis, et autour : *Domine salvum fac regem.*

Le jugement rendu contre Girouard et la dame Feuchère contenait une disposition particulière, qui a lieu de nous étonner, formulée à une époque où le gouvernement révolutionnaire s'efforçait de détruire le fanatisme, la superstition et les préjugés de toutes sortes. Il ordonnait que le gobelet de cristal, *fleurdelisé,* portant comme inscription : Vive le roi, et saisi au domicile de la dame Feuchère, serait brisé au pied de l'échafaud; que les figures, ainsi que les brochures et libelles contre-révolutionnaires saisis chez Girouard seraient brûlés par l'exécuteur des jugements criminels.

Pendant les derniers temps de la monarchie, les gens de lettres, les journalistes et les libraires, qui avaient composé ou vendu des libelles, étaient enfermés au château de la Bastille, qu'on appelait alors, vulgairement, l'antre de la tyrannie. Après une information faite par les soins du lieutenant général de police et par des commissaires du Châtelet, ils étaient ordinairement mis en liberté immédiatement ou après une courte détention et les ouvrages incriminés étaient saisis et détruits ou rendus.

LA BASTILLE

LE 14 JUILLET 1789



La Destruction de la Tyrannie.

Le Livre. Imp. A. Quantin.

LA TERREUR

1792-1794



Le Triomphe de la Liberté.

Le Livre

Imp. A. Quantin

Pendant leur séjour dans cette forteresse ils étaient soumis à un régime qui ne ressemblait en rien à celui des prisons qui l'ont remplacée. Marmontel y avait été enfermé du 28 décembre 1759 au 7 janvier suivant, sous l'accusation d'avoir composé la parodie d'une scène de *Cinna* qu'il avait lue chez M[me] Geoffrin, mais qui avait été réellement composée par Cury, intendant des Menus-Plaisirs du roi et qui était dirigée contre le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la maison du roi. Il avait été autorisé à conserver son domestique auprès de lui et il déclare, dans ses mémoires, que les fonctionnaires du château le traitaient avec déférence et avec respect, que la nourriture qui lui était fournie était bonne, qu'il y écrivait des lettres, qu'il y recevait celles qui lui étaient adressées, que le gouverneur le visitait souvent et qu'il avait à sa disposition des livres pour se distraire.

Le marquis de Pelleport, accusé d'avoir écrit *le Diable dans un Bénitier* et plusieurs pamphlets contre la reine Marie-Antoinette, y fut enfermé du 11 juillet 1784 jusqu'au 3 octobre 1788. En sortant, il obtint un secours pour lui et une pension pour sa femme. Il avait conservé, de son séjour à la Bastille et des soins dont il y avait été entouré, un souvenir tel que le 14 juillet 1789, se trouvant à Paris sur le quai de la Grève, il avait tenu tête à la foule et il avait lutté pendant quelque temps contre elle, avec un autre prisonnier, le chevalier de Jean de Manville, ancien officier de cuirassiers, pour protéger le gouverneur de Launay et le major de Losme, qui furent ensuite massacrés sous leurs yeux, sur les marches de l'escalier de l'Hôtel de Ville, malgré leur dévouement et leurs efforts énergiques.

La liberté, après avoir fait démolir la Bastille, n'a rien pu faire pour protéger le droit de chacun des citoyens d'exprimer son opinion et sa pensée, conformément aux principes exposés, en son nom, dans la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.* Elle n'a fait que substituer la tyrannie du nombre à celle d'un seul et le dernier supplice ne lui parut pas trop sévère pour imposer silence à ses contradicteurs ni pour assurer le triomphe des idées révolutionnaires. Les gens de lettres indépendants qui, sous le règne de la tyrannie, étaient soumis au régime de la Bastille le furent désormais aux effets régénérateurs du triangle égalitaire que les bons sans-culottes appelaient le rasoir national.

Robespierre, l'inspirateur et le directeur du mouvement révolutionnaire, avait déclaré qu'aux qualités de noble, de négociant, de manufacturier, d'artiste honnête, qui divisaient les peuples en castes privées, il fallait substituer le nom vraiment indépendant de *sans-culottes* ou vagabonds, qui, n'attachant à rien, disposait à tout tenter, à tout entreprendre, sans craindre et sans rougir, et qu'il fallait proscrire les écrivains comme étant les plus dangereux ennemis de la patrie.

Nous reproduisons intégralement les pièces du procès de Girouard, y

compris les procès-verbaux d'arrestations et les interrogatoires des accusés, afin de lui laisser sa véritable physionomie et tout son caractère en faisant connaître ainsi la forme des procédures adoptées par le tribunal révolutionnaire.

Procès-verbal de levée des scellés apposés chez les citoyennes Feuchère et Courvoisier.

(*Section de la Montagne.*)

Le 9 frimaire de l'an II de la République, une et indivisible, nous, commissaires du comité révolutionnaire de la susdite section, en vertu d'un ordre de l'administration de police, signé Daugé et Godard, tous deux administrateurs de police, en date du 9 frimaire, à l'effet de lever les scellés apposés chez les citoyennes Feuchère et Courvoisier, toutes deux détenues à la maison d'arrêt de la Force. En conséquence, nous, commissaires soussignés, accompagnés des citoyens Doque et Bidot, tous deux inspecteurs de police, sommes transportés à la demeure des susdites citoyennes, et étant monté au premier, avons trouvé le gardien, lequel nous a représenté le scellé sain et en entier, et d'après la visite faite et la plus scrupuleuse, étant entrés dans l'appartement de la citoyenne Feuchère, *nous n'avons trouvé que des papiers* relatifs à la *Gazette de Paris*, et plusieurs lettres, ainsy que plusieurs brochures, et noms de différents abonnés, lesquels papiers et brochures avons mis dans deux cartons, sur lesquels nous avons apposé notre scellé, ainsy qu'un gobelet de cristal fleurdelisé et gravé de ces mots : Vive le Roy! et une bague en or où sont gravés les mots : *Domine salvum fac regem*, que nous avons pareillement scellés de notre cachet. De suite sommes entrés dans l'appartement de la citoyenne Courvoisier, et après la plus exacte recherche, n'ayant rien trouvé de suspect, sommes sortis de l'appartement, toujours en présence de la citoyenne Courvoisier. Du tout avons dressé procès-verbal et en présence des citoyennes, avons remis entre les mains des deux citoyens inspecteurs de police les deux cartons, ainsi que lesdits gobelet et bague, renfermés dans un étui, le tout scellé de notre cachet portant pour empreinte un faisceau d'armes, surmonté du bonnet de la liberté et de ces mots : Comité de sûreté générale et section de la butte des Moulins, le tout par eux porté à l'administration de police, d'après l'ordre qu'ils ont exhibé tant à votre comité que dans le susdit logement et après la visite faite, nous avons trouvé à propos de renvoyer le susdit gardien qui a été payé par lesdites Feuchères et Courvoisier de ses frais de garde. Avons clos notre procès-verbal, en présence des susdits citoyens et citoyennes et dudit gardien et ont signé avec nous après lecture faite et avons remis pareillement les deux susdites citoyennes Feuchère et Courvoisier sous la responsabilité des deux inspecteurs, pour être réintégrées dans la maison d'arrêt de ladite petite Force et avons signé.

Signé : SIMON, commissaire. JARLOT, commissaire.

Cejourd'hui 21 frimaire de l'an 1793, second de la République, à midi et demi, nous Emmanuel Lanne, juge-président du tribunal révolutionnaire, assisté de Jacques Derbez, greffier, en présence de l'accusateur public, avons fait amener de la maison de la Conciergerie la ci-après nommée, à laquelle nous avons demandé ses noms, âge, profession, pays et demeure.

A répondu se nommer Marie-Aimée Leroy, femme Feuchère, âgée de cinquante ans, ci-devant marchande de modes, native de Paris, y demeurant rue Neuve-des-Petits-Champs.

D. — A elle demandé si elle a connu Ogorman et sa femme?

R. — A répondu que non.

D. — A elle demandé si elle a connu la femme Courvoisier?

R. — A répondu qu'elle la connaît depuis le mois d'avril dernier comme demeurant dans la même maison et mangeant très souvent ensemble par économie.

D. — A elle demandé pourquoi elle portait sur elle le portrait du tyran et ceux de son exécrable famille?

R. — A répondu qu'elle les avait gardés sans y attacher aucun prix.

D. — A elle demandé si elle a fait choix d'un conseil?

R. — A répondu que non; en conséquence, lui avons nommé le citoyen Lafluterie pour défenseur.

Lecture faite du présent interrogatoire, elle a déclaré qu'elle persiste dans ses réponses, et a signé avec nous et le greffier.

Signé : LANNE, FEUCHÈRE née LEROY, J. DERBEZ, greffier.

Procès-verbal d'arrestation et d'apposition de scellés chez Girouard.

Comité de surveillance du département de Paris séant rue de la Convention, n° 18, vis-à-vis Saint-Roch.

Le 13 nivôse l'an II de la République française, une et indivisible.

Cejourd'hui, 13 nivôse l'an II de la République française, une et indivisible, nous François-Louis Fournerot, membre du comité de surveillance du département de Paris, après avoir requis le citoyen Simon Jacob, membre du comité révolutionnaire de la section de Brutus.

En vertu des ordres émanés du comité de surveillance du département en date du 11 de ce mois, timbrés du sceau du comité, dûment signés Guigne jeune, président, Moessard, secrétaire; lesdits ordres portant d'apposer les scellés chez le citoyen Girouard, d'en extraire ceux qui paraîtront suspects et d'amener ledit citoyen au comité de surveillance du département de Paris; en vertu desdits ordres, nous nous sommes transportés, accompagnés de la force armée de la section de Brutus, à minuit un quart, au domicile du citoyen Girouard, ouvrier imprimeur, sis rue du Bout-du-Monde, n° 154, où étant nous avons monté au 3e étage et avons trouvé ledit citoyen à qui nous avons exhibé l'ordre ci-dessus mentionné et ledit citoyen ayant obéi à la loi, nous nous sommes transportés dans une chambre à coucher sur le derrière; ayant examiné les papiers qui se sont trouvés, nous avons déposé la majorité desdits papiers dans un petit cabinet attenant à ladite chambre, donnant également sur le derrière, sur la porte duquel nous avons apposé les scellés, à la marque du cachet du comité de surveillance du département et avons établi pour gardien desdits scellés, aux frais de qui il appartiendra, le citoyen Henry, demeurant rue Neuve-Sainte-Eustache, n° 42, qui s'est rendu personnellement responsable de la garde desdits scellés, à peine d'encourir les peines portées par la loi et a signé le présent.

Signé : HENRY.

Et de suite nous nous sommes transportés dans une pièce donnant sur le devant et servant à brocher; dans ladite pièce, il s'est trouvé une grande quantité de livres, desquels nous en avons extrait : 1° un livre, *la Révolution française en vaudeville*, à Coblentz, année 1792, format in-32;

2° *La Constitution en vaudeville*, almanach civique pour l'année 1792, format *id.;*

3° *Les trois nouvelles* du citoyen Mercier, année 1793, in-18;

4° *Poème libre, faisant suite aux Veillées du couvent*, année 1693, format *id.;*

5° *Les Soirées de l'automne* et *les Épanchements de l'amitié*, par Mercier. A Paris, chez Girouard, format *id.;*

6° *La vie, les amours, le procès et la mort de Marie Stuart*, année 1793, format in-8°;

7° *Justine ou les malheurs de la vertu*, année 1791, format *id.*

Nous avons trouvé dans un autre petit cabinet, dit garde-robe, parmi de vieux papiers, une petite brochure intitulée : *Fragment sentimental*, en vers français, année 1791, ayant une gravure à la face du ci-devant prince de Condé, format in-18.

Avons apporté les objets ci-dessus mentionnés au comité de surveillance du département de Paris. Avons clos le présent pour servir et valoir ce que de raison et avons signé : J. Jacob, membre du comité de Brutus; Vil Girouard, Fournerat, membres du comité de surveillance du département.

Pour copie conforme :

Signé : Brun, secrétaire greffier.

Procès-verbal d'interrogatoire du nommé Girouard.

(Comité de surveillance du département de Paris).

Le 13 nivôse an II de la République française, une et indivisible,

Est comparu au comité un citoyen qui nous dit se nommer Jacques Villers Girouard, âgé de trente-six ans, natif de Chartres, département d'Eure-et-Loir.

D. — Depuis quel temps êtes-vous à Paris?

R. — Depuis 1779.

D. — Que faisiez-vous avant la Révolution?

R. — J'étais ouvrier imprimeur.

D. — A quelle époque vous êtes-vous établi imprimeur?

R. — Dans le courant de septembre 1789.

D. — A quelle époque le peuple s'est-il porté chez vous pour briser vos presses?

R. — Il ne s'y est jamais porté.

D. — N'avez-vous pas été compromis dans le procès de Durosoi?

R. — J'ai été appelé comme témoin.

D. — N'étiez-vous pas son imprimeur?

R. — Oui.

D. — N'imprimiez-vous pas son journal, intitulé *l'Ami du roi?*

R. — Non. Je n'ai imprimé pour lui que la *Gazette de Paris.*

D. — N'imprimiez-vous pas les *Actes des Apôtres?*

R. — Non.

D. — N'avez-vous pas été dégradé dans votre section, comme très aristocrate?

R. — J'ai été sergent-major dans le commencement de la Révolution et je n'ai jamais été dégradé. Je me suis retiré de mon propre mouvement.

D. — Pourquoi vous a-t-on vu porter longtemps le portrait du roi, sur votre poitrine, avec cette inscription : *Ordre de famille* et derrière une chanson commençant par ces mots : *O Richard! ô mon roi!*

R. — J'ai porté le portrait sans aucune intention; mais je ne l'ai pas porté longtemps et je l'ai même brisé; il y avait pour inscription : *O Louis! ô mon roi!*

D. — Dans quelle intention en avez-vous fait graver une telle quantité que tous les aristocrates et contre-révolutionnaires en sont pourvus, comme un signe de ralliement?

R. — Je n'ai point fait imprimer ce portrait pour moi, mais bien pour M. Durosoi.

D. — Combien en avez-vous fait graver?

R. — A peu près 3 à 4,000, dont la moitié a été brûlée.

D. — N'est-ce pas un nommé Carrée qui vous les a gravés?

R. — Oui.

D. — Où demeure ce Carrée?

R. — Il demeurait rue Saint-Jacques, en face la fontaine Saint-Séverin.

D. — N'êtes-vous pas imprimeur d'un ouvrage intitulé : *Justine ou les malheurs de la vertu?*

R. — Oui.

D. — Quel est l'auteur?

R. — Je ne sais quel en est l'auteur, mais c'est le ci-devant marquis de Sade qui me l'a vendu.

D. — Pourquoi vos presses semblaient-elles être consacrées à tous les ouvrages

d'aristocratie contre-révolutionnaire et obscénités, qui constatent un homme sans mœurs, sans vergogne, qui caractérisent un vrai contre-révolutionnaire, car on ne peut être républicain avec de telles mœurs?

R. — J'imprimais tout indistinctement, comme il fallait vivre et que j'avais une nombreuse famille.

D. — Êtes-vous encore imprimeur?

R. — Il y a un an que j'ai vendu mon imprimerie, et je ne suis qu'ouvrier imprimeur.

D. — Pourriez-vous nous montrer les titres légaux qui constatent la cession de vos presses?

R. — Oui, par un acte passé devant notaire.

D. — Reconnaissez-vous les brochures ci-après dénommées dans le procès-verbal de votre arrestation, comme ayant été trouvées chez vous, lesquelles sont :

La Révolution française en vaudeville, à Coblentz, année 1792;

La Constitution en vaudeville, almanach civique pour l'année 1792;

Les trois nouvelles du citoyen Mercier, année 1793;

Poème libre, faisant suite aux Veillées du couvent, année 1793;

Les Soirées de l'automne et les épanchements de l'amitié, par Mercier;

Les amours, le procès et la mort de Marie Stuart, année 1791;

Fragment sentimental, en vers français, année 1791, ayant une gravure représentant le ci-devant prince de Condé;

Justine ou les malheurs de la vertu, année 1791?

R. — Oui, je les reconnais.

D. — Quels sont les ouvrages que vous avez imprimés, de ceux ci-dessus relatés?

R. — *Justine, les Amours de Marie Stuart, les Soirées d'automne,* et *les trois Nouvelles.*

D. — Pourriez-vous nous dire ce que signifient les lettres initiales qui se trouvent sur la brochure intitulée : *Fragment sentimental?* Ces lettres sont : M. D* R***.

R. — Je n'en sais rien.

D. — D'où vous viennent les livres trouvés chez vous et que vous dites n'être pas imprimés de vous?

R. — Ils viennent de la boutique que ma belle-sœur avait au Palais-Royal, galerie du Cirque.

D. — Comment s'appelle votre belle-sœur?

R. — Elle se nomme Roche.

D. — Où étiez-vous à l'époque du 10 août 1792.

R. — Au corps de garde de la Jussienne, que je n'ai pas quitté de quatre jours et où j'étais dès le 9; le 10, notre bataillon s'est porté à la place Vendôme.

D. — Où étiez-vous à l'époque de la révolution du 31 mai et jours suivants?

R. — Au corps de garde de la section de Brutus.

D. — Où demeure actuellement votre belle-sœur Roche, où vous dites avoir pris ces livres?

R. — Elle demeure chez moi.

D. — A quelle époque avez-vous fait graver cette collection de portraits du ci-devant roi?

R. — C'est après l'arrivée de Louis Capet de Varennes et dans le temps où la liberté lui fut rendue par l'Assemblée constituante, avant l'acceptation de 1789, 90 et 91.

D. — Avez-vous accepté la constitution républicaine?

R. — Oui. J'observe que la brochure intitulée : *Poème libre,* est faite depuis que j'ai quitté la boutique.

Lecture faite, a dit le présent contenir, vérité, y a persisté et a signé.

Signé : GIROUARD, GUIGUE, président.

Le comité, après avoir entendu l'interrogatoire subi par le nommé Girouard, imprimeur, ensemble les livres empestiférés d'aristocratie et tendant à avilir la repré-

sentation nationale et dont on ne peut calculer les maux que ces ouvrages ont faits et pourraient faire à la Révolution, arrête que ledit Girouard sera conduit à la Conciergerie et copie de ses pièces sera remise à l'accusateur public du tribunal révolutionnaire.

Signé : Guigue jeune, président; Moessard, secrétaire.

Comité de surveillance
Le 15 nivôse an II de la République française.

Au citoyen Fouquier-Tinville,
Accusateur public du tribunal révolutionnaire.

Citoyen,

Lors de l'interrogatoire subi par le nommé Girouard, imprimeur, le comité a oublié de lui faire la question suivante :

Où demeure le ci-devant marquis de Sade, qui vous a vendu le manuscrit de l'ouvrage intitulé : *Justine ou les malheurs de la vertu?*

Cette question, omise dans son interrogatoire, est d'autant plus nécessaire qu'elle pourrait nous faire découvrir l'auteur de l'ouvrage infâme de *Justine.*

Salut et fraternité!

Vive la République!

Signé : Marchand, vice-président.

Du 16 nivôse an II de la République française.

Interrogatoire fait par Bravet, l'un des juges du tribunal criminel révolutionnaire, établi à Paris, de Jacques Girouard, amené de la Conciergerie en l'une des salles de l'auditoire du Palais, en présence de l'accusateur public.

A répondu se nommer Jacques Girouard, âgé de trente-six ans, natif de Chartres en Beauce, département d'Eure-et-Loir, ouvrier imprimeur à Paris, y demeurant rue du Bout-du-Monde, nº 154.

Interrogé s'il connaît les causes de son arrestation.

A répondu que son premier interrogatoire le lui a appris.

Lecture à lui faite de l'interrogatoire par lui subi le 13 du présent et à lui demandé s'il persiste dans ses réponses y contenues.

A répondu que oui.

A lui demandé s'il sait la demeure du ci-devant marquis de Sade et dans ce cas de nous la dire.

A répondu qu'il ne sait pas où il demeure actuellement; mais qu'à l'époque où il lui a remis l'ouvrage en manuscrit, dont est question, il demeurait rue Neuve-des-Mathurins, chaussée d'Antin, ne se rappelant pas du numéro, qu'il croit que ce sont les 19 ou 20.

A lui demandé quelle est l'époque où ledit Sade lui vendit le manuscrit dont il s'agit.

A répondu que c'est l'année 1790, ne se rappelant pas le mois.

A lui représenté un paquet de huit petites brochures dont deux sont in-8º; à lui demandé s'il les reconnaît pour être les mêmes que celles trouvées chez lui lors de son arrestation.

A répondu qu'il reconnaît le tout pour être les mêmes qui furent trouvés chez lui.

A lui demandé s'il n'a plus revu ledit de Sade depuis la vente du manuscrit et s'il ne lui en a pas donné d'autres à imprimer.

A répondu qu'il l'a revu plusieurs fois et lui a acheté un autre manuscrit intitulé :

le Roman philosophique, ouvrage écrit à la Bastille, un an avant la révolution et qu'il a cessé de voir ce ci-devant marquis il y a environ trois mois.

A lui demandé s'il a un défenseur, a répondu que non, pourquoi lui avons nommé d'office le citoyen Guyot, défenseur officieux.

Lecture à lui faite du présent interrogatoire a dit ses réponses contenir vérité, y a persisté et a signé avec nous, l'accusateur public et le commis-greffier.

Signé : JACQUES VIL. GIROUARD, BRAVET,
A.-G. FOUQUIER, THIERY.

Jugement rendu par le tribunal révolutionnaire établi à Paris le 19 nivôse an II de la République une et indivisible.

Au nom du Peuple français,

Vu par le tribunal révolutionnaire établi à Paris par la loi du 10 mars dernier, l'acte d'accusation dressé contre Marie-Aimée Leroy, femme de François-Joseph Feuchère, âgée de cinquante ans, receveuse des abonnements de la ci-devant *Gazette de Paris*, de Durosoi, demeurant à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs; Catherine Simonin, femme Courvoisier, cordonnière, âgée de trente ans, native de Sémur, département de la Côte-d'Or, demeurant rue Neuve-des-Petits-Champs; Hélène Janson, femme Dulac, âgée de trente ans, née à Maubeuge, ouvrière en modes, demeurant à Paris, rue de Bussy, et Edmond Saint-Léger, âgé de quarante et un ans, né en Irlande, médecin et commissaire civil, en 1791, du pouvoir exécutif, à Saint-Domingue, duquel acte la teneur suit :

Antoine Quentin Fouquier, accusateur public du tribunal révolutionnaire, établi à Paris par décret de la Convention nationale du 10 mars 1793, l'an deuxième de la République, sans aucun recours au tribunal de cassation, en vertu du pouvoir à lui donné par l'article 2 d'un décret de la Convention du 5 avril suivant, portant que l'accusateur public dudit tribunal est autorisé à faire arrêter, poursuivre et juger sur la dénonciation des autorités constituées ou des citoyens.

Expose que par arrêté des administrateurs du département de police, des 7 et 12 frimaire dernier, Marie-Aimée Leroy, femme de François-Joseph Feuchère, âgée de cinquante ans, receveuse des abonnements de la ci-devant *Gazette de Paris*, de Durosoi, et des fonds pour la contre-révolution, demeurant rue Neuve-des-Petits-Champs; Hélène Janson, femme Dulac, âgée de trente ans, née à Maubeuge, se disant ouvrière en modes, et ci-devant femme de chambre de la femme Ogorman, émigrée, demeurant rue de Bussy; Edmond Saint-Léger, âgé de quarante et un ans, né en Irlande, médecin et commissaire civil en 1791 du pouvoir exécutif pour Saint-Domingue, et Catherine Simonin, femme Courvoisier, cordonnière, âgée de trente ans, native de Sémur, département de la Côte-d'Or, demeurant rue Neuve-des-Petits-Champs, ont été traduits au tribunal révolutionnaire, comme prévenus de correspondance avec les ennemis de l'intérieur et de l'extérieur de la République, et des projets de contre-révolution; qu'examen fait des interrogatoires subis par ladite Feuchère et consorts, ensemble les pièces adressées à l'accusateur public, il en résulte : 1° contre la femme Feuchère, qu'elle était la principale agente, avec Durosoi, des ennemis de la révolution; que c'était elle qui dirigeait l'impression, la distribution de l'infâme *Gazette de Paris*, qui recevait les lettres et les abonnements des contre-révolutionnaires de Coblentz et d'ailleurs; qu'elle recevait encore ces sommes destinées à soudoyer dans l'intérieur les conjurés contre la liberté et la souveraineté du peuple français; qu'elle était la dépositaire de cette contribution formée par les agents de la contre-révolution pour salarier les assassins aux ordres de Capet, de Pitt et de Brunswick; qu'au moment où cette femme a vu le conspirateur Durosoi subir la peine de ses crimes, elle s'est emparée, au détriment de la nation, de la plus grande partie de ses biens; qu'elle a recelé chez elle ses papiers, ses effets et tout ce qu'elle a pu soustraire à la surveillance des auto-

rités constituées; que les papiers trouvés chez elle prouvent que depuis que ce conspirateur a été frappé du glaive de la loi, elle a reçu et payé pour lui, que ces mêmes papiers établissent encore que les conspirateurs s'adressaient à elle directement, pour avoir le signe de ralliement des contre-révolutionnaires; que, par une lettre du 1er août 1792, on lui demande le médaillon appelé par les conspirateurs : *ordre de famille*, cher, dit-on, à tous bons Français, c'est-à-dire un portrait gravé du dernier tyran des Français ; que la femme Feuchère a été trouvée encore saisie de plusieurs de ces médaillons, preuve évidente qu'elle n'a pas cessé d'en être la distributrice, qu'elle avait caché ces médaillons dans ses vêtements, que, malgré le châtiment infligé à son infâme associé, elle n'a pas cessé d'être l'agente des conspirateurs et de machiner une contre-révolution; qu'elle a gardé soigneusement, non seulement les portraits du dernier tyran et de sa famille, mais encore ceux de Léopold, du tyran de Suède, Gustave III, ce chef de conspirateurs contre la France, avec des inscriptions qui caractérisent l'intention de celle qui les possédait; qu'enfin, une gravure également trouvée chez la Feuchère et représentant ce Gustave, et la Catherine du Nord, s'engageant à donner des fers aux Français. Une bague avec inscription autour, servant de signe de ralliement aux conspirateurs, et connue sous la dénomination de *collier*, et un grand gobelet de cristal fleurdelisé, avec l'inscription contre-révolutionnaire au milieu : *vive le roi*, et ce gobelet, enfermé précieusement dans un étui; qu'il parait encore que la femme Feuchère avait une maison aux Prés Saint-Gervais, où se tenaient les conciliabules contre-révolutionnaires avec ses complices.

2° Contre les nommées Courvoisier et Dulac : que ces deux femmes, mariées à des peintres émigrés, ont été elles-mêmes attachées, l'une en qualité de femme de chambre, et l'autre de femme de charge, au nommé Ogorman et à sa femme, tous deux émigrés; que ces deux femmes n'ont cessé d'entretenir avec la Feuchère les relations les plus intimes, et qu'elles ont même séjourné avec elle pendant un certain espace de temps dans cette maison, située aux Prés Saint-Gervais, maison qui était le centre de ralliement des affidés conspirateurs; qu'elles paraissent encore avoir été soudoyées par le nommé Saint-Léger, médecin, et en 1791, commissaire du pouvoir exécutif, pour fomenter la contre-révolution dans l'île Saint-Domingue; que la femme Courvoisier, pour se dérober sans doute à la surveillance des magistrats du peuple, a imaginé, de concert avec la conspiratrice Feuchère, de s'établir cordonnière rue des Champs, afin que la publicité de cet état détournât de dessus elle les soupçons auxquels elle pouvait être d'ailleurs exposée.

Contre Edmond Saint-Léger, se disant médecin : que cet agent du pouvoir exécutif pour l'île de Saint-Domingue, en 1791, moment où le pouvoir exécutif n'y envoyait des commissaires que pour y commencer une contre-révolution, qui devait ensuite s'étendre à la métropole, parait être le correspondant des contre-révolutionnaires et des émigrés, et chargé par eux de distribuer les fonds qu'il a à eux dans ses mains, aux différents individus qui lui sont désignés; que c'est lui qui a fait différents payements à la femme Courvoisier, des sommes qu'elle partageait avec les femmes Dulac et Courvoisier, provenues de l'acquisition qu'il a faite, au mois d'octobre dernier, de vin appartenant à Ogorman, à l'époque de son émigration, déguisée sous le prétexte d'un voyage en Amérique, et que ces payements avaient pour objet la solde des gages dus aux dites Courvoisier et Dulac, suivant la destination verbale qui en avait été faite par Ogorman lui-même; mais que Saint-Léger n'est évidemment que l'agent des émigrés, avec un nommé Legendre, épicier, rue Taranne, qui a disparu au moment où il a été instruit de l'arrestation de Saint-Léger, et qu'ils étaient chargés de soudoyer l'un et l'autre cette horde de conspirateurs qui n'attendent que le signal de se rallier, s'il était possible, aux ennemis coalisés contre l'Empire français.

D'après l'exposé ci-dessus, l'accusateur public a dressé la présente accusation contre Marie-Aimée Leroy, femme Feuchère, Hélène Janson, femme Dulac, Catherine Simonin, femme Courvoisier, et Edmond Saint-Léger, actuellement détenus dans la maison d'arrêt de la Conciergerie du Palais, pour avoir conspiré contre l'Empire français et attenté à la tranquillité et à la sûreté intérieure de la République, en entretenant des intelligences et correspondances avec les ennemis intérieurs et extérieurs de la République, à l'effet de provoquer la dissolution de la représentation

nationale et le rétablissement de la royauté, ce qui est contraire à l'article 4 de la première section du titre premier de la deuxième partie du Code pénal.

En conséquence, l'accusateur public requiert qu'il lui soit donné acte de l'accusation par lui portée contre les dits Feuchère, Courvoisier, Dulac et Saint-Léger, actuellement détenus dans la maison d'arrêt de la Conciergerie; qu'il soit dit et ordonné qu'à sa diligence et par l'huissier porteur de l'ordonnance à intervenir, lesdits Feuchère, Courvoisier, Dulac et Saint-Léger seront pris au corps et écroués sur les registres de la maison d'arrêt, pour y rester comme en maison de justice; comme aussi que l'ordonnance à intervenir sera notifiée à la municipalité de Paris.

Fait au cabinet de l'accusateur public, le 18 nivôse, l'an deuxième de la République française, une et indivisible.

Signé : A.-Q. Fouquier.

Ledit acte d'accusation était suivi de l'ordonnance de prise de corps ainsi conçue :

Le tribunal, faisant droit, sur le réquisitoire de l'accusateur public, lui donne acte de l'accusation par lui portée contre Marie-Aimée Leroy, femme Feuchère, Hélène Janson femme Dulac, Catherine Simonin femme Courvoisier, et Edmond Saint-Léger, tous détenus en la maison d'arrêt de la Conciergerie.

En conséquence, ordonne qu'à la diligence du requérant et par l'huissier porteur de l'ordonnance du tribunal, lesdits Feuchère, Dulac, Courvoisier et Saint-Léger seront pris au corps et écroués sur les registres de la maison d'arrêt, où ils sont détenus, pour y rester comme en maison de justice, comme aussi que la présente ordonnance sera notifiée à la municipalité.

Fait et jugé au tribunal, le 18 nivôse an II de la République, une et indivisible, par les citoyens René-François Dumas, vice-président; Étienne Foucault, Antoine-Maire et Joseph Denizot, juges, qui ont signé.

Denizot, Dumas, Maire, Foucault.

Vu l'ordonnance de prise de corps, décernée par le tribunal contre lesdits Marie-Aimée Leroy, femme Feuchère, Catherine Simonin femme Courvoisier, Hélène Janson, femme Dulac, et Edmond Saint-Léger; le procès-verbal d'écrou et la remise de leurs personnes à la maison de justice de la conciergerie du Palais.

L'ordonnance de prise de corps rendue à l'audience publique de la séance, aux débats du présent jugement contre Girouard, âgé de trente-six ans, natif de Chartres, en Beauce, département d'Eure-et-Loir, demeurant à Paris, rue du Bout-du-Monde.

Sur les conclusions et réquisitoire de l'accusateur public :

Attendu qu'il résulte des débats que Girouard paraît être complice des conspirations de la femme Feuchère, qu'il avait gravé des signes et imprimé des ouvrages contre-révolutionnaires et été trouvé saisi d'ouvrages empoisonnés d'aristocratie, tendant à avilir la représentation nationale ; ordonne que ledit Girouard sera sur-le-champ traduit et mis en jugement avec les accusés ci-dessus dénommés et que l'acte d'accusation dressé contre eux s'étendra à lui et deviendra commun.

La déclaration du juré faite à haute et intelligible voix portant : qu'il est constant qu'il existe une conspiration tendant à troubler la tranquillité et la sûreté de la République française et à rétablir la royauté en France, en opérant la dissolution de la représentation nationale et pour y parvenir, à faciliter, par tous les moyens possibles, l'entrée des troupes, des tyrans coalisés sur le territoire de la République.

« Que Marie-Anne Leroy, femme de Joseph Feuchère, recevait les abonnements du journal contre-révolutionnaire appelé la *Gazette de Paris* dont Durosoi était le rédacteur et l'un des auteurs ou complice de ladite conspiration.

« Qu'il est constant que Joseph Girouard, imprimeur de la dite *Gazette*, est l'un des auteurs ou complices de ladite conspiration et a fait graver des signes contre-révolutionnaires.

« Qu'il n'est pas constant que Catherine Simonin, femme Courvoisier, Hélène Janson, femme du nommé Dulac et Édouard Saint-Léger, natif d'Irlande, soient complices de ladite conspiration.

« L'ordonnance du tribunal qui acquitte lesdites femmes Courvoisier, femme Dulac et Saint-Léger. »

Le tribunal, après avoir entendu l'accusateur public sur l'application de la loi, condamne lesdits *Marie-Aimée Leroy, femme de Joseph Feuchère et Joseph Girouard* à la peine de mort, conformément à la loi du 4 décembre 1792, dont lecture a été faite, laquelle est ainsi conçue :

La Convention nationale décrète que quiconque proposerait ou tenterait d'établir en France la royauté ou tout autre pouvoir attentatoire à la souveraineté du peuple, sous quelque dénomination que ce soit, sera puni de mort et encore conformément à l'article IV du titre premier de la seconde section de la seconde partie du code pénal, dont il a été fait lecture, lequel est ainsi conçu :

« Toute manœuvre, toute intelligence avec les ennemis de la France tendant, soit à faciliter leur entrée dans les dépendances de l'empire français, soit à leur livrer des villes, forteresses, ports, vaisseaux, magasins ou arsenaux appartenant à la France, soit à leur fournir des secours en soldats, argent, vivres ou munitions, soit à favoriser d'une manière quelconque le progrès de leurs armes sur le territoire français ou contre nos forces de terre ou de mer, soit à ébranler la fidélité des officiers, soldats ou des autres citoyens envers la nation française, seront punis de mort. »

Déclare les biens desdits Marie Leroy, femme Feuchère et Joseph Girouard acquis à la République, conformément à l'article 3 du titre II de la loi du 17 mars dernier dont il a été fait lecture.

Ordonne que le gobelet, portant des inscriptions contre-révolutionnaires, sera brisé au pied de l'échafaud, que les figures, ainsi que les brochures et libellés contre-révolutionnaires seront brûlés par l'exécuteur des jugements criminels; ordonne en outre qu'à la diligence de l'accusateur public, le present jugement sera executé dans les vingt-quatre heures sur la place de la Révolution de cette ville, qu'il sera imprimé, publié et affiché dans toute l'étendue de la République.

Fait et prononcé le 19e jour du mois de nivôse de l'an second de la République, à l'audience publique du tribunal, où siégeaient les citoyens Pierre André Coffinhal faisant les fonctions de président; Gabriel Toussaint, Scellier et Charles Bravet, juges, qui ont signé la présente minute avec Tavernier, greffier.

Signé :

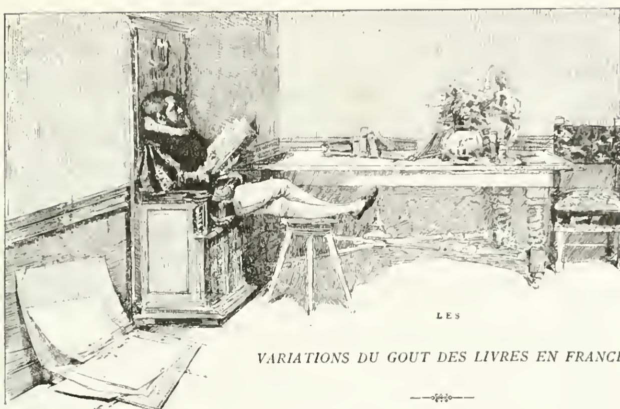
Coffinhal, président. — Bravet, Scellier, juges. — Tavernier, commis-greffier

En exécution des dispositions de la loi appliquées à Girouard, le tribunal révolutionnaire devait condamner à mort les rédacteurs des journaux qui critiquaient les décrets de la Convention nationale ou les arrêtés des comités qui composaient le gouvernement. Les imprimeurs de ces journaux et les employés qui recevaient les abonnements devaient subir la même peine.

Tel était devenu le sort des journalistes indépendants, sous un gouvernement qui avait fait inscrire les mots Liberté, Égalité sur tous les monuments publics et même sur les prisons.

Alfred Begis.





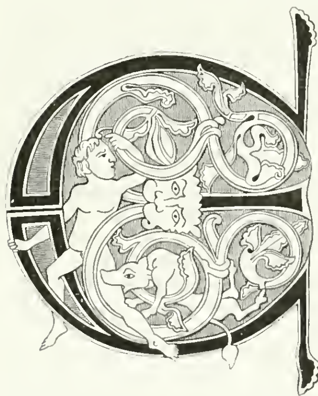
LES

VARIATIONS DU GOUT DES LIVRES EN FRANCE



DISCRÉDIT

DES LIVRES ÉCRITS EN LATIN



EN 1526, les Hongrois ayant perdu la bataille des Mohacs, la ville de Bude fut prise par les Turcs et mise à sac. Il y eut un long gémissement parmi les humanistes. Ce n'était pas l'asservissement de la Hongrie qu'ils déploraient, mais l'incendie de la bibliothèque formée à Bude par Mathias Corvin. Soliman, qui avait hérité du nom de Salomon, n'en avait hérité ni la sagesse ni l'amour des livres. Quant à la sagesse, on n'en sait trop rien; pour l'amour des livres, on en est à peu près sûr. Il avait laissé détruire par ses troupes les trésors bibliographiques accumulés par Mathias Corvin. Comme il avait d'autres soucis, il est probable qu'il n'y avait pas pris garde. Un érudit du temps (J.-A. Brassicani *in Salvianum Præfatio*, 1 vol. in-folio, Bâle, 1530) cite Virgile, à propos de cet événement :

. . . . Quis talia fando
Temperet a lacrymis?

Il verserait aujourd'hui des larmes plus amères. Ce n'est plus une collection d'au-

teurs latins qui disparaît, c'est la littérature latine qui s'en va. Depuis Brassicanus, quinze générations de philologues en ont vécu. Elle menace de leur manquer de compagnie, avec la littérature grecque. Celle-ci ne compte guère, bien qu'on ait essayé de l'introduire dans les écoles où elle végète avec effort. Elle n'intéresse que les hellénistes; les écoliers en prennent très peu et à regret. Dans notre siècle éminemment positif, ils estiment que ce n'est pas d'elle qu'ils ont une carrière à espérer, à moins qu'ils ne se destinent à l'enseignement. Les artistes, les lettrés, les gens du monde, en prennent ce que leur en disent les historiens, les traducteurs et les monuments. Ils le prennent dans notre langue : la langue grecque ne leur est pas abordable. Au fait, elle est si loin de notre tempérament, qu'elle ne l'est presque à personne. Il y a quatre ou cinq cents professeurs en France qui l'interprètent péniblement, à l'aide d'un dictionnaire ou d'une grammaire, et huit ou dix qui lisent le grec à livre ouvert. Jusqu'ici, la littérature et la langue latines n'étaient pas dans le même cas. La langue latine est celle de l'Église depuis son origine. Elle a été la langue administrative de l'Occident jusqu'au milieu du XVIe siècle, et celle du droit jusqu'à une époque toute récente. Les humanistes de la Renaissance en avaient fait celle des lettres, des arts, du goût, celle aussi de quiconque avait reçu une éducation distinguée et tenait un rang dans la société. On l'entendait, on la parlait quelquefois et surtout on l'écrivait. Son fonds d'idées et de sentiments, c'était, sinon celui des mœurs, celui de la vie mondaine.

Eh bien, on est en train de se dérober à cette tradition. Ce n'est pas d'hier. Quand on énonce le fait, on a l'air de découvrir la Méditerranée, dira-t-on. Non, ce n'est pas d'hier. Mais le mouvement se précipite; il aboutira prochainement. Il se produit à l'heure qu'il est un phénomène significatif, qui semble banal et qui ne l'est pas. Ce phénomène est la dépréciation universelle des livres écrits en latin. Elle n'a pas commencé hier non plus; il y a cent ans qu'on en parle. Mais c'est d'hier, c'est-à-dire depuis un laps de temps qui remonte à peine à vingt ou vingt-cinq ans, qu'elle a pris le caractère qui s'accentue davantage de nos jours, celui d'un mépris systématique venant de ceux qui jadis en professaient l'estime et en alimentaient la production. Le sujet n'est pas indifférent; il mérite qu'on le regarde en face. Le regarder en face! voilà la difficulté. Il y a des amours-propres à froisser, des préjugés qui ne consentiront point à reconnaître la vérité. Qu'on approuve ou qu'on regrette ce qui arrive, la situation est ce qu'elle est; essayer d'en détourner les yeux, ce n'est pas y changer grand'chose; le règne des lettres latines est fini. Il ne dépend désormais ni des lois, ni des règlements universitaires, ni de l'opinion, de leur rendre la vitalité qu'elles n'ont plus.

La langue latine restera la langue de l'Église comme le sanscrit reste la langue sacrée des Hindous; il y aura longtemps encore des savants qui l'étudieront comme on étudie les langues orientales dans quelques écoles spéciales ou dans une chaire du Collège de France. Ce qui est inévitable, c'est son élimination prochaine des écoles où elle n'est plus qu'un pensum dont on se tire comme on peut. Elle ne sollicite plus une intelligence, ne crée plus un talent, n'est plus utile qu'à prendre des grades. Officiellement elle préside à l'éducation libérale de la jeunesse dans la plupart des pays civilisés. Elle garde une considération qu'elle doit à un passé glorieux. On hésite à y toucher; un gou-

vernement ne s'y aventurerait pas en vain. Il y a en elle comme un palladium auquel plusieurs voient le sort de la civilisation attaché. On considérerait comme un sacrilège de briser un instrument qui rappelle des souvenirs aussi anciens que notre histoire. On veut la laisser mourir de sa mort naturelle. On n'a pas oublié que la Révolution française, qui a eu raison de tant de choses bonnes et mauvaises, n'a pu venir à bout de celle-là, car au lendemain du 18 brumaire, on s'est rejeté de ce côté avec une violence irrésistible. Or ce que les passions politiques n'ont pas réussi à faire alors, ce que l'école romantique, en s'y prenant par des œuvres, n'a pas réussi davantage à faire, il y a cinquante ans, est aux trois quarts fait maintenant. Cela s'est fait lentement, d'une manière anonyme, peut-être par la vertu secrète des arguments auxquels on avait d'abord refusé de prêter l'oreille, beaucoup plus parce que la vie moderne, active, impérieuse, habituée à n'estimer que ce qu'on peut toucher avec la main, n'a plus dix ans à consacrer à l'acquisition d'une langue morte, et, d'autre part, n'en découvre pas l'avantage.

La dépréciation des livres écrits en latin est-elle un symptôme de cette importance? Sans doute. On ne les comprend plus, on ne les lit plus, on ne les recueille plus, on n'en décore plus sa bibliothèque; il n'y a plus que ceux qui enseignent le latin par état, qui la possèdent. N'est-ce pas un signe? Il importe d'ailleurs de ne pas perdre de vue que le latin est une langue morte. On n'extrait pas facilement une langue vivante de la circulation. Elle a des racines dans les mœurs et dans la chair de la race qui la parle. Des siècles de persécution ne suffiraient pas à la supprimer. On ne persécute pas la langue latine; au contraire, on la subventionne, on met à son service un personnel nombreux, un budget considérable. Malgré tout, elle ne se maintient pas. Aucun étai ne l'empêche de crouler. Jusqu'à ces derniers temps, elle s'est soutenue par la mode. Elle était de bon ton, comme l'italien au XVI[e] siècle comme l'espagnol au XVII[e] siècle. On l'apprenait comme la musique; on en avait fait un agrément social. Les humanistes avaient placé en elle la condition *sine qua non* de l'éducation. On n'était vraiment un homme que si on la savait, si on en pouvait citer les poètes, les historiens, les orateurs, Horace, Tacite, Cicéron. Or la mode insensiblement, par la force des choses, dirait-on, s'est retirée d'elle, sans bruit, sans discussion, en dépit des efforts tentés en vue de lui conserver son prestige. Le monde n'a pas ouvert de campagne contre elle; il s'est retiré en silence. Il n'est plus de bon ton de savoir le latin, d'avoir une collection des auteurs latins, de les citer. On traite volontiers de pédants ceux qui les citent ou se targuent de les connaître. Les philologues et les professeurs résistent; on sourit, on les renvoie à leur férule. Ils insistent : les littératures vivantes lui doivent tout, le goût, les modèles, les cadres de leurs épopées, de leur tragédie, de leur comédie, de leurs divers genres, l'art d'écrire en un mot. On en convient et l'on observe qu'on a rompu aussi avec les règles classiques. Bon! disent les derniers tenants de l'école classique, c'est là précisément la source de notre décadence littéraire; nos écrivains n'ont plus de souffle; il ne faut pas tant de freins à des coursiers si peu fougueux.

Soit. Un fait demeure : on n'imprime plus les auteurs latins qu'à l'usage des écoles, on n'en publie plus d'éditions de luxe, ce qu'on avait toujours fait depuis la découverte de l'imprimerie. Les éditions de luxe qu'on en a imprimées

en si grand nombre sont délaissées. Les exemplaires qui ont survécu de ces éditions de luxe sont expulsés l'un après l'autre des bibliothèques des amateurs, des gens du monde, des gens de lettres. Ils se réfugient dans les magasins des marchands de livres anciens où ils sont à vil prix : ce sont leurs catacombes. On peut leur appliquer l'épigramme de Martial : « Pour que les thons ne manquent pas de toge, les olives de manteau, et pour que la sale mite ait de quoi braver la disette et la faim, muse, abandonne-leur ce papyrus égyptien qui me fait perdre tant de temps. » Qu'on aille visiter les repaires où ils se cachent au fond du quartier latin, on verra des éditions des écrivains anciens, grecs et latins, — les écrivains grecs sont encore plus délaissés que leurs confrères, — qui étaient jadis l'honneur de la typographie et l'orgueil de milliers de fidèles qui avaient fait de leur entretien une religion, moisir dans les coins, piqués des vers, envahis par l'humidité, réduits au sort misérable des mauvais poètes d'Horace : « J'aurais trop à rougir d'une louange fade ou grossière qui m'enverrait, en compagnie de mon panégyriste, figurer sur l'étalage de quelque boutique borgne où se débitent l'encens, le poivre et autres denrées revêtues de sots papiers. » Il n'est pas rare que les épiciers en effet se fournissent là de papiers. Cependant combien, d'entre ces malheureux livres, ont eu à subir l'injure du temps, ont péri par l'usage, par l'incendie, par la guerre, par les vicissitudes qui assaillent des objets aussi faciles à détériorer! La guerre franco-allemande de 1870-1871 en a vu disparaître des centaines de mille. La bibliothèque de Strasbourg a été brûlée ; aux environs de Paris, une multitude de collections privées, placées dans les villas où le monde universitaire allait se reposer en été, dans les châteaux où elles servaient de distraction aux plaisirs de la campagne, ont été dispersées, pillées, emportées en Allemagne. La Commune de 1871 a ajouté à ce désastre. La bibliothèque du Louvre, celle de l'Hôtel de Ville, celle de l'Ordre des avocats, celle de la Cour des comptes, celle du Palais-Royal, d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, ont été la proie des flammes. Et ce n'est qu'un incident. Qu'on se reporte, par exemple, à ce qui s'est passé pendant la Révolution française. Les châteaux, les couvents, les collèges, les universités, ont été dépouillés de leurs riches bibliothèques. Ce fut moins une dispersion qu'une destruction générale. Ceux qui sentaient la théologie, ceux qui portaient des armoiries, et c'était le plus grand nombre, étaient suspects d'incivisme et condamnés à ce titre. Des décrets de la Convention nationale, des arrêtés de la Commune de Paris, prescrivent de détruire ci et là, d'arracher les armoiries sur les livres des dépôts publics; on en brûlait par fournées sur les places publiques. Périodiquement, on appelait au son du tambour les habitants des districts à venir assister à ces autodafé. Le livre était un aristocrate ; le livre écrit en latin excitait une colère particulière : il était le symbole de la domination d'une caste. Dans le désordre universel, les accidents venaient au secours de la haine. La bibliothèque de Lille périt par accident; une moitié de celle de Saint-Germain-des-Prés fut également incendiée en mai 1794 par accident. Dans les villes de guerre, les livres confisqués dans les couvents et dans les châteaux servaient à faire des gargousses. L'abolition du culte catholique avait fait considérer comme inutiles ou dangereux tous les ouvrages qui tenaient de près ou de loin à la religion : la Bible, les Pères, les ouvrages de liturgie, les œuvres des écrivains

catholiques, les auteurs latins édités ou annotés par des prêtres. Les vaisseaux qui sortaient des ports sans cargaison en prenaient en guise de lest, qu'ils jetaient à la mer en arrivant à leur destination.

Ces errements n'étaient pas nouveaux. Aux époques de guerre civile, il en a toujours été ainsi. Sans retourner aux premiers âges du christianisme, où les chrétiens brûlaient les livres païens et les païens les livres chrétiens, on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur ce que faisaient les protestants dans la première chaleur de la Réforme. Il n'y a guère de bibliothèque en Allemagne, en Angleterre et en France qui n'ait reçu leur visite, qui n'ait été pillée ou dispersée. Un manuscrit ou un incunable, qui a fait la traversée du xv[e] au xix[e] siècle, a une longue histoire derrière lui. Un exemple entre cinquante en pourra donner une idée : « Lorsqu'en 1562, dit Bayle (article *Bongars*, note D, détail tiré de la préface du livre de Mabillon, intitulé : *De Liturgia Gallicana*, cité par M. Ludovic Lalanne dans ses *Curiosités bibliographiques*), les protestants saccagèrent l'abbaye de Fleury, ils y trouvèrent quantité de bons manuscrits. Pierre Daniel, avocat d'Orléans, se servant adroitement de la faveur où il était auprès du cardinal de Châtillon, abbé commendataire de cette abbaye, retira d'entre les mains des soldats plusieurs de ces manuscrits, entre autres un commentaire de Servius sur Virgile, qu'il publia. Après sa mort (1603), les héritiers vendirent les manuscrits pour la somme de 15,000 livres, à Paul Petau et à Bongars. La portion de Paul Petau fut laissée à Alexandre Petau, son fils, qui les vendit à la reine de Suède Christine. Celle de Bongars fut portée à Strasbourg où il faisait sa résidence. Il la laissa par testament à un nommé Granicet, qui était fils de son hôtesse. Gruter, bibliothécaire de l'électeur Palatin, persuada à ce prince d'acheter les manuscrits que Bongars avait laissés à Granicet, et ils furent transportés à Heidelberg. » Ce ne fut pas la fin de leurs aventures. La ville d'Heidelberg tomba (1622) entre les mains de Tilly, général des armées catholiques pendant la guerre de Trente ans. Tilly les envoya à Rome. Le pape les fit mettre dans la bibliothèque du Vatican. Ce fut dans la bibliothèque du Vatican que les Français de la Révolution les trouvèrent et en transportèrent une partie à Paris. En 1815, les alliés reprirent les manuscrits de Paris et ceux de la bibliothèque du Vatican, qu'ils restituèrent à la bibliothèque d'Heidelberg, où ils attendent la suite de leur odyssée.

Ces belles éditions latines du xvi[e] et du xvii[e] siècle n'ont pas eu, en général, une histoire aussi accidentée. Elles en ont une néanmoins ; elles ont acquis de la sorte une généalogie respectable, souvent écrite sur leurs feuillets de garde ou sur les titres. Cette noblesse ne les sauve ni des vers ni de l'abandon. Dans les ventes publiques, on les cède par lots ; on ne les y présente même plus, à moins qu'une particularité ne les recommande à l'attention. Elles sont reléguées chez les bouquinistes qui les vendent quelquefois au poids comme les vieux papiers. Ceux qui ont fréquenté, dans ces vingt dernières années, les quais de la Seine, dits quais aux livres, qui s'étendent sur la rive gauche du pont Saint-Michel, aux alentours du pont Royal, se souviennent de deux ou trois caravansérails sur le devant desquels étaient dressées d'énormes balances. Lorsqu'on pénétrait dans l'intérieur, on était en présence d'une montagne de livres latins, entassés les uns au-dessus des autres dans un désordre absolu. Les clients fourrageaient là dedans pendant une heure ou deux, puis leur moisson

faite, ils la déposaient sur un des plateaux de la balance située à l'entrée du magasin. Moyennant 75 ou 80 centimes, ils pouvaient en emporter la charge d'un mulet. Un prêtre défroqué et octogénaire, établi au coin du Pont-Neuf, où l'originalité de sa personne et de son industrie lui attirait parfois d'étranges visites, avait accumulé des livres écrits en latin, auteurs classiques, théologiens, jurisconsultes, philologues, de quoi effacer la mémoire de la bibliothèque d'Alexandrie. Des volumes dépareillés alimentaient le poêle allumé dans l'arrière-boutique. Il est mort dans son antre (bouquinerie centrale), où Bridoux le remplace avantageusement. Il n'y a plus de balances à la porte, mais il y foisonne toujours des classiques latins, de quoi en fournir une dizaine d'universités allemandes.

Quelques ouvrages écrits en latin ont conservé la faveur des lettrés et des bibliophiles. Ce sont d'abord les *Bibles*. Comme l'Écriture sainte, en considération de la place qu'elle occupe dans les croyances, a été éditée un grand nombre de fois avec un luxe extraordinaire, sur du vélin ou du papier fabriqué expressément à cet emploi, ornée de gravures, revêtue de reliures splendides, en maroquin ou en métal, que des artistes illustres se sont appliqués à décorer, on la recherche toujours. Beaucoup d'exemplaires sont des objets d'art plutôt que des livres. Souvent aussi ce sont des souvenirs que leur provenance signale au respect ou à l'admiration. Ils ont fréquemment la valeur d'un tableau de maître, d'un Rubens ou d'un Murillo. En 1873, à la vente Perkins (Londres), un exemplaire de la Bible à quarante-deux lignes de 1462 a été adjugé 85,000 francs, un autre 67,250 francs. En leurs qualités de monuments typographiques, on paye aussi très cher certains incunables, des éditions aldines ou elzéviriennes, quelques produits hors ligne de l'industrie anglaise sortis des presses de Pine, Tonson, Baskerville. On ne les conserve pas en vue de les lire, mais de les posséder. Ce sont des objets d'ameublement. Ils honorent une bonne maison. Ils font souvent chez les gens du monde l'office de Pothier, de Cujas, et des Institutes de Justinien dans le cabinet d'un avocat en renom. Leur présence donne un aspect grave à un appartement, rehausse, aux yeux des visiteurs, l'importance du maître qui l'habite. Jamais on n'y touche du reste; ils sont là comme une paire de lampes en albâtre sur une cheminée.

Quelques autres variétés de livres écrits en latin doivent à la devise de Grolier, de Canevari, de Maioli, aux trois abeilles de De Thou, aux armoiries d'un prince ou d'un homme célèbre qui les couvrent, à une signature d'homme d'État ou d'artiste, à un insigne quelconque, un prix inestimable. Ce sont des reliques qu'on vénère comme les fidèles vénèrent les reliques des saints. N'y a-t-il pas, ou n'y avait-il pas récemment au Louvre, un salon dans lequel on avait réuni différents objets ayant appartenu à Napoléon ?

Brunet, mort en 1865, n'a pu assister qu'à une période encore indécise de la décadence des classiques latins. Il aperçoit cette décadence, il ne sait ni d'où elle vient, ni ce qu'elle signifie. Il le verrait peut-être maintenant. De son vivant, elle n'était visible qu'à certaines personnes. Elle l'inquiète néanmoins et il cherche à s'en rendre compte. « Les nombreuses réimpressions, dit-il (note à la page xxxii de la préface, à la 5e édition du *Manuel*), des bons ouvrages anciens et modernes dans toutes les langues (non en latin et en grec) qui paraissent journellement, non seulement rendent ces ouvrages de plus en plus

communs, ce qui contribue beaucoup à en faire tomber le prix, mais encore, lorsque ces reimpressions présentent des textes meilleurs et plus complets que ceux qu'on avait déjà, elles effacent presque entièrement les premières éditions. Il est donc tout naturel qu'on écarte des bibliothèques récemment formées d'anciennes éditions qui ont été remplacées par de meilleures, et dont la conservation ferait un double emploi à peu près inutile. Cela explique la chute subite de plusieurs belles éditions de classiques grecs et latins, que plusieurs bibliomanes peu lettrés disputaient jadis aux savants, et dont ils ne se soucient plus depuis que ces livres ont cessé d'être précieux. » Eh bien, oui! Il y a quarante ou cinquante ans, les savants se plaignaient d'être obligés de lire Homère, Virgile et Horace imprimés sur du papier à chandelle et sur un texte incorrect. Plutus était coupable de cette avanie qu'on leur faisait. Les marchands de denrées coloniales, devenus riches et voulant se procurer l'avantage de paraître des lettrés, disputaient avec acharnement aux philologues et aux savants les bonnes éditions des classiques anciens.

C'était un échec au savoir, un empiétement sur le terrain des professeurs. Le reproche était exagéré : les éditions correctes et annotées des classiques anciens n'ont jamais été très chères. Mais l'accusation était spécieuse. Pourquoi ne laissait-on pas aux philologues et aux savants les outils propres à leur métier? Ils n'étaient pas riches; ils ne pouvaient lutter contre le commerce et la banque. C'était une persécution, une humiliation qu'on leur infligeait. Il y avait aussi les gens de lettres et les artistes qui n'étaient pas contents. Leurs griefs étaient plus réels. La culture des lettres et des arts comporte des aspirations artistiques, le goût de l'élégance. Les gens de lettres et les artistes aiment, outre les bons textes, les gravures, les belles reliures, les éditions originales. Leur éducation leur en fait un devoir. Les artistes, en particulier, ont besoin de ces choses-là; elles servent à leurs études. Les professions littéraires et artistiques ne rapportent pas autant que l'exploitation des mines de Golconde. On ne montrait pas seulement au talent qu'il était une infériorité sociale, on le privait de ses moyens d'action : un peintre, un sculpteur, un graveur, un critique, un historien spécial, doivent compulser, comparer, posséder des collections dont on leur rendait l'acquisition onéreuse ou impossible. Les gens de lettres et les artistes ont toujours leurs griefs sur le cœur. Les oisifs et les dilettantes leur font une concurrence à laquelle ils ne peuvent résister.

Les philologues et les savants peuvent désormais collectionner à leur aise les belles éditions des classiques anciens. Elles sont à qui en veut. Brunet se trompe sur l'origine du fait. Il est constant que les bibliomanes ne se soucient plus des classiques latins depuis qu'ils ont cessé d'être précieux. Les bibliomanes n'ont pas d'opinion propre. Ils suivent les cours; pour eux qui n'y entendent rien, ce qui se vend cher a du mérite, ce qui ne se vend pas cher n'en a pas. Les bibliomanes ne font en réalité pas plus de cas d'une édition originale de Montaigne, de Molière ou de La Fontaine, que de l'édition originale des *Mémoires de Rigolboche*. Le jour où ces éditions perdraient leur valeur vénale, ils les expulseraient de leur bibliothèque. Beaucoup d'amateurs leur ressemblent un peu. La moitié d'entre eux achètent des livres, comme d'autres achètent des tableaux ou des bibelots, par vanité, n'ayant pas l'amour des choses de l'esprit, par spéculation aussi. Il s'agit d'abord de montrer sa collection ou sa

galerie; mais il s'agit encore plus de pouvoir revendre cette collection ou cette galerie à un prix plus élevé. Admettons que la vanité domine dans leur conduite. Il leur semble que leurs trésors littéraires ou artistiques sont une partie intégrante de leur personne, leur confèrent des vertus et une intelligence qu'ils sont fiers qu'on leur attribue. Ils descendent en ligne directe de ce riche Romain qui, à table, avait derrière lui un poète chargé de lui souffler des citations à faire à ses convives lettrés.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas exact, comme l'imagine Brunet, que la multiplication des bonnes éditions, surtout des bonnes éditions des classiques anciens, en ait fait tomber le prix. Le livre est un bien comme un autre. Il s'use; on en fait une grande consommation. En outre, l'instruction littéraire, le goût, l'éducation artistique, se sont répandus avec le bien-être et le développement de la civilisation. Il y a des besoins auxquels il faut pourvoir. Les belles éditions des classiques français, loin de tomber, acquièrent chaque année une plus grande valeur, comme les ventes publiques en peuvent témoigner, comme en témoignent aussi les catalogues de librairie. On réédite continuellement et avec un luxe inconnu auparavant nos écrivains nationaux, depuis ceux qui ont du génie jusqu'aux médiocres et aux plus infimes. On les réédite parce qu'on les vend. A part le luxe du papier ou des illustrations, ce n'est pas que ces éditions soient ordinairement meilleures que les précédentes. La plupart de nos écrivains n'ont pas encore eu de bon éditeur; une bonne édition d'un classique français ne procure pas de chaire. Quand par hasard on la fait, c'est par amour de l'art, sans l'attente d'une récompense. Par contre, les auteurs latins ne manquent pas d'éditeurs. On a défait et refait deux cents fois le texte, avec l'intention de recommencer indéfiniment, parce que là il y a une récompense à attendre.

Serait-ce l'exercice de cette profession qui consiste à défaire et à refaire continuellement le texte des auteurs latins, surtout en Allemagne, qui aurait occasionné le discrédit tombé sur eux? Non, certes. Il est à peu près inutile de compter sur un meilleur texte ou de meilleures annotations d'un auteur latin. La liste n'en est pas très longue et il y a quatre cents ans qu'on s'occupe d'en constituer le texte; s'il n'est pas constitué, il n'y a pas de raison pour qu'il le soit dans deux mille ans. Il serait donc superflu d'en abandonner les éditions existantes en vue d'en avoir de plus parfaites.

Leur discrédit n'est pas une affaire de texte ou d'annotations. La vérité est qu'on n'apprend plus le latin, qu'on ne le sait plus, qu'on le parle et qu'on l'écrit encore moins; *qui pis est, la mode d'avoir l'air de le savoir n'existe plus.* Elle est aux langues vivantes, et en France, aux écrivains de langue française. Ce qu'on préfère n'est sans doute pas ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé. Les chefs-d'œuvre de l'art oratoire, sans être négligés, ne sont pas au premier rang, les historiens non plus. On laisse volontiers à l'écart les sciences religieuses, la philosophie, la morale; tout ce qui n'a que le cachet du génie ne convient qu'à un petit nombre, à ceux qui ont l'habitude de vivre dans le domaine de la pensée. On recherche peu dans les anciens ce qui, à part la langue, est destiné à rester dans la tradition : Homère, Thucydide, Platon, Aristote, Plutarque, Lucrèce, Tacite, Le Dante. Parmi les modernes, qui s'inquiète de Descartes, de Hobbes, de Machiavel, de Leibniz? quelques-uns. Qui s'inquiète

de Pascal, de La Rochefoucauld, de Bossuet, de Fénelon, de La Bruyère, de Vauvenargues? quelques-uns encore. On aime mieux les poètes, les œuvres de théâtre, le roman. L'amour du génie, chez les bibliophiles, ne s'est pas encore étendu jusqu'ici aux grands écrivains du XIX[e] siècle. Ils connaissent peu Chateaubriand, de Maistre, Lamennais, Cousin, Lacordaire, Augustin Thierry, de Barante, Guizot, Thiers, Michelet. Qu'on leur parle plutôt de Pétrus Borel ou de Théophile Gautier, d'Alfred de Musset. Ils les mettent au-dessus de Lamartine, quelquefois de Victor Hugo, quoique celui-ci ait trouvé grâce devant eux. Le goût de la littérature légère domine dans leur esprit; il est d'accord avec leur vie qui n'est pas grave. Il est vrai que du grave on leur en a trop donné. Ils ont deviné que derrière ces physionomies rébarbatives qui ont essayé de les séduire par leur attitude, il y a beaucoup de vide. Au fait, les lettres, qui sont l'ornement de la vie, doivent se proposer de la rendre agréable et non de l'ennuyer.

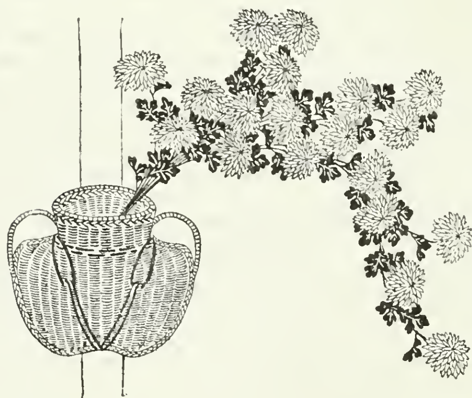
En définitive, la littérature latine et les œuvres modernes qu'elle a inspirées n'amusent plus guère les contemporains. L'exécution tentée par les romantiques a surtout porté sur l'imitation du latin, sur les écrits du XVIII[e] siècle issus de cette source épuisée. Il y avait eu sous l'Empire une recrudescence classique. Les traductions et les imitations en prose et en vers des auteurs latins avaient un moment pris le gouvernement des imaginations et produit une stérilité sans exemple. En 1804, on tirait à 50,000 exemplaires le *Virgile* de Delille. Quelques années plus tard, la publication du *Génie de Virgile* de Malfilâtre était un événement, et Malfilâtre parut un écrivain de premier ordre.

Les romantiques n'auraient eu d'autre mérite que de débarrasser le terrain de ces feuilles mortes, qu'ils auraient rendu un service immense aux lettres. C'était contre eux qu'on produisait Delille et Malfilâtre. On les opposait à *René*, à *Atala*, au *Génie du christianisme*, à l'*Itinéraire*. Déjà M[me] de Staël avait protesté, écrit que « la littérature des anciens était chez nous une littérature transplantée », tandis que la littérature romantique et chevaleresque y était indigène. Elle avait ajouté qu'ayant ses racines dans notre propre sol, la littérature romantique « exprime notre religion, rappelle notre histoire ». On n'était pas tout à fait convaincu, quoique les romantiques prouvassent, par des œuvres éminentes, que leurs doctrines n'étaient pas une fantaisie, n'ayant qu'une valeur de polémique. Ils n'avaient obtenu qu'un succès relatif. Ce qu'ils n'avaient pu faire est maintenant accompli. L'invasion des littératures étrangères, de la littérature de voyage, les relations internationales plus fréquentes, la vapeur, les chemins de fer, ont jeté successivement sur notre sol des semences variées qui ont germé, fait éclore un monde d'idées et de sentiments, aux bouillonnements duquel l'idéal des humanistes s'est évanoui. Enfin, il importe de le répéter, la vie actuelle est trop exigeante; elle est livrée à des appétits que nos pères n'ont pas connus. Elle n'a plus dix années à consacrer à l'étude d'une langue morte, étrangère à la plupart de ses intérêts. Elle a quitté cette langue et s'apprête à la quitter de plus en plus. Cela s'est fait tout seul, d'une manière à peu près secrète. Il n'y a pas eu de discussion, de guerre de plume, d'action exercée par la parole ou par des livres sur l'opinion. On s'est éloigné sans rien dire, d'un pas déterminé, qui dispense de toute explication. Jusqu'ici l'enseigne-

ment public n'a pas accepté le fait accompli; il y sera forcé tôt ou tard. Qu'on essaye de récriminer ou qu'on admette ce qui arrive, il est impossible de s'y soustraire.

La dépréciation des livres écrits en latin est le résultat d'une évolution des mœurs; on n'en imprime plus guère que pour les écoles. Les belles éditions des âges antérieurs ont cessé d'avoir cours; c'est une démonstration que les romantiques n'avaient pas faite. Il existe des associations formées en vue de s'opposer à l'abus du tabac; l'usage du tabac augmente. Ceux qui montrent les inconvénients qu'il offre n'ont sans doute pas tort, mais ils n'auront le droit de croire que leurs arguments ont porté leur fruit que le jour où l'usage du tabac aura diminué. Il n'y a pas à comparer l'usage des livres écrits en latin à l'usage du tabac. Mais on peut comparer aux associations formées en vue de s'opposer à l'usage du tabac les écoles nées en vue de s'opposer à l'imitation des écrivains classiques. Ces écoles ont réussi; elles ont réussi après qu'elles s'étaient dissoutes. Elles ont réussi par des arguments qu'elles n'avaient pas invoqués. La chose est acquise aujourd'hui; elle restera un des principaux épisodes de l'histoire du XIXe siècle. La dépréciation des livres écrits en latin a ce sens-là. On peut défier qui que ce soit de lui en donner un autre.

L. Derôme.





NOTES

DE

BIBLIOGRAPHIE PHILHELLÉNIQUE

ous avons d'excellents traités de bibliographie romantique; les ouvrages de Charles Asselineau et de M. Champfleury ont ouvert la voie; ils serviront de modèles aux travailleurs à venir, car il s'en faut que le sujet soit épuisé. On a surtout, jusqu'ici, des vues d'ensemble; on souhaitera plus de détails, on fera des divisions qui aideront à mieux comprendre, à pénétrer cette curieuse époque, dont un demi-siècle nous sépare déjà. Pour ne citer qu'un exemple, on voudra savoir par le menu ce que grands et petits romantiques ont écrit sur la Grèce des Canaris et des Botzanis, — cette « Vendée du christianisme », comme l'appelait la duchesse de Duras — la Grèce, dont le courage et les malheurs excitèrent, sous la Restauration, un intérêt passionné et des transports d'enthousiasme, des déluges de vers et des avalanches de prose. La littérature des *philhellènes* aura son bibliographe, que des monceaux de livres et des montagnes de brochures ne devront pas rebuter, et qui, depuis 1821, date du plus ancien manifeste, l'*ode sur l'insurrection des Grecs,* de Gaspard de Pons, jusqu'à 1829, année de la première édition des *Orientales*, qui closent cette joute de généreuse éloquence par la plus retentissante péroraison, passera en revue les fiers et les humbles immortels ou inconnus, Lamartine et Lefèvre, Daumier, Béranger et L.-M. Fontan, Jules de Rességuier et Casimir Delavigne. J'apporte mon petit contingent à cette bibliographie en gerbe sous la forme de deux minces plaquettes, plus rares qu'intéressantes, et dont l'une n'a jamais été signalée; quant à l'autre, l'érudit qui en a parlé a été longtemps seul à la posséder.

Dans un volume de nouvelles, *la Double vie* (Poulet-Malassis, 1858), Charles Asselineau a inséré, sous ce titre, *Mon cousin don Quixote,* une notice humoristique sur un de ses parents dont il avoue déguiser le nom sous celui de M. de Francheville; après avoir retracé, en traits charmants, la physionomie de

cet enragé philhellène, il rend compte d'une *Cantate sur les Grecs*, publiée par ce dernier en 1827, et il insinue qu'il croit avoir en sa possession l'unique exemplaire de cette brochure. J'ai acquis cet exemplaire même d'Asselineau, auquel il avait joint un tirage à part de sa notice, dans le format in-8°, et qu'il avait fait recouvrir d'une fine reliure de Lortic, ce maître habilleur des plaquettes. Je crois qu'il n'y a plus de raison pour laisser au pseudo-Francheville le masque léger dont l'avait affublé son cousin, et je donne intégralement l'intitulé de la brochure : *Cantate sur les Grecs*, considérations sur le droit politique et proposition d'une croisade en faveur des Grecs, par le comte de Franclieu. — *Se vend au profit des Grecs.* — Prix : 1 franc. Paris, chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, 1827. In-8° de 19 pages.

Il y aurait péril à tenter, après l'ingénieux et délicat écrivain, l'analyse des idées et des visions du comte de Franclieu-Francheville; Asselineau a abstrait la quintessence de l'opuscule, qui mériterait à son auteur une place dans la galerie des *Fous littéraires* de Philomneste junior. Le bon gentilhomme nous apparaît, nouveau chevalier de la triste figure, allant donner de la lance contre tous les moulins à vent de l'Islam... et même de la perfide Albion, contre laquelle il nourrit une haine tenace; un de ses petits projets est la création d'un *tribunal d'arbitrage suprême*, destiné à vider pacifiquement les différends des peuples et qu'il propose d'installer au centre de la terre, à l'isthme de Panama, estimant, ce qui ne paraîtrait pas si insensé à M. de Lesseps, « qu'il doit être possible d'y creuser une large voûte souterraine, réunissant les deux mers et par là les deux hémisphères ». Ce hardi novateur est à la fois un apôtre et un guerrier, il parle et il combat *ense et verbo*; son éloquence a le tranchant du glaive, et il brandit, comme une Durandal, le fusil *à la Paoli* dont il menace les Turcs. Il se drape et s'érige en Pierre l'Hermite d'une nouvelle croisade contre les infidèles; et le *serment du croisé*, dont il donne la formule qu'il revêt de sa signature et de celle de ses deux fils, dénote une foi qui n'a d'égale que son extravagance. Asselineau a insisté sur tous ces points; il a montré son *héros* encourageant, par son propre exemple, le développement de la population qu'il préconisait, assez libéral pour se dire l'ennemi des *chartes octroyées* (il eût pu ajouter, le bon gentilhomme ne s'en cache pas, et de l'esprit de congrégation); mais quelles raisons a-t-il eues pour soupçonner Franclieu d'avoir émigré, quand celui-ci dit positivement, dans la dédicace de son opuscule au « feu comte de Franclieu-Busca » : Vous êtes allé mourir sur une terre étrangère, et moi je n'émigrai jamais ? Au surplus, les citations d'Asselineau ne portent que sur la prose du bonhomme; cette prose n'est destinée qu'à encadrer, à commenter la cantate, à laquelle je vais faire de légers emprunts. Les vers sont faibles; mais est-il un genre poétique plus solennellement ennuyeux que la cantate, n'en déplaise aux mânes de J.-B. Rousseau et aux lauriers napoléoniens de M. Belmontet? Écoutons chanter notre philhellène :

Amour sacré de la patrie
Et de la sainte humanité,
Que sous votre étendard tout peuple se rallie !
De nous Dieu veut la charité.
. . . .

Un peuple, ornement de la terre,
Brillait par l'esprit et les arts.

Guidé par la sagesse austère,
La gloire habitait ses remparts.
Qui put troubler tant d'harmonie ?
Un roi voisin, perfide et faux,
Sema chez eux la jalousie;
Unis, ils devinrent rivaux

. . . .

Qui doit parler en maître en Grèce, en Illyrie ?
Quel droit le Russe a-t-il sur le fier Polonais ?
Eh quoi ! Vienne commande à la belle Ausonie !
Et notre Canada devient propre à l'Anglais !
Superbe, il asservit et l'Inde et ses rivages;
Il parle liberté, partout sont ses soldats;
Il se dit commerçant, je vois ses brigandages;
L'astucité (?) perfide accompagne ses pas;
Avec sa marchandise, aborde
La discorde !
Reste armé sur la terre, et ne la franchis pas.

. . . .

Sortez de vos tombeaux, vieux guerriers de l'Attique,
Miltiade, Cimon, grand Épaminondas !
Vos nobles descendants ont le courage antique,
Chacun d'eux, pour modèle, a pris Léonidas....

Que de choses dans une cantate! cette mêlée de noms et de faits m'a rappelé certain passage d'une spirituelle satire de Vigée où deux interlocuteurs se jettent à la tête en guise d'injures les allusions les plus hétéroclites aux hommes et aux choses de leur temps :

— Pour rien assurément vous comptez la peinture ?
— Fadaise que cela. Les lois... L'agriculture.
— L'argent. — Les bons trois quarts. — La guerre. — La paix. — Non.
— Piccini. — Bonaparte. — Un duo. — Des canons...

Et le refrain, il débute comme un couplet de *la Marseillaise :*

Amour sacré de la patrie;

il est vrai que le vers suivant est un développement et un correctif, et donne à la réminiscence de l'hymne de Rouget de l'Isle un voisinage bien imprévu, celui de *l'Ami des hommes,* du marquis de Mirabeau.

La philanthropie déborde sous les indignations de M. de Franclieu; le petit poème dont il me reste à parler — *le dernier janissaire* — est un chant de haine et de rage. Pour être le seul survivant du massacre de 1826, ce janissaire n'a pas abdiqué la férocité de sa caste; il n'a rien d'élégiaque comme le dernier *Abencerage*, de Chateaubriand; c'est la malédiction aux lèvres qu'il se jette sur son épée. Il n'est pas question des Grecs dans cette nouvelle brochure, elle retourne l'intérêt au profit d'une milice mahométane ; mais pleine d'imprécations contre le sultan Mahmoud II, destructeur des janissaires, elle sert encore la cause philhellénique. Elle forme un in-quarto de huit pages, sur très beau papier teinté, avec encadrements, fleurons, lettres ornées, vignettes sur le titre

et le faux titre; c'est une insigne rareté bibliographique. Vers 1830, un imprimeur de Nantes, voulant donner un champ plus vaste à son activité, vint de sa ville natale s'établir à Lagny en Seine-et-Marne; il n'y resta que peu d'années et eut pour successeurs immédiats MM. Giroux et Vialat, qui imprimaient, de 1840 à 1845, pour Dentu et Masgana; on sait que Lagny n'a pas cessé d'être un centre typographique, et qu'à l'heure actuelle M. F. Aureau y imprime encore pour MM. Marpon et Flammarion et autres éditeurs parisiens. Dans le très petit nombre de livres sortis des presses de M. Laurant se trouve notre plaquette, *le dernier janissaire;* elle ne fut pas mise dans le commerce et il n'en fut tiré que quelques exemplaires, une dizaine au plus; trois ou quatre ont été conservés dans la famille de M. Laurant, et c'est à un allié de cette famille que je suis redevable du mien. *Le dernier janissaire* est un spécimen très avantageux, fort bien exécuté, des premières impressions de Lagny; la forme y vaut bien mieux que le fond. Il y a une traduction du titre, en arabe macaronique, qui fait songer à la langue *sabir... respondir,* immortalisée par le muphti et les dervis du *Bourgeois gentilhomme.* Les strophes de quatre vers sont coupées par un refrain d'une turquerie tout à fait réjouissante :

Honte trois fois ! Honte à Moslem !
Les chiens ont souillé son harem !

Je fais grâce aux lecteurs des invectives contre Mahmoud, *le perfide, l'homicide.* Voici, dans la note sentimentale, des vers qui ont du charme et de l'originalité :

Adieu tes verts aspects, ma belle Propontide;
Adieu, mon Istambol, la ville de corail;
Adieu ce ciel si pur, cette atmosphère humide,
Et les délices du sérail !

. . . .

Adieu, ma Géorgienne, à moi seul dévoilée;
Adieu, ma Circassienne et ses tendres souris;
Hélas ! nous n'aurons plus, sous la voûte étoilée,
L'inénarrable aspect des divines houris !

. . . .

Cela finit par un coup de théâtre : l'Aga se perce de sa *vaillante épée.* L'auteur de ces vers truculents, avec une pointe d'érotisme oriental, était un M. Camille Valaber, de Nantes; je sais de lui un autre péché de jeunesse, certain *bouquet* poétique dont le parfum s'est évaporé. Il est mort, il y a deux ou trois ans.

Olivier de Gourcuff.





Ve Anne. Imp. A. Quantin

COUVERTURE D'ÉVANGÉLIAIRE EXÉCUTÉE EN ARGENT REPOUSSÉ
CISELÉ ET DORÉ PAR LE FRÈRE HUGO DE L'ABBAYE D'OIGNIES



France.

Livres aux enchères. — Une des ventes les plus importantes de la saison sera sans contredit celle de la bibliothèque de M. le comte Roger (du Nord), qui a eu lieu à l'hôtel Drouot du 28 avril au 6 mai.

Voici les adjudications les plus remarquables :

Biblia sacra vulgatæ editionis, Sixti V pont. Max. authoritate recognita, nunc vero jussu cleri gallicani denuo edita, Parisiis, excudebat Antonius Vitré, 1652, 8 tomes en 10 vol. in-12, reliure de Padeloup. Exempl. de Longepierre avec ses insignes sur le dos et les plats des volumes; provenait des collections Didot, Pixérécourt et Pichon : 7,900 fr.; — *Novum Jesu Christi D. N. Testamentum græce et latine*, Lugduni, apud de Harsy, 1599, pet. in-12. Exempl. aux armes de Henri IV : 1,550 fr.; — *l'Apocalypse* avec une explication, Paris, Ve Sébastien Mabre-Cramoizy, 1689, in-8°; exempl. aux armes de Colbert : 430 fr.; - *le Promptuaire des exemples...*, Anvers, Jean Belleye, 1569, in-8°; reliure molle exécutée pour Henri III : 490 fr.; — *Traitez du libre arbitre...*, Paris, Barthélemy Alix, 1731, in-12; édition originale aux armes de Louise-Élisabeth de Bourbon, veuve du prince de Conti : 250 fr.; — l'*Imitation de Jésus-Christ...*, imprimé à Rouen et se vend à Paris chez Ch. de Sercy et Robert Ballard, 1653-54, 2 vol. in-12, reliure de Trautz-Bauzonnet : 200 fr.; — *Œuvres de la Sainte mère Thérèse de Jésus*, Paris, Sébastien Huré, 1645, in-4°; exempl. aux armes de la reine Anne d'Autriche : 225 fr.; — *Divers écrits ou mémoires sur le livre intitulé : Explication des maximes des saints...*, Paris, Anisson, 1698, in-8°; exempl. aux armes de la duchesse de Bourgogne : 1,010 fr.; — *Pensées de M. Pascal sur la religion...*, Paris, Guillaume Desprez, 1670, in-12, reliure de Trautz-Bauzonnet : 320 fr.; — *Instructions sur les estats d'oraison...*, par Bossuet, Paris, Anisson, 1697, édition originale; exempl. aux armes de Bossuet : 745 fr.; — *Le Livre des marchans fort utile à toutes gens...*, 1534, s. l. (Neufchâtel, Pierre de Vingle), pet. in-8°, reliure de Thibaron-Joly; satire violente contre l'Église romaine : 1,166 fr.; — Calvin : *Traitté des scandales qui empeschent aujourd'huy beaucoup de gens de venir à la pure doctrine de l'Évangile...*, s. l., 1565, pet. in-8°, reliure de Trautz-Bauzonnet : 501 fr.; — *Œuvres morales et meslées de Plutarque*, Paris, Vascosan, 1572, 2 vol. in-f°, reliure du xvie siècle exécutée par l'un des Eve : 2,999 fr.; — *Essais de Michel, seigneur de Montaigne*, 5e édition, Paris, Abel L'Angelier, 1588, in-4°, reliure de Padeloup : 1,010 fr.; — La Rochefoucauld : *Réflexions ou sentences morales*,

Paris, Cl. Barbin, 1665, pet. in-12, édition originale, reliure de Trautz-Bauzonnet : 275 fr.; — *les Caractères de Théophraste*, Paris, Michallet, 1688, in-12, édition originale, reliure de Trautz-Bauzonnet : 275 fr.; — Fénelon : *l'Éducation des filles*, Paris, Aubouin, 1687, in-12, édition originale, reliure de Trautz-Bauzonnet : 202 fr.; — H. Estienne : *Project du livre intitulé : De la precellence du langage françois*, Paris, Patisson, 1579, in-8°; exempl. en papier fort provenant de la bibl. Renouard; reliure de Derôme : 250 fr.; — *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague, princesse de Clèves*, Paris, Séb. Marbre-Cramoisy, 1685, in-4°; exempl. aux armes de Bossuet : 2,100 fr.; — Bossuet : *Oraison funèbre de Michel Le Tellier*, Paris, Séb. Mabre-Cramoisy, 1686, in-4°; exempl. en grand papier, reliure aux armes de Bossuet : 2,300 fr.; — Bossuet : *Oraison funèbre du prince de Condé*, Paris, Séb. Mabre-Cramoisy, 1687, in-4°, édition originale aux armes de Bossuet : 2,900 fr.; — *Œuvres de François Villon*, 1532, pet. in-8°, reliure de Trautz-Bauzonnet : 985 fr.; — *Œuvres poétiques d'Amadis Jamyn*, Paris, Patisson, 1575, in-4°, reliure de Thibaron-Joly : 395 fr.; — La Fontaine : *Recueil de poésies chrestiennes...*, Paris, Couterot, 1679, 3 vol. in-12, reliure ancienne : 430 fr.; — La Fontaine : *Fables choisies*, Paris, Denys Thierry, 1668, in-4°, reliure de Trautz-Bauzonnet : 1,700 fr.; — La Fontaine : *Fables choisies mises en vers*, Paris, Denys Thierry et Cl. Barbin, 1678, 1679 et 1694, 5 vol. in-12, fig. de Chauveau, reliure de Trautz-Bauzonnet : 750 fr. ; — Béranger : *Chansons morales et autres*, Paris, Eymery, 1816, in-18, édition originale, reliure de Trautz-Bauzonnet : 770 fr.; — *le Théâtre de P. Corneille*, Paris, Guillaume Cavelier, 1706, 10 vol. in-12; exempl. portant les armes de Mme de Chamillart et provenant des bibliothèques Soleinne et Brunet : 5,100 fr.; — *Œuvres de Monsieur de Molière*, Paris, Denys Thierry, 1674-1675, 7 vol. in-12. Première des éditions où toutes les œuvres de Molière publiées de son vivant aient été recueillies en corps d'ouvrage et avec une pagination suivie. Reliure de Trautz-Bauzonnet : 1,150 fr.; — *Œuvres de Racine*, Paris, Denys Thierry, 1697, 2 vol. in-12 aux armes de Machaut d'Arnouville, garde des sceaux : 800 fr.; — La Fontaine : *les Amours de Psiché et de Cupidon*, Paris, Cl. Barbin, 1669, in-8°; exempl. de l'édition originale, reliure de Trautz-Bauzonnet : 200 fr.; — *la Relation de l'Isle imaginaire et l'histoire de la princesse de Paphlagonie*, par la duchesse de Montpensier, Bordeaux, 1659, in-8°; exempl. ayant appartenu à l'auteur : 2,850 fr.; — *le Diable boiteux*, Paris, Ve Barbin, 1707, in-12, édition originale, reliure de Trautz-Bauzonnet : 555 fr.; — Gueullette : *les Mille et un quarts d'heure, contes tartares*, Paris, Saugrain, 1715, in-12, reliure aux armes du prince de Condé : 352 fr.; — *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie; Paris, Didot, 1755, 2 vol. in-12; exempl. en grand papier de Hollande, reliure de Trautz-Bauzonnet : 520 fr.; — *Paul et Virginie*, Paris, de l'imprimerie de Monsieur, 1789, in-12, édition originale, reliure de Trautz-Bauzonnet : 350 fr.; — *l'Introduction au traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes, ou traité préparatif à l'apologie pour Hérodote*, par H. Estienne, s. l., 1566, reliure de Trautz-Bauzonnet; exempl. de l'édition originale avant les cartons; provenant de la collection Bertin : 525 fr.; — *Œuvres d'Étienne Pasquier*, Amsterdam (Trévoux), les libraires associés, 1723, 2 vol. in-f°, reliure aux armes de Louis XV : 500 fr.; — Bossuet : *Discours sur l'histoire universelle*,

Paris, Séb. Mabre-Cramoisy, 1681, in-4°, reliure aux armes de Bossuet : 2,600 fr.; — le même, aux armes du prince de Savoie, 2,180 fr.; — Bossuet : *Histoire des variations des églises protestantes*, Paris, Ve Séb. Mabre-Cramoisy, 1688, 2 vol. in-4°, édition originale; exempl. aux armes de Bossuet : 5,110 fr.; — Arnaud d'Andilly : *Histoire des Juifs*, Bruxelles, H. Fricx, 1701-1703, 5 vol. pet. in-8° aux armes de la comtesse d'Artois : 600 fr.; — Salluste : *la Conjuration de Catilina*, Paris, S. Colines, 1543, in-8°; exempl. aux armes du comte d'Hoyn : 1,000 fr.; — De Thou : *Histoire universelle*, Londres (Paris), 1734, 16 vol. in-4°; exempl. aux armes du comte d'Hoyn : 2,205 fr.; — Monstrelet : *Chroniques*, Paris, Anthoine Vérard, s. d., 3 tomes en 2 vol. in-f°, goth. à 2 col., reliure de Niedrée : 740 fr.; — le même, Paris, Orry, 1603, 2 vol.; exempl. aux armes du duc de la Vieuville : 645 fr.; — *Mémoires de Commines*, Leyde, chez les Elzevier, 1648, pet. in-12, reliure de Trautz-Bauzonnet : 1,250 fr.; — De l'Estoile : *Journal de Henri III*, la Haye et Paris, Vo Gandouin, 1744, 5 vol. pet. in-8°; *Journal du règne de Henri IV*, la Haye (Paris), 1741, 4 vol. pet. in-8°, ensemble 9 vol., reliure de Derôme; exempl. de De Bure : 1,555 fr.; — Sully : *Mémoires des sages et royales œconomies d'Estat, domestiques, politiques et militaires de Henry le Grand...*, à Amstelredam, chez Alethinosgraphe de Clearetimelée, à l'enseigne des trois vertus couronnées d'amarante; s. d., 2 vol. in-f°; édition originale de ces mémoires (de 1570 à 1610), imprimée au château de Sully en 1638 par un imprimeur d'Angers : 600 fr.; — *Testament politique d'Armand du Plessis, cardinal, duc de Richelieu*, Amsterdam, H. Desbordes, 1688, 2 p. en 1 vol. in-12; exempl. aux armes de Mme de Chamillard, a fait partie de la collection Pixérécourt : 1,000 fr.; — *Mémoires du comte de Brienne*, Amsterdam, Jean-Frédéric Bernard, 1719, 3 vol. in-12, reliure de Derôme : 400 fr.; — *Mémoires du cardinal de Retz*, Amsterdam, Bernard, 1731, 4 vol.; *Mémoires de Gui-Joly*, Amsterdam, Bernard, 1738, 2 vol.; *Mémoires de Mlle la duchesse de Nemours*, Amsterdam, Bernard, 1738, 1 vol., ensemble 7 vol. in-12 : 1,000 fr.; — *Mazarinades. Recueil de plusieurs pièces curieuses tant en vers qu'en prose, imprimées depuis l'enlèvement du Roy, le 6 janvier 1649...*, Paris, 1649, 1651, 1652, 12 vol. in-4°, reliure ancienne. Recueil contenant environ 825 pièces et composé pour la duchesse de Chevreuse : 900 fr.; — Fléchier : *Histoire du cardinal Ximenès*, Paris, Anisson, 1693, in-4°, reliure de Du Seuil, édition originale; exempl. en grand papier aux armes de Bossuet et provenant de la collection de Bure : 2,650 fr.; — *la Gallerie des femmes fortes*, par le P. Le Moyne, Leiden, Elzevier, 1660, pet. in-12, reliure de Derôme : 500 fr.

Le catalogue de la bibliothèque de M. Roger comprenait 911 numéros, et le total de la vente s'est élevé à 89,576 fr. On avait espéré mieux.

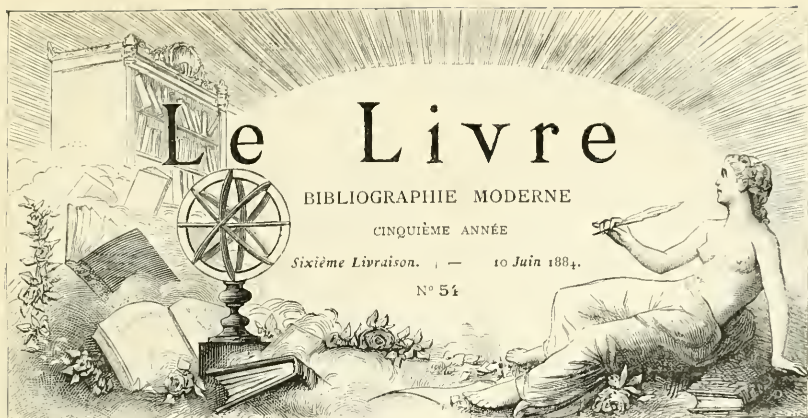
— Dans une vente faite dans le courant du mois de mars par les soins de M. Porquet, nous avons relevé les prix atteints par les ouvrages suivants : *Pseaumes de David*, Paris, Pierre Le Petit, 1671, in-12, reliure de Boyet : 600 fr.; — *Maximes saintes et chrestiennes*, Paris, Jean Le Mire, 1653, pet. in-12, 440 fr.; — *Essais de Montaigne*, édition de 1580, reliure de Trautz-Bauzonnet, 605 fr.; — *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture Sainte*, Paris, Pierre Cot, 1709, in-4°; exempl. en grand papier : 200 fr.; — *Fables de*

La Fontaine, Paris, Denys Thierry, 1668, in-4°, reliure de Trautz-Bauzonnet : 1,405 fr. ; — La Fontaine, *Contes et nouvelles en vers*, édition des Fermiers généraux : 540 fr. ; — *le Cabinet satyrique*, s. l. (Amsterdam, D. Elzevier, à la Sphère), 1666, 2 tomes en un vol. pet. in-12, reliure de Trautz-Bauzonnet : 218 fr. ; — *Théâtre de P. Corneille*, Rouen et Paris, chez Thomas Jolly, 1664-1666, 4 vol. in-8°, reliure de Trautz-Bauzonnet : 510 fr.; — *Œuvres de M. de Molière*, Paris, Denys Thierry, 1682, 8 vol. in-12, reliure ancienne; première édition complète des œuvres de Molière : 5,150 fr.; — *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*, Paris, Jean Ribou, 1660, in-12, reliure de Capé. Un des 8 exemplaires connus de l'édition originale : 1,100 fr. — Voici maintenant quelques éditions originales : *Amphitryon*, reliure de Capé : 345 fr.; — *l'Avare*, reliure de Capé : 260 fr. ; — *George Dandin*, reliure de Capé : 280 fr. ; — *Monsieur de Pourceaugnac*, reliure de Capé : 410 fr. ; — *le Bourgeois gentilhomme*, reliure de Capé : 500 fr.; — *Psyché*, reliure de Trautz-Bauzonnet : 1,950 fr.; — *les Fourberies de Scapin*, reliure de Capé : 905 fr.; — *les Femmes savantes*, reliure de Trautz-Bauzonnet : 590 fr.; — *les Plaisirs de l'Isle enchantée*, reliure de Chambolle-Duru : 655 fr.; — *Xenophontis opera*, Basilæ apud Isingrinium, 1545, in-8°, exempl. de Maïoli avec son nom sur le plat recto, sa devise sur le plat verso et, sur le dos, le monogramme de Charles de Valois : 1,000 fr.

— Nous eussions aussi voulu parler d'une très belle bibliothèque composée de romantiques et de livres à figures du XIXe siècle ; la place nous fait malheureusement défaut. Cette collection appartenait à M. Genard, de Grenoble.

Étranger. Voici quelques-uns des prix atteints à la vente des livres de Bedford, le célèbre relieur anglais, qui a eu lieu du 21 au 25 mars dernier, à Londres : Brunet, *Manuel*, 18 liv. 5 shill. ; *Heures*, de Simon Vostre, 1513, 30 liv.; Landon, *Vies et œuvres des peintres*, 25 liv. 15 shill.; Clarac, *Musée de sculpture*, 33 liv. 10 shil.; Dibdin, *Northern Tour*, grand papier, 51 liv.; Rogers, *Italy and Poems*, deux volumes dans une reliure en maroquin olive, dorée à petits fers, et considéré comme le chef-d'œuvre de Bedford, 116 liv. La vente a produit une somme totale de 4,876 liv. 16 shill. et 6 pence (121,920 fr. 60).

— Vente, à Boston, de la belle bibliothèque formée par feu Henry C. Murphy. Elle est particulièrement riche en *Americana* et en livres de voyages. On cite entre autres : *History of the five Nations* (*Histoire des cinq Nations*), par Colden, New-York, 1727, et *History of Virginia*, par le capitaine John Smith, 1692 ; la lettre de C. Colomb imprimée à Rome en 1493, 37 éditions différentes de la *Cosmographie de Ptolémée*, dont 26 de 1462 (1482 ?) à 1600, y compris celle de Michel Servet (1535), etc., etc. Le catalogue est enrichi de notes savantes dont quelques-unes, paraît-il, sont dues à M. Murphy lui-même.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

VIEUX AIRS — JEUNES PAROLES

VARIATIONS SUR LES CHOSES QUI PASSENT

(Notes familières d'un curieux.)

L'édition in-4° des Blasphèmes. — *L'in-quarto au* XVII*e siècle.* — *Jean Richepin et ses parentés littéraires.* — *Les* Sonnets hermétiques. — Histoire des quatre fils Aymon *et M. Eugène Grasset.* — *La critique et les illustrateurs.* — *La chromotypographie.* — *Avenir de l'impression en couleurs.* — *Les variations nécessaires des procédés dans l'illustration d'un livre.* — La Matrone du pays de Soung. — Le Voyage sentimental *et l'illustration de Maurice Leloir.* — *Paul Avril et les* Amours du chevalier de Faublas, *édition Jouaust.* — Le Rouge et le Noir. — *Les* Rougistes *et les* Chartreux. — *Une préface de Chapron.* — *M. Dubouchet, compositeur-graveur.* — *L'école des bibliophiles et la librairie Conquet.* — *Les* Amis des livres *chez le duc d'Aumale.*



Le recueil poétique, *Les Blasphèmes,* de Jean Richepin, est devenu le grand succès à l'ordre du jour. L'édition originale de ce livre puissant, d'un souffle si viril, a été tirée à 575 exemplaires numérotés, sur magistral format in-4°, et ne sera jamais réimprimée, assure le libraire. Cet in-quarto est un des ouvrages les plus remarquables qu'on puisse voir, comme beauté et simplicité typographiques. Le caractère Didot, d'un œil large et fort, donne de l'ampleur et de l'aisance aux stances qui marchent en belle page et se cadencent à la vue, comme des compagnies d'infanterie en ligne livrant bataille dans la plaine. Cette résurrection de l'in-quarto, en tant qu'édition originale de nos poètes, mériterait d'être accueillie avec faveur par les éditeurs et par le public. Au XVII*e* siècle, tout poète bien né avait soin de faire

un ouvrage aussi impeccable que les *Quatre fils Aymon*, peut-être sentiront-ils la vérité de ce que j'avance ici.

***

Voici, par exemple, un nouveau volume aquarellisé dans une note tout autre, de format in-8°, publié et imprimé par Lahure, l'un des plus ardents promoteurs de l'impression en couleur; je veux parler de *la Matrone du pays de Soung*, conte chinois[1], mis en vente il y a quelques semaines et illustré par V. Amand-Poirson, le dessinateur du *Conte de l'Archer*. On ne saurait nier que ce ne soit un ouvrage admirablement exécuté, bien que trop clairsemé de compositions. Chaque vignette, vue en détail, est une preuve irréfutable de l'excellence de la gravure et du repérage. Le papier, satiné à outrance, semble avoir amoureusement accueilli l'encre des tirages; le texte noir est superbe, agréablement disposé dans les marges; on éprouve à parcourir ce volume un plaisir délicat; on trouve, il est vrai, les étapes un peu longues d'un dessin à un autre; mais on ne sent pas en soi, pour tout dire, cette flamme d'enthousiasme qui délie la langue et fait partir ce cri : *Dieu! le beau livre!* — C'est que l'illustration y est simplement gentille, mais sans caractère ni personnalité, et qu'elle demeure froide sur ce papier d'ivoire ou, qui mieux est, absolument plate. Le lecteur artiste cherche un relief où s'accrocher, une profondeur où se réfugier, un contraste qui le fasse vibrer... mais rien, rien; la morne torpeur des aplats et des tons affadis sur le satin aveuglant du papier; c'est le désespoir du désert qui vous saisit, la fatigue de la régularité et de la correction poncive. De tels ouvrages ont en apparence, pour les superficiels, tout ce qu'il faut pour amorcer le grand succès que l'on s'étonne de ne pas leur voir souvent obtenir; mais, en réalité, ils n'excitent point davantage le public que ces bellâtres irréprochables de mise, droits, empesés, gentlemen de bois, qui se croient irrésistibles, mais que les femmes négligent justement parce que rien en eux ne dépasse.

***

Mais quelle est aux vitrines des libraires cette couverture enluminée qui provoque si irrésistiblement l'attention? Un postillon Louis XV, muni de bottes en entonnoir, enlève au galop de deux chevaux une légère berline au travers des vitres de laquelle apparaît un visage de curieux voyageur. Le titre porte : *Voyage sentimental en France et en Italie*, par Laurence Sterne, traduction Émile Blémont, illustrations de Maurice Leloir, H. Launette, éditeur[1]. Ne vous hâtez pas de dire : « Encore une réimpression de ce livre imprimé à satiété par tous les publicateurs de luxe de France et d'Angleterre!... Approchez un peu; il est toujours temps de prononcer une sottise! Examinons d'abord ensemble ce bel in-8° colombier; vous avouerez après que voilà un livre comme il ne s'en fabrique pas mille en un siècle.

Sauf la couverture, nous voici revenus au noir de nos aïeux. L'héliogravure en relief et l'héliogravure en creux reproduisent avec une fidélité scrupuleuse les petites et grandes compositions dans le texte et hors texte du jeune maître Maurice Leloir, que l'illustration de ce livre place sans contestation directement à côté de Meissonier vignettiste. Dans le texte, 220 dessins sont jetés avec une heureuse profusion et une variété étonnante, délicieux croquis à la plume ou vignettes très étudiées, avec un soin qui exclut toute facture *de chic*. — Hors texte, douze grandes compositions au lavis et à la plume, douze tableaux finis, serrés d'exécution, qu'on sent faits, défaits, refaits jusqu'à complète satisfaction d'artiste sincère, douze planches hors ligne aussi étudiées que les meilleurs Moreau le jeune et plus vivants que tous les Monnet du monde.

Jamais le *Voyage sentimental* n'aura été mieux compris et plus savamment illustré. M. Maurice Leloir nous sort enfin d'un dix-huitième siècle frelaté et de convention que tant de méchants crayonneurs nous exhibent depuis vingt ans et qu'ils se donnent, on pourrait le croire, juste le temps d'inventer. On sent qu'avant d'interpréter Sterne M. Leloir a tenu à se créer une atmosphère spéciale, qu'il a documenté partout, vécu avec son idée, croquant de ci de là ses fonds de tableaux, prenant ici les grandes lignes lambrissées d'un salon provincial, esquissant plus loin un amas de maisons ayant le pittoresque bien conservé de l'époque, étudiant, d'autre part, tous les divers véhicules en usage, depuis la chaise à porteurs décorée au vernis Martin jusqu'aux carrioles d'occasion, aux *Désobligeantes* de toutes formes qui emplissaient, les brancards en l'air, la cour d'une hôtellerie; ne négligeant rien du costume à tous les rangs de la hiérarchie sociale, très expert sur les variétés innombrables de souliers à boucles et sur la forme des perruques, heureusement

1. *La Matrone du pays de Soung*, Les Deux Jumelles, contes chinois (tome II de la collection Lahure), avec une préface par E. Legrand. 1 vol. in-8°, prix : 20 fr

1. 1 vol. in-8° colombier sur vélin, 50 fr. Edition de grand luxe, 100 ex. sur japon, 300 fr.; 100 ex. sur whatman, 300 fr., ces exemplaires enrichis d'une aquarelle originale de M. Leloir.

versé dans la connaissance de tous les falbalas, maître de son art en un mot, ne laissant rien au hasard et tirant ses plus heureux effets de la vérité et de la nature. Il n'est peut-être pas de cul-de-lampe qui n'ait été *posé*, cherché, combiné comme une nature morte. Bien plus, le texte est rigoureusement serré de près par le dessin, qui ne le paraphrase pas dans l'à peu près, ainsi qu'il arrive trop souvent dans les ouvrages du jour. Leloir adhère à Sterne, il côtoie son esprit, en saisit toutes les nuances et l'humour et s'accouple avec lui d'étonnante manière.

Certes, c'est un beau livre que celui-ci, un livre rare comme conception, direction et exécution, et dont M. Launette peut être non moins fier que son ingénieux artiste. Rien n'y cloche, il reste dans la juste limite entre le ni trop ni trop peu de l'illustration. Le volume est imprimé par M. Motteroz avec un caractère neuf moderne, sur galant vélin accessible aux séductions typographiques. La justification du texte est harmonieuse. Le livre enfin se tient sans défaut du frontispice au culispice, et il restera comme un modèle de bon goût et de grand art parmi les plus belles publications de cette seconde moitié du XIXe siècle.

La traduction de Sterne par M. Émile Blémont est aussi toute récente et spécialement écrite pour cette édition. Je ne puis en apprécier la valeur, dans le sens des heureuses exactitudes; c'est une étude comparée à laquelle il faudrait avoir le temps de se livrer; mais la lecture de Sterne à travers M. Émile Blémont est à la fois agréable, aisée et brillante. Elle est d'un lettré et d'un poète.

***

Le *Voyage sentimental* a déjà été édité, il y a quelques années, par M. D. Jouaust dans sa *Petite bibliothèque artistique*, avec de fines gravures d'Hédouin qui avaient également cette valeur d'art que donne M. Hédouin à tout ce qu'il dessine et grave avec tant de conscience; il serait difficile d'établir un point de comparaison entre MM. Maurice Leloir et Hédouin; ils ont chacun une manière bien spéciale, mais celui-là est incontestablement plus peintre, plus metteur en scène, plus vivant que celui-ci; une génération les sépare; l'un et l'autre sont la fidèle expression du temps et des milieux divers où ils se sont formés.

Dans cette *Petite bibliothèque artistique*, qui compte de si jolies publications illustrées et qui n'a que le défaut de son format à petites marges, MM. Jouaust et Sigaux viennent de publier en 5 volumes les *Amours du chevalier de Faublas*, avec dessins de Paul Avril gravés par Monziès[1]. Cet ouvrage galant, mais non pas immoral ni obscène, était ridiculement exilé dans la librairie étrangère depuis de nombreuses années. Rozez, de Bruxelles, fit passer la frontière à des milliers d'exemplaires du roman de Louvet, sous l'Empire. Ce livre se vendait alors sous le manteau, Dieu sait pourquoi! Il n'y a plus que les collégiens qui rougissent et qui soient troublés au souvenir de cette lecture, dont la première partie est assez piquante, mais qui fait naufrage dans l'ennui le plus profond dès la fin du troisième tome.

La bibliographie complète de cet ouvrage serait intéressante. M. Jouaust ne nous l'a point donnée, et le préfacier, M. Hippolyte Fournier, a sans doute craint d'aborder cette question. Il s'est borné à écrire une très brillante introduction sur le caractère et la portée littéraire de ce roman célèbre; mais de l'histoire des diverses éditions avec ou sans gravures, il n'est malheureusement point fait mention.

M. Jouaust, dans une note, nous apprend que pour cette réimpression il a suivi le texte de l'édition revue par Louvet et publié l'an VI de la République en quatre volumes in-8°, avec figures de Marillier, qui se vendait chez l'auteur, rue de Grenelle-Saint-Germain, vis-à-vis de la rue de Bourgogne, ci-devant hôtel de Sens, n° 1495. C'est en effet, en dépit de ses incorrections, la plus correcte des éditions de *Faublas*.

Je ne parlerai pas du tirage de ces volumes, aussi soignés que leurs aînés à la librairie des Bibliophiles. Remarquons, en passant, que le texte est un peu gris et mal suivi; c'est là un reproche qu'on peut adresser en général aux éditions de M. Jouaust. Peut-être cela provient-il d'une idée personnelle de l'imprimeur. Je n'insisterai donc pas et arriverai à la partie importante de cette édition, aux illustrations de M. Paul Avril.

Les illustrations d'Avril pour cette édition de *Faublas* étaient attendues avec impatience par tous ceux qu'ont séduits les grâces très personnelles du crayon de cet artiste. Il y avait ici une œuvre complète à rêver, des types à créer, tout un monde d'hommes et de femmes suffisamment décrits par Louvet et connus de chacun. Il était donc permis d'espérer que l'illustrateur de *l'Éventail* ferait un petit chef-d'œuvre. J'y comptais, je l'avoue absolument; *Faublas* et Avril me semblaient faits pour s'entendre. Je pensais que tout ce que ce joli roman contient de situations ingé-

1. *Les Amours du chevalier de Faublas*, par Louvet de Couvray, avec une préface par Hippolyte Fournier. Dessins de Paul Avril. Paris, Librairie des Bibliophiles. 5 vol. in-16, prix : 60 fr.

nieuses, friponnes et coquines, que ces aimables badinages galants sur lesquels le XVIII[e] siècle a tout juste passé une chemise de gaze; je croyais, dis-je, que le piquant de ce livre typique nous montrerait le talent d'Avril dans sa puissance charmeresse et sous ses plus délicates formes.

Quelle déception! bon Dieu! — Au lieu des pompeux éloges que je m'apprêtais de si bon cœur à prononcer sur tous les tons, je me vois lamentablement forcé de mettre un crêpe à mes espérances.

Avril a été navrant de banalité, stupéfiant de mauvais goût; quelque pénible qu'il puisse être à mon amitié d'appuyer ainsi lourdement sur la vérité, je la dois à mes lecteurs. Les compositions sont gauches, sans perspective et, ce qui est pis encore, sans étude sérieuse des costumes et du mobilier de l'époque. Ses personnages ne donnent point l'expression qu'on est en droit d'attendre de tels héros; le gentil Faublas a des allures de laquais mal habillé de défroques qui ne datent pas. Quant à la marquise et aux autres héroïnes si voluptueusement charmantes, Avril les a traitées en demoiselles des plus mauvais lieux. Un mot résume cette illustration qui demandait tant de tact et de distinction, tant de vaporeux et de coquet néglige : *Elle est canaille!*

Regardez un peu les attaches de ces jambes et de ces mains patriciennes, la ligne de ces visages, l'habillé de ces mondaines poudrées... — Quelle vulgarité!

Considérez un peu cet ameublement de boudoir, ces coins de chapelle ou de vestibule, ces premiers plans de paravent; ce n'est pas plus *Louis XVI* que le plus hideux mobilier fabriqué sous cette dénomination au faubourg Saint-Antoine; trop de négligence, en vérité, trop de manque de goût. J'eusse préféré assurément, comme fond de tableau, la simple ligne froide des boiseries ou l'architecture naturelle de la pièce.

La gravure des compositions d'Avril n'est pas également très heureuse. M. Monziès, l'habile aquafortiste, est ordinairement mieux inspiré; peut-être a-t-il voulu conserver trop fidèlement la manière du dessin en le serrant de près dans sa note grise, sans y ajouter la moindre vigueur. Toujours est-il que chaque planche est monotone et manque d'éclat à l'œil; quelques-unes sont même lépreuses, tristes, très retouchées de pointe sèche et sans agrément.

Pour tout dire, M. Jouaust, à qui nous n'avons jamais ménagé les éloges pour tous les beaux ouvrages qui sont sortis de sa maison, n'a pas réussi à notre gré cette fois, comme dans *Manon Lescaut, Rabelais, le Voyage autour de ma chambre, les Romans de Voltaire, les Dames galantes,* et quelques autres ouvrages illustrés qui resteront à l'honneur de son nom.

***

M. Conquet, un des jeunes éditeurs les plus favorisés du public en ce moment, vient également de mettre au jour la suite naturelle de *la Chartreuse de Parme,* qu'il termina il y a six mois. *Le Rouge et le Noir*[1], le chef-d'œuvre de Stendhal, qu'il présente aux bibliophiles de premier ordre, est la réimpression textuelle de l'édition originale et forme trois volumes in-8° cavalier, d'un tirage unique à 500 exemplaires numérotés à la presse, avec une illustration considérable, comprenant 1 portrait, 76 vignettes en-tête, gravées à l'eau-forte et au burin, et trois culs-de-lampe. M. Louis Chapron, le spirituel chroniqueur et l'érudit écrivain dont la presse entière déplore la mort, qui vient de le faucher en pleine maturité de talent, a écrit la préface de cette superbe publication.

Chapron était un *rougiste* forcené. — Parmi les admirateurs de Stendhal, parmi les *Beylistes*, on sait que l'on distingue les *Rougistes* des *Chartreux;* pour ceux-ci, *la Chartreuse de Parme* est l'œuvre maîtresse de Beyle; pour ceux-là, en dehors du *Rouge et le Noir*, point de salut. Le critique de *l'Événement* avait l'exclusivisme de ces derniers, à ce point de connaître et de réciter sans hésitation de longues pages de son livre favori. Nul mieux que lui ne pouvait préfacer ici; aussi cette étude, qui paraît comme une œuvre posthume, sera-t-elle très remarquée de tous les amis des lettres. Chapron y apporte beaucoup de finesse d'appréciation et de nombreux documents inédits.

Ce titre, *le Rouge et le Noir*, écrit-il, a été l'objet de bien des discussions et de bien des controverses. Les uns, connaissant le goût de Stendhal pour les mystifications, goût si vif et si singulier que son tombeau porte une inscription mensongère, ont vu dans ce titre un appât tendu à la badauderie publique. Je n'en crois rien. Oui, certes, Stendhal passa dans la vie avec des méfiances et des précautions de conspirateur italien. Les pseudonymes dont il usait sont innombrables. Stendhal est, à coup sûr, le plus connu, puisqu'il a presque remplacé le nom de Beyle. En voici d'autres : *Marquis de Curzay, Toricelli, Bamber, François Durand, Chopin d'Arnouville, Duversoy, Mèquillot, baron Dormant, Timoléon Dubois, Léonce D..., Casimir, Chapuis,* etc., etc. J'en ai compté jusqu'à soixante-sept. M. Deschanel a vu de lui une lettre signée du nom et du numéro de sa rue : *Godot de Mauroy, 30*. Il est bien clair qu'il y a là, à côté d'une

1. *Le Rouge et le Noir*, par Stendhal (Henri Beyle), illustré de 80 eaux-fortes composées et gravées par H. Dubouchet. 3 vol. in-8°, format raisin pour le grand papier; format cavalier pour le petit papier. Tirage à 500 ex. grand japon à 250 fr.; 350 ex. papier vélin à la cuve, 150 fr.

inexplicable crainte d'espionnage, une espèce de tic véritable.

Étant donné le personnage, continue M. Chapron, on pouvait supposer que *le Rouge et le Noir* était un titre de fantaisie, quelque chose comme une turlutaine de ce cerveau toujours en émoi, ou une simple supercherie littéraire. Je n'y démêle pas tant de malice. On l'a expliqué de plus d'une façon, ce titre. M. Arsène Houssayé a prétendu jadis que Stendhal avait voulu marquer le rôle éternel du hasard dans les choses humaines et nous montrer ses héros roulant rouges ou noirs, au gré de la fatalité, sur le tapis vert du destin. Cette interprétation ingénieuse, trop ingénieuse même et un peu torturée, acceptée par quelques-uns, notamment par M. Caro qui, en ce qui touche Stendhal, a admis bien d'autres bourdes avec un rare empressement, n'a plus guère cours aujourd'hui. Généralement, on est assez d'accord, après avoir cru un instant que *le Rouge et le Noir* signifiait « le bourreau et le prêtre », pour ne plus sortir de cette explication : « la République et le cléricalisme ». Et de fait, il ne faut pas oublier que *le Rouge et le Noir* est une peinture des dernières heures de la Restauration et que certaines feuilles furent imprimées la veille des canonnades de 1830, ainsi que l'atteste une note de Stendhal lui-même; ou je me trompe fort, ou c'est là le vrai.

Ce titre éclairci, occupons-nous de la somptueuse édition que vient de publier M. Conquet. C'est, jusqu'à ce jour, la plus forte entreprise de librairie qu'il ait faite et la plus hardie. Éditer un ouvrage de cette importance, le tirer à petit nombre et le doter richement, sans compter, de près de cent eaux-fortes imprimées dans le texte ou hors texte, c'est, il faut l'avouer, d'une crânerie à faire sourire bien des éditeurs vieux jeu, dont le scepticisme est à l'unisson des idées commerciales réactionnaires. La fortune sourira à cet intrépide cependant, car les beaux livres se manifestent avec triomphe et s'imposent à tous les hommes de goût.

Cette édition du *Rouge et le Noir* est, dans son ensemble, d'une admirable exécution à laquelle la critique la plus minutieuse ne saurait reprendre. L'illustrateur graveur, M. Dubouchet, n'était guère connu jusqu'ici que par deux compositions du *Roman bourgeois* chez Quantin, par ses dessins pour illustrer *les Contes de Caylus*, et par ses étonnantes gravures du *Monument du costume*, précédemment publiées par M. Conquet.

Il était permis de douter du succès complet de cet artiste dans un travail si complexe et de si longue haleine. Il y avait là l'étude du temps et du lieu qui réclamait de grandes recherches, la finesse et l'originalité des sujets qui étaient fort mal aisées à inventer et à mettre sur pied, la gravure enfin, une gravure appropriée à l'œuvre, ni trop fantaisiste comme pointe ni trop sévère ou froide.

M. Dubouchet semble s'être joué de tant de difficultés. Son dessin est correct, gracieux, varié, d'une archéologie curieuse et vivante, d'une science précise et pleine de charmes. Ses soixante-seize en-têtes de pages seront, bien que dans un genre tout autre, appréciés dans l'avenir à l'égal des Duplessis-Bertaux, dont ce graveur ingénieux possède la sveltesse d'exécution et la sûreté de main. Ses eaux-fortes sont brillantes, lumineuses, d'une harmonie discrète, d'une distinction exquise. Du premier état au dernier, un amateur ne saurait se lasser d'admirer la précision du travail de pointe.

Pour le texte de ce livre imprimé par Lahure, il est à la hautenr de l'édition de *la Chartreuse de Parme* dont je parlais ici il y a quelques mois. Le vélin du Marais possède un grain de tamis et une transparence merveilleuse; c'est le papier moderne le plus original qu'on ait fabriqué en ces derniers temps.

Les trois volumes dont se compose cette réimpression contribueront à assurer à M. Conquet cette réputation d'éditeur délicat et sincèrement artiste qu'il a su s'acquérir en moins de trois ans, en mettant tous ses soins à ne publier que des ouvrages sans tare et en bornant sa production, comme il convient à un libraire soucieux de parfaire ses moindres opuscules.

*
* *

Le public depuis dix ans a su acquérir du goût et de l'expérience à ses dépens; d'abord surpris par la prodigieuse production de livres de luxe qui encombraient le marché, sollicité de tous côtés, ne sachant auquel entendre, étourdi comme un novice tombé en un repaire de galanterie, il a versé le contenu de sa bourse un peu au hasard, jugeant de l'excellence d'un livre par le renom proclamé de son éditeur, semblable parfois à ces naïfs dont parle Pope, qui achètent des habits qui ne leur vont pas, parce qu'ils ont été confectionnés par un tailleur célèbre. Mais ces bibliophiles de fraîche date se sont formés peu à peu; ils ont comparé, se sont fait par eux-mêmes, et naturellement, l'éducation de l'œil; ils ont appris à distinguer les variétés et la finesse de la gravure, la beauté typographique, l'harmonie d'une page correctement margée, l'éclat du tirage, le goût véritable enfin qui se manifeste dans les plus minces détails d'une belle édition. De leur première bibliothèque créée sans discernement, formée comme la Rome antique de tous les maraudeurs ou imposteurs se payant de mine, ils n'ont gardé qu'un choix très épuré, négligeant la quantité pour la qualité, mettant impitoyablement au rebut, réservant pour l'échange leurs achats malheureux. Il

n'est point d'amateur éclairé moderne qui n'ait fait cette école. Les « *bizu* » de la bibliophilie se renouvelleront éternellement.

M. Conquet, cela est curieux à constater, est venu au moment psychologique de certaines désillusions. Il a groupé autour de sa librairie comme acheteurs les assagis, tous ces amateurs décidés à ne se plus gaspiller. Bien des étourneaux qui, la veille, donnaient tête baissée dans toutes les vitrines, ont été frappés de la grâce en entrant dans l'élégante librairie de la rue Drouot. Ils ont pu étudier là, en causant, les plus remarquables spécimens de l'art bibliographique du XVIIIe et du XIXe siècle, prendre le goût des grandes publications illustrées de Curmer, de Paulin, de J. Hetzel, de Bourdin, de Lavigne, de Gosselin ou de Lecou, faire leur apprentissage des reliures pleines et des demi-reliures ou Bradel, et enfin flairer le beau, le bon, le vrai en matière de publications artistiques et rares que le hasard des enchères, les perpétuelles ventes publiques font affluer de l'hôtel Drouot à la librairie ancienne et moderne de M. Conquet.

Cet actif éditeur connaît donc presque tous ses souscripteurs, il demeure en constante communication avec eux, les intéresse à la fabrication de chacun de ses ouvrages; c'est là une force réelle, une sorte de collaboration vague, une entente qui profite à tous. De quatre à six heures chaque jour, on est sûr de pouvoir trouver rue Drouot un refuge agréable en compagnie d'érudits. La société des *Amis des livres* (les cinquante) y est généralement représentée par deux ou trois de ses membres, qui flânent en discourant sur la valeur d'une reliure de Cuzin, de Marius Michel, ou sur le mérite d'un livre récemment publié.

***

Je ne saurais parler des *Amis des livres* sans mentionner vers cette fin de chronique la date du *28 mai* dernier, qui restera célèbre dans les éphémérides de cette société. Le duc d'Aumale, président d'honneur, avait prié tous ses collègues à déjeuner à Chantilly et à passer quelques heures dans sa bibliothèque. Les membres titulaires s'étaient empressés de se rendre à cette flatteuse invitation, et sur les cinquante bibliophiles, une quarantaine se trouvaient réunis dans la grande salle à manger du château. Repas essentiellement cordial, pour employer le cliché journalistique courant. Le duc, qui est un causeur inépuisable, un anecdotier toujours en heureuse veine, un charmeur de la plus fine érudition, tint essentiellement, en dépit d'un accès de goutte, à être le cicérone de ses collègues au milieu des trésors de ses galeries et de sa bibliothèque. Par surcroît de courtoisie, il avait fait partir et mettre sur tables les principaux livres de cette collection unique au monde et qui atteindrait au minimum cinq ou six millions si jamais elle pouvait être dispersée. Livres sur vélin en édition unique des plus célèbres ouvrages du XVIIIe siècle, avec dessins originaux, miniatures, premiers états, autographes, remarques, reliures étincelantes, manuscrits inoubliables, entre autres, les fameuses *Heures du duc de Berry*, incunables, antiphonaires.... les *Amis des livres* furent autorisés à tout inspecter, manier, caresser... Bien des mains tremblaient d'émotion et de crainte en touchant de telles merveilles! bien des prunelles se dilataient d'admiration et d'envie, et je ne serais guère étonné que parmi mes collègues il se trouvât, à la suite de cette visite, quelque passionné en délire atteint de la monomanie des grandeurs et incurablement fou. Il faut avoir l'âme d'un sage et d'un philosophe pour approcher de ce Paradis du bibliophile sans en emporter une morsure d'envie ou un rayon trop éblouissant dans la cervelle.

Jules Janin, dans le *Bibliophile français*, a décrit, il y a près de quinze ans, la bibliothèque du duc. Que de nouvelles richesses depuis cette époque! un gros in-4° ne suffirait point à la description des ouvrages principaux; en parler ici, si petitement que ce soit, serait déraisonnable; mieux vaudrait reproduire *in extenso* les titres des livres de premier ordre qui ont passé dans les plus célèbres ventes de France, d'Angleterre et d'Italie depuis quarante ans. On s'étonne que le propriétaire d'une si glorieuse collection puisse avoir encore un desideratum, et cependant le duc d'Aumale achète, achète encore, achète toujours.

Après un court séjour dans ce milieu troublant, les *Amis des livres* avaient besoin d'air, sous peine de succomber aux émotions; le duc a compris qu'au delà de l'enthousiasme, on entre dans le fanatisme, et qu'un pas de plus on tombe dans la folie: aussi, par mesure de prudence, a-t-il invité ses hôtes à une promenade en forêt. Des voitures attelées en poste ont emmené à travers les taillis, au-delà des anciens bosquets de Sylvie, les passionnés de Grolier, de Clovis Ève ou de Bauzonnet, encore fiévreux et pantelants, berçant leurs rêves inassouvis. Deux heures plus tard, l'express ramenait tous ces fiévreux à Paris. Il sera longtemps question, mes frères, de cette superbe journée aux dîners de Durand.

OCTAVE UZANNE.



LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

M. Jean Richepin et les Blasphèmes. — *Ce qui est sincère et ce qui ne l'est pas.* — *L'impuissance de la science.* — Au rebours. — *La névrose en littérature.* — *L'amour des livres.* — *Alphonse Daudet et* Sapho. — *L'impression directe dans l'art.*



C'EST un livre étrange et curieux que *les Blasphèmes* de Jean Richepin, un livre qui restera et qui racontera l'état d'esprit de la génération présente.

La fin du XVIIIe siècle connut le Blasphème élégant et spirituel, qui s'égayait gaillardement de tout ce que les anciens avaient vénéré. Le Blasphème de la vingtième année de ce siècle s'est personnifié dans les personnages sataniques de Byron, et plus tard dans les dandys mélancoliques de Musset. Voici le Blasphème naturaliste, ne reculant pas devant les images ordurières et les mots malpropres. Rolla n'a point vidé la fiole, il a été à l'Assommoir et le vin d'Espagne qui enivre Julie a été remplacé par l'alcool frelaté qui, le lendemain, donne ce que M. Richepin appelle « la gueule en bois ».

Un cri d'angoisse sincère retentit néanmoins à travers ces exagérations mélodramatiques, ces violences souvent feintes, ces brutalités de langage affectées, ces frénésies réglées comme des jeux de mise en scène.

L'auteur, d'ailleurs, est intéressant par lui-même. Le romantisme et le naturalisme se combinent en lui à doses égales et en font une personnalité qui ne ressemble pas à toutes les autres. En lui revit le type disparu de l'artiste, du fantaisiste, de l'amoureux de l'imprévu et du pittoresque, que la vocation entraîne vraiment et qui n'a point de faux respect humain.

Callot, fils d'un héraut d'armes de Lorraine, abandonne la maison paternelle à douze ans pour suivre la charrette des bohémiens :

> Ces pauvres gens pleins de bonadventures
> Ne portant rien que des choses futures.

Shakespeare, commerçant établi dans une bonne ville de la prude Angleterre, renonce à tout, lui aussi, pour s'engager dans une troupe de comédiens. Molière est insensible au charme de cette maison des Singes, dans la rue des Étuves, dont sa mère a fait un logis si doux à habiter; il s'évade de ce bonheur paisible qui lui est promis et s'en va à la tête de l'*Illustre théâtre* courir les hasards du *Roman comique*. Ce normalien, que l'irrésistible passion du théâtre a fait monter sur les planches, est de la race de ces indépendants et de ces originaux tentés par tout ce qui est en dehors de la banalité.

Écrivain, le poète des *Blasphèmes* n'a rien de commun avec ces habiles pour qui la littérature est une carrière comme une autre, qui, dès vingt ans, orientent leur vie dans un sens, s'assignent un but à atteindre, se préparent des étapes, tâtent du bâton le terrain avant d'y hasarder le pied; il a l'ardeur, le feu sacré, le diable au corps et le diable aussi dans l'âme, s'il fallait en juger par quelques fragments du nouveau volume.

C'est la verve sceptique de Villon, de Théophile, des Français indisciplinés et des bohêmes du temps jadis, qui revit dans ces vers avec cette mélancolie particulière, cette désespérance amère que ne connaissaient point les hommes d'autrefois.

Il y a évidemment un élément faux et théâtral

dans ces *Blasphèmes*. La *Mort des dieux*, que je me souviens d'avoir entendu l'auteur réciter vers 1874, chez Mario Proth, a l'allure déclamatoire et forcée des impiétés de jeunesse. On sent que l'auteur se bat les flancs lorsqu'il s'écrie :

Je cinglais de coups drus leurs peaux noires ou blanches,
Comme la neige en mars fouette les vieilles branches;
Et je les regardais fixement dans les yeux.
Ils se taisaient, le front baissé, l'air anxieux,
Attendant leur arrêt de mort. . . . .

Ainsi que des moutons, troupe lâche et châtrée,
S'entassent dans leurs parcs quand vient l'horreur du soir,
Tels, les dieux se pressaient dans le fond du ciel noir.
Déjà, de me prier ils prenaient la posture,
Quand, d'un grand coup de pied, j'enfonçai la clôture
Qui nous cachait l'abime âpre et tumultueux
Où fermente et rugit le Chaos monstrueux.

On est tenté de sourire quand Richepin prend acte de sa victoire :

Frères, vous le voyez, j'ai lutté faible et nu
Contre ces Tout-puissants revêtus d'épouvante,
J'ai fait acte d'orgueil impie et je m'en vante;
Je suis parti là-haut et j'en suis revenu.
Quand j'ai rayé les Dieux comme un mot qu'on efface,
Puisqu'ils ne m'ont rien dit, puisqu'ils n'ont pas tonné,
Vous pouvez relever votre front prosterné
Et regarder ces grands cadavres face à face.

Ce sont là des hyperboles démodées qui font songer à *Thaddéus le ressuscité* et à ce pauvre Flaubert s'écriant : « Dieu, si tu existes, foudroie-moi ! » Beaucoup de voyageurs de commerce se livrent à ces facéties après boire et n'en sont pas plus spirituels. Chacun sent bien que le Créateur des mondes a autre chose à faire qu'à répondre aux mises en demeure des Richepin, des Flaubert et même des voyageurs chers à Gambetta.

Il faut également noter dans *les Blasphèmes* une part assez considérable d'imitation du Hugo de la vieillesse, du Hugo de la décadence, avouons-le franchement. Le Victor Hugo de la fin aurait pu signer ces vers de Richepin :

Sous les splendeurs de la pourpre cardinalice,
La haire m'enfonçait dans le ventre ses crins
Et le cilice en feu ceinturonnait mes reins.
Mais qu'importe! A présent je ne m'en souviens guère.
Je suis le Souverain Pontife, le vicaire
De ce Dieu que je crée en prononçant son nom.
Quel que soit mon désir, nul ne me dira non.

Richepin a écrit dans cette gamme des vers qui valent bien ceux dont fourmillent *le Pape, la Pitié suprême, l'Ane*.

Le fakir est atroce et le bonze est hideux;
Le crucifix est glaive au poing de Jules deux;
Caïphe, âme où l'enfer profond se réverbère,
Interprète Moïse au profit de Tibère.
O deuil ! accablement du morne genre humain !
Pleurs et cris ! Sang des pieds aux cailloux du chemin,
Noirceur du ciel empli par l'immense anathème.

En s'entraînant un peu, on arriverait facilement à faire quelques centaines de vers comme ceux-là. par semaine.

Les pièces dans le genre de celles qui ont pour titre *Quelle dèche, mon empereur !* sont encore au-dessous du médiocre. Qu'il y a loin de cette plaisanterie lourde et de mauvais goût aux polissonneries spirituelles et fines de Béranger !

Malgré tout ce déchet, malgré tant de côtés déplaisants et choquants, cette œuvre émeut, parce qu'on entend vibrer à travers plus d'une page le cri vrai, le cri poignant d'une âme anxieuse, la plainte éloquente d'un être douloureusement étreint par le sentiment du vide. S'il s'attaque aux dogmes antiques, M. Richepin, en effet, n'est point la dupe de cette science charlatanesque et menteuse qui a voulu se substituer à Dieu; il constate l'inanité de toutes ces espérances, la banqueroute de toutes ces belles promesses. Ce n'est plus l'enfant du siècle, ce serait le vieillard du siècle, dirait-on volontiers, qui a écrit ces magnifiques strophes du *prologue*, si pleines de désenchantement et d'amertume.

Encore un siècle qui décline !
Et voici le vieux genre humain
Qui redescend une colline
Sans voir le bout de son chemin.
A chaque pas, perdant un rêve,
Comme un cheval fourbu qui crève,
Bien que l'existence soit brève,
Les jours lui paraissent trop longs,
Car ils sont vides, somme toute.
Au dernier tournant de la route,
A-t-il enfin lâché le doute,
Et savons-nous où nous allons ?

Nous avons bien à la matière
Filouté deux ou trois secrets;
La Nature, la reine altière,
Se laisse approcher de plus près;
Nos esprits, quoique noyés d'ombres,
Ont su calculer quelques nombres
Et tirer d'un tas de décombres
De quoi faire un maigre tableau.
Oui, mieux que la race première,
D'une main sûre et coutumière,
Nous nous servons de la lumière,
Du sol, de l'air, du feu, de l'eau.

Oui, puisant à l'intarissable,
Nous avons ramené du puits
Un seau plein de ces grains de sable
Que nous nommons des faits... Et puis,
Avec tous nos points de repères,
Te voyons-nous mieux que nos pères.
O fond! fond qui nous désespères,
Fond obscur, fond mystérieux!
Pour avoir fait glose sur glose,
Nous croyons savoir quelque chose.
Mais la Cause de tout, la Cause,
Qui donc la tient devant ses yeux?

Qui donc va crier à ses frères :
« Voici les voiles arrachés !
« Malgré les énigmes contraires,
« Voici le mot que vous cherchez !
« Voici, fixe sous ma prunelle,
« La loi stable, unique, éternelle,
« Qui contient tout le monde en elle !
« Voici le vrai ! soyez ravis !
« Homme, tu peux enfin connaître
« La raison sûre de ton être,
« Quels destins réglés te font naître,
« Où tu vas, et pourquoi tu vis ! »

C'est un loyal et fier esprit que celui qui traite de si haut cette Raison qu'on a essayé de déifier et qui ne nous a rien donné.

Et d'abord, toi, Raison, à nous deux ! Viens çà ! Laisse
Tes airs superbes, s'il te plaît.
Tu ne m'imposes point, impudente drôlesse,
Dont l'homme se croit le valet.
Tes prétendus présents, ta grandeur mensongère,
Les faux espoirs que ta vanité nous suggère,
Les rêves dont nous t'engrossons,
J'ai tout pesé, j'ai mis face à face en balance
Tes promesses et mon désir.

Et j'ai vu que la proie où notre faim s'élance
Tu ne pouvais pas la saisir.
Que m'importent tes mots subtils, tes phrases creuses,
Ton retentissant tympanon ?
Pauvres âmes en deuil, nous voulons être heureuses.
Sais-tu nous rendre heureuses ? Non.

Parmi tant d'œuvres conventionnelles et factices où l'homme n'apparaît pas sous le rhéteur, l'enfileur de mots, le virtuose littéraire, *les Blasphèmes* demeureront comme un témoignage de ce qu'éprouvait, au déclin de ce XIXe siècle qui a si impudemment manqué à tout ce qu'il avait promis, une âme éperdue et désolée, devant ce grand néant de tout, qui enveloppe là société contemporaine comme d'un linceul d'ennui. Cette goutte de sang qui jaillit d'un cœur déchiré sera visible encore lorsque les flots d'encre qu'on répand auront roulé vers l'oubli.

Sans doute, nous regrettons de voir une intelligence si bien organisée engagée dans cette voie, et nous faisons des vœux pour que M. Richepin connaisse quelque jour cette joie si douce que procure la possession de la Vérité. Nous souhaitons qu'il goûte ce bonheur intime et cette paix du cœur qu'assurent les croyances qui se développent en vous et grandissent à mesure que vous avancez dans le pays de la lumière. Nous craignons bien qu'il n'ait rien fait pour être éclairé : « Nul homme, a-t-on dit, ne trouvera Dieu, s'il ne s'approche de lui de la manière qui convient » ; et ce n'est pas en blasphémant et en montrant le poing au ciel qu'on se rend digne que Dieu vous parle.

N'importe ; nous préférons ces tumultueuses colères d'une âme qui s'indigne de ne point trouver ce qu'elle cherche mal à l'orgueilleuse et sotte prétention de beaucoup d'autres ; dans cette haine pour le Christ nous soupçonnons presque un secret et inconscient amour...

Au rebours est le pendant en prose des *Blasphèmes*, et, selon moi, l'éloge n'est pas mince. J'avoue avoir ressenti une véritable surprise en lisant le nouveau volume. Je ne connaissais M. Huysmans, en effet, que comme l'auteur des *Sœurs Vatard*, qui indiquaient un zoliste habile, un disciple assez adroit à s'assimiler les procédés du maître, mais qui n'avaient rien de bien extraordinaire. *Au rebours* nous révèle un écrivain d'une toute autre envergure, un curieux de tout, un érudit d'une science étonnante, un appréciateur très subtil, sinon toujours très équitable des vieilles littératures, qui possède les *minores* de l'antiquité mieux qu'aucun élève de l'École normale.

Au milieu de tout cela s'agite l'esprit le plus singulier, le plus paradoxal, le plus troublant, le plus faux dans ses raisonnements bien déduits qui se soit affirmé depuis bien longtemps. La névrose moderne est là tout entière : l'avidité et la satiété de tout, le dessèchement qui monte aux lèvres de l'homme dans cet immense pandémonium de chefs-d'œuvre et de connaissances, l'écrasante fatigue qui se dégage de l'inextricable complication de tant d'impressions, de sensations, de notions, l'impuissance même à assouvir des vices qui deviennent simplement cérébraux,— tout cela fait de ce volume un des plus baroques et des plus effrayants qu'on ait jamais publiés. Ce n'est plus le testament de Brutus, c'est le testament de quelque Exilé qui, le masque de verre attaché au visage, s'est penché sur les alambics où se mêlaient tous les poisons, qui a examiné de près, analysé avec un malsain dilettantisme toutes les perversités humaines.

Quel est le caractère exact d'*Au rebours ?* Il serait assez difficile de répondre nettement. C'est une sorte de synthèse philosophique et sociale dans le genre de *la Tentation de saint Antoine* ou de *Bouvard et Pécuchet*. Seulement le personnage devant lequel défilent toutes les séductions, toutes les tentations, tous les mensonges, toutes les défaillances, toutes les désillusions, toutes les formes en un mot de la vie actuelle, n'est ni un moine qui se réfugie au pied de la croix ni un bourgeois imbécile ; c'est un représentant d'ancienne race. Rongé par la névrose, plein de réminiscences ataviques, corrompu dans les moelles, il nous offre en lui-même, par les idées qui le traversent, par les crises qu'il éprouve, un dou-

loureux sujet d'observations, il raconte un état d'âme, une mentalité.

Sans doute, il y a là comme dans Richepin, une part d'originalité factice et systématique, un élément volontairement macabre et extravagant qui rappelle le temps où les Jeune France buvaient dans des crânes pour stupéfier le bourgeois. Certains raffinements de mobilier font songer aux descriptions de Balzac prêtant ses rêves d'amateur à quelque personnage chimérique. La salle à manger tendue de noir et remplie d'objets funéraires est un souvenir de Domitien; il n'y manque que les bêtes féroces que le sombre fantaisiste faisait lâcher dans la pièce au moment du dessert, pour achever d'épouvanter les convives déjà glacés par ce décor sinistre. Certains passages sont des imitations des plaisanteries à froid de Baudelaire, disant gravement au garçon de restaurant qui lui demandait ce qu'il désirait : « Je voudrais manger de la cervelle de petit enfant. »

Nous autres lettrés voyons bien vite la ficelle et ne nous laissons pas prendre à certaines charges. L'histoire du petit Langlois, que des Esseintes conduit au lupanar avec l'intention d'en faire un assassin, ne nous arrache pas le cri d'horreur qu'elle inspirera peut-être à quelque brave dame habitant une province reculée, si jamais elle lit *Au rebours*.

Ce côté artificiel existe dans le livre de M. Huysmans, mais il n'est que l'accessoire. Il y a vraiment là, comme dans Richepin, cette poignante inquiétude sur la destinée de l'âme humaine; cette souffrance de ne plus croire, que démontrent de la plus expressive façon certaines attaques contre ceux qui croient. C'est par là que l'œuvre est intéressante, c'est par là qu'elle restera avec ses qualités et ses défauts cherchés, pour attester l'effroyable désordre de cerveau que peut produire une époque comme la nôtre. N'est-il pas curieux de voir cette question religieuse être l'unique, la constante préoccupation de toutes les intelligences de quelque valeur? Le catholicisme était fini, au dire de certains, et l'on ne parle que de lui...

J'ajoute que pour les lecteurs du *Livre*, j'entends pour ceux qu'une littérature un peu faisandée ne rebute pas, *Au rebours* offre un exceptionnel intérêt. Maintes pages sur les manuscrits, les précieuses éditions, sont réussies de tout point. Des Esseintes apporte là la bizarrerie qu'il met dans tout; il lui faut des papiers extraordinaires, des tirages spéciaux.

« Las, un beau jour, des chines argentés, des japons nacrés et dorés, des blancs whatmans, des hollandes bis, des tunkoys et des seychal-mille teints en chamois, et dégoûté aussi par les papiers fabriqués à la mécanique, il avait commandé des vergés à la forme, spéciaux, dans les vieilles manufactures de Vire où l'on se sert encore des pilons, naguère usités, pour broyer le chanvre. Afin d'introduire un peu de variété dans ses collections, il s'était, à diverses reprises, fait expédier de Londres des étoffes apprêtées, des papiers à poils, des papiers reps, et pour aider à son dédain des bibliophiles, un négociant de Lubeck lui préparait un papier à chandelle perfectionné, blouté, sonore, un peu cassant, dans la pâte duquel les fétus étaient remplacés par des paillettes d'or semblables à celles qui pointillent l'eau-de-vie de Dantzig.

« Il s'était procuré, dans ces conditions, des livres uniques, adoptant des formats inusités, qu'il faisait revêtir par Lortic, par Trautz-Bauzonnet, par Chambolle, par les successeurs de Capé, d'irréprochables reliures en soie antique, en peau de bœuf estampée, en peau de bouc du Cap, de reliures pleines, à compartiments et à mosaïque doublées de tabis ou de moire, ecclésiastiquement ornées de fermoirs et de coins, parfois même émaillées, par Gruel-Engelmann, d'argent oxydé et d'émaux lucides.

« Il s'était fait ainsi imprimer, avec les admirables lettres épiscopales de l'ancienne maison Le Clère, les œuvres de Baudelaire, dans un large format rappelant celui des missels, sur un feutre très léger du Japon, spongieux, doux comme une moelle de sureau, et imperceptiblement teinté, dans sa blancheur laiteuse, d'un peu de rose. Cette édition, tirée à un exemplaire d'un noir velouté d'encre de Chine, avait été vêtue en dehors et recouverte en dedans d'une mirifique et authentique peau de truie choisie entre mille : couleur chair, toute piquetée à la place de ses poils, et ornée de dentelles noires au fer froid, miraculeusement assorties par un grand artiste. »

M. Huysmans, dans *Au rebours*, qui est un essai d'encyclopédie, un *Cymbalum mundi* en réduction, consacre un chapitre à la littérature contemporaine. Par camaraderie sans doute, il fait figurer parmi les auteurs à sensation bien des médiocrités avérées, ce qui ôtera à cette nomenclature, où certaines appréciations portent juste, beaucoup de sa valeur pour l'avenir : il ne parle pas là d'Alphonse Daudet; il aura été gêné sans doute par la difficulté de définir, de caractériser ce talent si puissant au fond dans son charme apparent, si ondoyant, si prompt à échapper à l'analyse. Cet être de pleine vie aura déconcerté cet être de bibliothèque et de musée.

Chez l'auteur de *Sapho*, le côté littéraire pro-

prement dit, le côté *livresque,* pour employer un mot qu'affectionne Daudet, ne domine point. Il est infiniment moins troublé que les écrivains dont nous venons de parler par les idées générales. Il a un don comme les peintres, un don de voir l'homme et la femme avec une acuïté singulière et un besoin presque instinctif de peindre ce qu'il a vu, de le fixer sur le papier tel qu'il l'a vu, avec l'accent même de la réalité. En ceci même, il est tout différent de certains artistes qui se disent : « Je voudrais peindre une scène de telle époque avec tels personnages, dans tel sens », et qui cherchent tranquillement leur modèle, leurs premiers plans, leur fond. Il semble que certains spectacles exercent sur lui une attraction irrésistible et soudaine, et que ses yeux ne puissent s'en détacher.

On peut philosopher sur les livres de Daudet, mais, comme sur certains tableaux, en y mettant après coup des intentions que l'auteur, obéissant uniquement à son instinct, n'y a pas mises ou du moins y a mises sans s'en douter.

Sapho est un des meilleurs romans de Daudet, le meilleur, suivant moi, après *les Rois en exil;* c'est un vrai roman, une œuvre d'art véritable avant tout, qui émeut d'abord et ne laisse se produire qu'après la première émotion des réflexions étrangères peut-être à sa création.

Si l'auteur aimait les épigraphes, il eût pu écrire en tête de son œuvre les vers de Musset :

Ah! malheur à celui qui laisse la Débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche.

Jean Gaussin, un élève consul, a rencontré un jour Fanny Legrand dans un bal chez Dechelette. Ils se sont aimés de suite, et la liaison va finir lorsque le jeune homme apprend que celle à laquelle il n'a prêté jusque-là qu'une attention distraite a été une célébrité parisienne, que les plus grands poètes l'ont chantée, que des artistes fameux ont reproduit ses traits dans le marbre ou sur la toile, qu'un graveur fou d'amour a contrefait des billets de banque pour lui procurer un peu de luxe. Cet objet, qu'il dédaignait presque, prend brusquement, dans cette imagination juvénile, des proportions différentes. Ce visage s'illumine des rayons de tant d'hommes de génie, cette possession après tant d'autres qui devrait exciter le dégoût, fait monter, au contraire, une bouffée d'orgueil malsain. Des sens, l'amour remonte au cerveau.

C'est un sentiment dépravé, mais c'est un sentiment réel. Déjà quinquagénaire, l'actrice célèbre à laquelle pensait Daudet était follement aimée d'un éphèbe de vingt ans auquel elle lisait, dans son chalet d'Enghien, quand la passion semblait faiblir, des lettres de princes, de grands dramaturges, d'écrivains illustres qui avaient adoré la comédienne aux heures lointaines de la jeunesse.

Alors l'amourette devient le concubinage avec ses promiscuités, ses ruptures passagères, ses réconciliations rivant plus étroitement la chaîne, ses déchéances progressives. Quand Gaussin essaye de rompre définitivement, il est trop tard; on devine qu'il a perdu à jamais le ressort viril et aussi la fleur d'honnêteté qui font les hommes sains moralement. Voilà une existence gâchée, souillée, usée. La conclusion du livre est dans ces quelques lignes de la fin : « Le néant de sa vie détruite, toute de débris et de larmes, lui apparut, le champ ras, les moissons faites sans espoir de retour et pour cette femme qui lui échappait. »

Pour moi, je le répète, c'est une œuvre très remarquable, très fouillée sans être compliquée, très observée, très capiteuse et très chaude. *Sapho* ne demande son succès à aucune question à l'ordre du jour, n'emprunte rien aux documents écrits; elle est tirée simplement de l'étude de l'âme humaine, de la carrière pleine toujours de beaux marbres qu'il s'agit d'animer, de transformer en statues frémissantes et vivantes...

ÉDOUARD DRUMONT.





ÉCOSSE

Les éditeurs et le critique. — Une nouvelle édition de Sophocle. — Recensions et émendations. — L'Œdipe grec. — L'Œdipe de Sénèque, de Corneille, de Dryden et de Voltaire. — Le Créon écossais et le Créon prussien. — Don Juan d'Autriche. — Pourquoi les livres de sir Stirling-Maxwell relèvent de la critique écossaise. — Avis aux bibliophiles. — L'Université d'Édimbourg. — Les universités avant et après la Réformation. — Une étymologie. — L'histoire, la littérature et les arts en tableaux synchroniques et synoptiques. — Triste sort d'Élie Berthet, d'Émile Souvestre et de deux Allemands. — La Scottish Review *et la question universitaire. — M. Renan jugé par un Sulpicien. — L'opportunisme dans l'église presbytérienne. — Arithmétique religieuse ou les miracles mis en fractions. — Histoire d'un château d'Écosse. — Un roman simple et intéressant. —* Les sept sagas de l'homme préhistorique, *par un journaliste qui ne fatrasse pas.*

Paisley, 25 mai 1884.

La fin de l'année dernière a vu paraître plusieurs ouvrages dont je n'avais pas encore eu occasion de prendre connaissance, lorsque j'expédiai ma correspondance précédente, et qu'il serait injuste, cependant, de passer sous silence, parce qu'il leur est arrivé de devancer de quelques semaines l'an de grâce que nous venons d'inaugurer. S'il ne tenait qu'à moi, je prie le lecteur de vouloir bien le croire, mon bulletin ne contiendrait que les dernières nouveautés, et je me garderais de revenir sur mes brisées comme je me vois obligé de le faire aujourd'hui. Mais il faut compter avec les éditeurs. Or, jusqu'ici, je n'ai pas eu à me féliciter de l'accueil que m'ont fait certains de ces messieurs. C'est un fait que je constate plutôt qu'un grief dont je veuille me plaindre. Cela pourra bien rendre ma tâche un peu plus difficile qu'elle ne devrait l'être, mais cela ne m'empêchera pas, toutefois, de la remplir et de tenir les lecteurs du *Livre* au courant de ce qui se passe dans ce pays-ci.

L'ouvrage auquel la place d'honneur revient de droit, c'est le premier volume d'une nouvelle édition de Sophocle, qu'a entreprise M. Jebb et qui fait honneur à l'érudition du professeur de langue grecque à l'Université de Glasgow : *Sophocles : the Plays and Fragments, with Critical Notes, Commentary and Translations, in English Prose.* By R.-C. Jebb, M.-A., LL.-D., Edinburgh, Professor of Greek in the University of Glasgow. Part I. — *The Œdipus Tyrannus.* Cambridge : At the University Press. Qu'il possède les qualités éminentes d'un habile philologue, qu'il ait une connaissance approfondie de la langue et de la littérature qu'il est chargé d'enseigner, on le savait de longue date. Mais si les sept volumes, qui doivent suivre sont à la hauteur de celui qui contient l'*Œdipe Roi*, le professeur Jebb aura produit une œuvre du plus grand mérite, un modèle de goût et d'érudition, qui lui vaudra la première place parmi les interprètes du poète grec. Le savant éditeur a cru devoir commencer par un examen minutieux du texte original. Pour cela, il a non seulement tiré parti de tout ce que lui offraient les travaux de la critique moderne, mais il a aussi compulsé, la plume à la main, les manuscrits les plus importants, entre autres, les quatre qui se trouvent à la Bibliothèque nationale. Il en résulte que cette nouvelle recension d'une seule des sept tragédies contient une dizaine d'émendations dont la plupart ne peuvent manquer d'être acceptées, et dont deux surtout, celle du vers 1218 et celle du vers 1405, me semblent devoir être définitives. Dans une longue et intéressante dissertation le professeur Jebb trace l'évolution de la légende d'Œdipe, légende que l'on trouve indiquée dans l'*Iliade* et à l'état d'ébauche dans l'*Odyssée*, mais qui semble devoir au tragique génie de Sophocle toute sa grandeur imposante. Il y traite ensuite la structure de la tragédie. Il examine notamment certaines disparates qu'ont signalées les commentateurs. Tout en admettant quelques légères fautes de détail, voire des improbabilités — je n'ai qu'à rappeler l'ignorance d'Œdipe au sujet de Laïus, — il trouve que c'est être trop méticuleux que d'y insister, et il n'est pas de ceux qui prennent Sophocle à partie de ce qu'il n'est pas parfait jusque dans les moindres accessoires, ou, pour citer Aristote, jusque dans ce qui est en dehors de la pièce. Il rappelle fort à propos une lettre de Voltaire à M. de Genonville : « Il est vrai qu'il y a des sujets de tragédie où l'on est tellement

gêné par la bizarrerie des événements, qu'il est presque impossible de réduire l'exposition de sa pièce à ce point de sagesse et de vraisemblance. Je crois que le sujet d'Œdipe est de ce genre. » Parmi les études supplémentaires qui enrichissent ce volume, je dois aussi indiquer l'examen critique que fait le professeur Jebb des tragédies des quatre poètes qui se sont inspirés de la légende d'Œdipe, c'est-à-dire, de Sénèque, de Corneille, de Dryden et de Voltaire. S'il s'agissait d'un critique moins autorisé que le professeur Jebb, je serais tenté de l'accuser de partialité pour Sénèque. Ce n'est pas qu'il veuille ériger en chef-d'œuvre l'*Œdipe* du poète, ou plutôt du rhéteur latin. Il lui reproche même le défaut capital de ressembler moins à une tragédie classique qu'à un drame à effet. Au sujet de la pièce de Dryden, pour en indiquer la valeur il aurait peut-être suffi de dire que sur dix personnes qui se flattent de ne pas être des ignorants en fait de littérature anglaise, il y en a bien neuf qui ne se doutent même pas de l'existence d'un Œdipe. Ce n'est pas comme cela que M. Jebb envisage son devoir de critique. S'il blâme Dryden de ce qu'il éveille en nous des sentiments de répugnance et d'horreur plutôt que de compassion, ce n'est qu'après s'être évertué à faire ressortir les quelques passages de bon aloi où l'on reconnaît la main du maître. Quant à Corneille, M. Jebb lui fait le même reproche que lui ont déjà fait maints critiques anglais, celui d'avoir mis sur la scène, non pas un tyran grec, mais un prince français du XVIIe siècle, un de ces monarques dont Dircé a dit :

Le peuple est trop heureux quand il meurt pour ses rois.

Quoique ce jugement me semble loin d'être décisif, je dois me borner à l'indiquer, ne voulant pas rentamer ici une polémique oiseuse. Des quatre imitateurs, c'est Voltaire, selon M. Jebb, qui approche le plus de la perfection du modèle grec. Il censure, il est vrai, l'épisode de Philoctète, mais il reconnaît, d'ailleurs, que le poète ne l'a admis qu'à son corps défendant, et que lui-même, tout le premier, il a relevé ce hors-d'œuvre.

Pour ne rien omettre de tout ce qui pouvait faire comprendre et apprécier le chef-d'œuvre de la scène grecque, le savant éditeur a soumis chacun des personnages à une analyse qui en fait ressortir les traits caractéristiques et qui, saisissant les vagues émotions, les sentiments à peine conscients qu'éveillent certains détails, les fixe, les rapproche, les compare, pour présenter au lecteur un portrait achevé et frappant. Je cite, en passant, un mot qui me semble valoir toute une dissertation : le Créon de l'*Œdipe*, c'est le type écossais; le Créon de l'Antigone, c'est le type prussien.

La métrique, et notamment celle des chœurs, fait le sujet d'une excursion où l'éditeur se montre maître consommé pour l'application des principes que nous devons aux patientes recherches des érudits allemands. Pour compléter son travail, M. Jebb y a ajouté une traduction en prose anglaise de la tragédie tout entière. Écrite dans un style élégant et clair, elle ne ressemble en rien à ces versions sèches et mesquines que Rollin a justement comparées à un revers de tapisserie, qui tout au plus retient les linéaments grossiers des figures finies que le beau côté représente. La traduction du professeur écossais est du petit nombre de celles qui ne sont pas des trahisons. En somme, tant par la pureté du texte que par la profonde érudition de l'introduction et la critique serrée des commentaires, tant par la justesse des notes et des émendations que par la parfaite fidélité et le style élégant et correct de la traduction, cet ouvrage du professeur Jebb mérite une des premières places, sinon la première place, parmi les meilleures éditions du chef-d'œuvre de Sophocle.

Don John of Austria. By sir William Stirling-Maxwell. London : Longmans, Green and C°.

Voici deux beaux volumes que la maison Longmans m'a fait parvenir, et qui, par conséquent, ne sortent pas des presses écossaises. Ce n'est pas non plus un sujet écossais qu'ils traitent. J'allais cependant me les approprier, et même sans craindre que l'on m'accusât d'entreprendre sur les droits et attributions d'autrui ; car, selon moi, ni le hasard de la publication ni même le choix du sujet ne peuvent empêcher que l'œuvre d'un Écossais ne nous appartienne et ne se rattache, par le plus fort de tous les liens, au mouvement littéraire que ma correspondance se propose pour but d'indiquer et de faire suivre au lecteur. C'est de sir William Stirling-Maxwell et de son histoire de don Juan d'Autriche que je parle. Or, on le sait, mon honoré collaborateur m'a devancé. Il ne me reste donc plus qu'à souscrire aux éloges qu'il a faits de l'œuvre admirable de l'historien écossais. Si j'osais ajouter quelque chose à l'article de M. Knight, ce serait pour indiquer le chapitre, palpitant d'intérêt, où l'auteur démêle les événements qui se rattachent à l'histoire de don Carlos, de ce pauvre fou dont Schiller et Alfieri ont fait un héros, où il reconstitue ce drame mystérieux qui ressemble plutôt à un épisode de l'enfer de Dante qu'à un fait historique, et où il convainc Philippe II sinon d'avoir fait assassiner son fils, au moins d'avoir connivé à son suicide. Encore deux mots, à l'adresse des bibliophiles : un exemplaire du tirage spécial de cet ouvrage, publié au prix de 24 livres sterling, s'est payé 40 livres à une vente qui a eu lieu à Londres vers la fin du mois de janvier.

The Story of the University of Edinburgh during its first three hundred years, by sir Alexander Grant, Bart., Principal and Vice-Chancellor in the University of Edinburgh. London : Longmans and C°. 1884.

C'est encore la maison Longmans qui vient de publier l'histoire de l'Université d'Édimbourg, gracieuse offrande que présente le principal, sir Alexander Grant, à l'institution dont il est le chef, à l'occasion de son troisième centenaire. Bien que la cadette, l'Université d'Édimbourg possède, sous certains rapports, un intérêt que n'ont pas ses aînées de Saint-Andrews, de Glasgow et d'Aberdeen. Dans les consti-

tutions de celles-ci on retrouve des traces du vieux système monastique, et, dans leur plan d'éducation et d'études, l'influence de Paris, de Louvain ou de Bologne se fait souvent sentir. C'est ainsi que l'Université de Glasgow, pour n'en citer qu'un exemple, perpétue la division par nations. L'Université d'Édimbourg, fondée après la réformation, rompt avec les traditions du moyen âge et représente les nouvelles idées de ceux qui, rejetant l'autorité de Rome en matière de religion, n'entendaient nullement que l'instruction lui restât sujette. C'est pour faire comprendre cette différence essentielle que sir Alexander consacre les deux premiers chapitres de son histoire aux origines des trois universités qui précédèrent celle d'Édimbourg. Comme le fait observer l'auteur, au moyen âge le consentement du roi et du parlement ne suffisait pas pour constituer une université. Il fallait en outre la sanction du pape. C'est ainsi que la première des universités de l'Écosse, celle de Saint-Andrews, fondée en 1411 par l'évêque Wardlaw, ne fut définitivement constituée qu'après avoir reçu six bulles de Benoît XIII. Une quarantaine d'années plus tard, ce fut une bulle de Nicolas V qui permit à l'évêque Turnbull de fonder une seconde université à Glasgow, ville qui se recommandait, paraît-il, par l'abondance des vivres et la salubrité de l'air « aeries viget temperies ». Enfin, ce fut encore comme fondé de pouvoir du pape Alexandre VI qu'en 1494 l'évêque Elphinstone établit l'Université d'Aberdeen. L'auteur cite la bulle d'Alexandre pour relever une erreur qu'il croit assez générale de nos jours. Il démontre que le mot *université* ne se rattache pas à l'*universalité* de l'enseignement, c'est-à-dire, qu'il n'indique nullement une institution dont les cours embrassent « omnia scibilia ». Il rappelle que *universitas* exprime une association de maîtres considérée comme corporation légale et jouissant, comme telle, de certains droits et privilèges. Il aurait pu ajouter que dans tous les actes relatifs aux universités avant le XIVe siècle, ce mot *universitas* est toujours employé avec le génitif *magistrorum*, ou *scholarium*, et non pas *studiorum* et que pour désigner l'université comme corps enseignant les papes emploient toujours l'expression *studium*. Pour revenir à l'Université d'Édimbourg, ce qui la distingue tout particulièrement, c'est qu'elle n'a jamais relevé ni des évêques ni des papes. Fondée par le Conseil municipal et gouvernée par lui jusqu'en 1858, elle n'a jamais cessé d'être purement et simplement laïque. Un autre trait distinctif que l'auteur croit devoir faire ressortir, c'est que l'institution d'Édimbourg n'était à l'origine qu'un collège et non pas une université. C'était un collège, dit-il, non seulement parce que les fondateurs lui en donnèrent le nom, mais aussi parce qu'ils lui donnèrent une organisation toute domestique. Cependant, comme ce collège avait pour objet l'enseignement des hautes connaissances, et qu'en outre il s'arrogeait le droit d'admettre au grade de maîtres ès arts, il me semble que malgré son nom, il tenait tout autant de l'Université que du simple collège. Je crois en avoir dit assez pour indiquer la haute importance de cet intéressant ouvrage de sir Alexander Grant. Il s'adresse surtout à ceux qui voudraient suivre la marche de l'enseignement universitaire à travers les siècles, depuis son origine tout ecclésiastique au moyen âge jusqu'à sa sécularisation au XIXe siècle.

Tables of European History, Literature and Art, A. D. 200 to 1882, and of American History, Literature and Art, by John Nichol, Professor of English Language and Literature, University of Glasgow. Glasgow : James Maclehose and Sons. 1884.

C'est une idée excellente qu'a eue le professeur Nichol de dresser cette série de tables dont la maison Maclehose, de Glasgow, vient de publier une troisième édition. S'il ne s'agissait que de simples tables chronologiques, il en existe déjà tant que j'aurais bien pu m'abstenir de les signaler au lecteur. J'en connais pas mal, tant françaises qu'anglaises et allemandes, mais de toutes celles dont je me suis servi jusqu'à présent il n'y en a pas qui puisse se comparer à celles-ci. Ce qui en fait la grande utilité, c'est qu'elles sont synchroniques et synoptiques. Elles permettent d'embrasser d'un seul coup d'œil tous les événements qui ont eu lieu en Europe à une époque donnée. Chacune des 16 tables se divise en 5 colonnes. Celle du milieu est consacrée à la littérature anglaise, qui sert pour ainsi de point de départ, et à laquelle tout le reste se rapporte. Des deux colonnes à gauche, l'une renferme les faits principaux de l'histoire des pays continentaux, l'autre ceux de l'histoire de l'Angleterre et de l'Écosse. A droite, on trouve d'abord, à la quatrième colonne, les noms et les dates qui se rattachent aux littératures étrangères ; plus loin, à la dernière, tout ce qui a fait époque dans les arts est noté et enregistré. Les premiers siècles se subdivisent en décades ; pour les temps modernes, les divisions sont par lustres. En outre, un système fort simple de majuscules et d'italiques permet de reconnaître au premier coup d'œil l'importance relative des noms et des faits portés aux cinq colonnes, tandis que, pour l'histoire et la littérature des pays étrangers, des lignes et des points colorés indiquent la nationalité. Je le répète, ce vade-mecum est des plus utiles ; et je puis, certes, dire que c'est en connaissance de cause que je parle, car depuis que je l'ai, il ne se passe guère de jour que je n'aie occasion de le consulter, et jusqu'ici il ne m'a jamais fait défaut. Soyons exact : il y a deux noms que j'y ai cherchés sans pouvoir les trouver, ceux d'Élie Berthet et d'Émile Souvestre ; je dois y ajouter ceux des littérateurs allemands Ebers et Victor von Scheffel. Voilà de bien petites lacunes ! MM. Maclehose annoncent comme devant paraître sous peu un volume d'*Essays* où le professeur Nichol traite des célébrités littéraires de notre siècle. J'espère en rendre compte dans ma prochaine correspondance.

The Scottish Review. Paisley : Alexander Gardner.

Le dernier numéro de la *Scottish Review* est parmi les plus intéressants qui aient paru jusqu'ici. J'y ai lu, d'abord, un article sur les universités écossaises, dans lequel l'auteur — on sait que c'est le professeur Donaldson d'Aberdeen — traite une question des plus

importantes, et qu'on se pose depuis bien longtemps sans pouvoir la résoudre autrement qu'en théorie. Cette question, c'est de savoir s'il ne serait pas possible de mettre nos universités au niveau de celles de l'Angleterre et de l'Allemagne. Je m'arrêterais volontiers à ce travail d'un écrivain aussi compétent et aussi autorisé en matière d'éducation que l'est le professeur Donaldson, si je ne tenais à indiquer un article qui me semble mériter encore plus l'attention du lecteur français; c'est celui qui a pour sujet les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, de M. Renan, et qui est d'autant plus intéressant qu'il sort, paraît-il, de la plume d'un ancien élève de Saint-Sulpice. Je dois d'abord dire que, par le mérite littéraire, cette étude du sulpicien se range parmi les meilleures qu'ait pu bliées la revue. Le style en est sobre et clair, et l'on sent, chez l'auteur, la confiance d'un homme qui est maître de son sujet. Si l'on y remarque un peu trop de parti pris, je l'ai dit, c'est le travail d'un sulpicien, c'est-à-dire d'un catholique, à coup sûr, et probablement d'un prêtre. Mais, ce qui étonnera peut-être, c'est que ce prêtre qui s'attaque à M. Renan ait été accueilli avec une bienveillance qui touche à l'enthousiasme par ceux-là même qui diffèrent tout autant de lui, quant au dogme, que lui-même il diffère du libre-penseur. Voilà ce que je voudrais expliquer. Il me semble qu'en religion le génie écossais est, de nos jours, essentiellement « opportuniste »; il s'inquiète moins des conséquences logiques que des résultats pratiques; il ne croit pas devoir abandonner la tradition et l'expérience pour s'acharner à la poursuite d'une conséquence absolue et infaillible; il se contente du juste milieu, du *golden mean*, et se montre peu soucieux de concilier les apparentes contradictions qui effaroucheraient un bon sens moins pratique ou des convictions religieuses moins solides et moins robustes. Ainsi que je l'indiquais dernièrement, il y a au sein du presbytérianisme toute une école de théologiens qui s'evertue à faire des compromis ingénieux entre le dogme et la raison, qui atténuent les exigences de la religion de peur que, trop sévère et trop inflexible, celle-ci ne se voie abandonnée. M. Renan, on le sait, est sans indulgence pour ce libéralisme religieux. « On m'avait enseigné la logique, dit-il, je l'ai appliquée avec une scrupuleuse conscience. » Il lui faut une religion logique et conséquente; il veut que l'on accepte ou que l'on repousse en bloc; il n'admet pas de position intermédiaire : ou Pie IX ou Voltaire. Voilà pourquoi ce géant intellectuel, cet érudit consommé, tout ennemi acharné qu'il est de Rome, n'éveille que peu de sympathie dans la protestante Écosse, et voilà pourquoi, selon moi, on y a si chaudement accueilli cet article, ou, si l'on veut, cet acte d'accusation qui m'a mené si loin.

Studies in the Christian Evidences, by Alexander Mair, D. D.; Morningside, Edinburgh. Edinburgh; T. and T. Clark.

Voici, justement, un volume d'études théologiques d'où je pourrais tirer la preuve de ce que je viens d'avancer, si je n'avais peur que l'on m'accusât de faire un cours de théologie au lieu d'une correspondance. La thèse que le docteur Mair se propose de soutenir, c'est que la religion s'associe intimement au développement normal des facultés des individus et des peuples, et que, partant, il ne saurait y avoir de contradiction réelle entre la science et le dogme. C'est d'après ce principe qu'il considère le christianisme dans ses rapports aux sciences physiques, qu'il traite la révélation et l'inspiration et qu'il aborde la question des miracles, notamment de celui de la résurrection. Selon le docte auteur, ce dernier miracle se réduit à un calcul des probabilités; c'est tout bonnement une affaire de a + b. Il a été attesté, à ce qu'il paraît, par 512 témoins oculaires, d'où il résulte mathématiquement que, croire que ces 512 témoins se sont trompés ou qu'ils ont voulu nous tromper, ce serait accepter un fait dont la probabilité se mesure par une fraction dont le numérateur est 1 et dont le dénominateur se compose du chiffre 1 suivi de 3072 zéros!

Norham Castle, by Hubert E.-H. Jerningham, M. P. Edinburgh : Wm. Paterson.

L'histoire du château de Norham, de M. Jerningham, témoigne plutôt de la patience de l'auteur que de son originalité ou de son talent littéraire. A tout prendre, cependant, c'est un ouvrage qui ne laisse pas d'être fort respectable et même fort utile. Il contient sur les familles de la Marche écossaise des renseignements qui ne sont pas sans valeur et dont pourra tirer parti le futur historien de ce qui s'appelait autrefois le Hallamshire. Quant à l'histoire proprement dite, c'est un peu celle de la lutte séculaire entre l'Angleterre et l'Écosse. On y retrouve naturellement Wallace, Bruce et Jacques IV; ce qui est moins naturel, c'est qu'on y rencontre aussi la comtesse de Salisbury et sa jarretière. Après avoir lu ce récit de sièges, de batailles, et de razzias, ce qui étonne, c'est l'union intime qui existe aujourd'hui entre ces deux nations qui, pendant des siècles entiers, se sont traitées de Turc à More.

Inchbracken, a novel, by Robert Cleland. Glasgow : Wilson and Mc Cormick.

Un jeune pasteur presbytérien soupçonné d'abord, hautement accusé ensuite d'être le père de l'enfant qu'il a recueilli sur le rivage, près du corps de la mère et de l'*ayah*, qui viennent de périr victimes d'un naufrage; voilà en deux mots le roman d'Inchbracken de M. Cleland. Évidemment, ce n'est pas un de ces drames à effet où les détails imprévus se succèdent coup sur coup, où tout est mouvement et fracas. Ce n'est pas non plus une œuvre qui tienne des productions de l'école naturaliste contemporaine. C'est une simple histoire faite avec presque rien, qui doit tout ce qu'elle contient d'intérêt à sa simplicité même. Mais, à y regarder de plus près, c'est une œuvre consciencieusement et longuement étudiée. Il y a, au premier plan, une admirable et attrayante figure, celle du pasteur Brown, dont la droiture et la sincérité font pardonner et presque aimer l'enthousiasme un peu exalté, et qui semble avoir emprunté aux falaises et aux bruyères de sa patrie quelque chose de leur âpreté et de

leur fraîcheur. C'est aussi une noble et sympathique physionomie que celle de la sœur de ce pasteur, laquelle, sans partager ses idées de réforme, se dévoue pour lui, simplement, naturellement, sans regrets et sans phrase. Quant aux autres personnages du roman, pour être moins en relief ils n'en sont pas moins intéressants ni surtout moins naturels. Quiconque connaît l'Écosse y reconnaîtra des portraits peints au vif. En somme, livre charmant, qui mérite d'être lu et relu.

Parmi les ouvrages annoncés et dont j'aurai à rendre compte sous peu, je dois nommer en première ligne un poème en sept chants et qui a pour titre : *Les sept sagas de l'homme pré-historique*. Est-ce une épopée, est-ce un poème philosophique ? je n'en sais rien encore. Mais ce que je sais parfaitement, c'est que l'auteur M. Stoddart, rédacteur en chef du *Glasgow Herald*, n'est pas de ceux qui ont coutume de fatrasser.

Louis Barbé.





SOMMAIRE

Romans, Contes et Nouvelles : *Les Amours cruelles.* — *Blonde aux yeux noirs.* — *Plébéienne.* — *Le Mariage de Jules Lavernat.* — *Miss Harriet.* — *La femme d'Henry Vanneau.* — *Belle-Maman.* — *Pour lire au bain.* — *Contes héroïques.* — *Les coudes sur la table.* — Dernières publications. — Mélanges littéraires : *Causeries sur les origines et le moyen âge de la France.* — *Les annales du théâtre et de la musique.* — Ouvrages signalés. — Poésies : *L'Hiver mondain.* — *Poèmes tragiques.* — Histoire : *Journal inédit de J.-B. Colbert.* — *Monsieur Thiers.* — *La Vie antique.* — Bibliographie : *Les Portraits aux crayons des* XVIe *et* XVIIe *siècles.* — *Auguste Poulet-Malassis.* — *Historical Essay on the art of bookbinding.* — *Notes sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Chalon et Mâcon.* — Beaux-Arts : *Alexandre Calame.* — *Le Livre d'or du Salon.* — *Douarnenez.* — Géographie : *En Allemagne.* — *Itinéraire général de France.* — *Publications annoncées.*



— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Les amours cruelles, par Albert Delpit, Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, Albert Delpit a réuni six nouvelles d'un grand charme littéraire et du plus vif intérêt. La note dramatique et la note émue y vibrent tour à tour avec une passionnante séduction qui assure le succès de ce nouveau volume. Le livre s'ouvre par la plus courte, *le Duel du commandant,* quelques pages seulement qui nous racontent avec une empoignante brièveté un duel affreux entre un jeune soldat réserviste et un officier, insulteur léger et inconscient de la mère du jeune homme. Il se termine par la plus longue, *Roberte de Bramafam,* histoire assez étrange d'une jeune femme qui, mal conseillée par une parente un peu romanesque, simule, durant le premier mois de son mariage, une extrême froideur pour un mari qu'elle adore, espérant ainsi mieux le retenir auprès d'elle ; le conseil, donné dans une bonne intention, amène fatalement le résultat que l'on voudrait justement éviter. Loïc de Bramafam, croyant que sa femme ne l'aime pas et ne l'aimera jamais, se laisse séduire par une enchanteresse habile et se sépare de sa femme après deux mois de mariage. L'expérience a tout à fait mal tourné ; aussi la fâcheuse conseillère emploie-t-elle tous ses soins à réparer le terrible malheur qu'elle a causé. Elle y parvient, et Loïc apprend enfin combien sa femme l'aime, combien elle l'a toujours aimé. Très ingénieusement composée, cette nouvelle a toutes les qualités d'un petit roman et se déroule rapidement sans que l'intérêt cesse de croître de page en page jusqu'au dénouement.

Ronald et Nisette, peut-être trop au-dessus de l'humanité et se rapprochant plus de la rêverie éthérée du poète que de la simple réalité; *la Lettre,* un petit drame saisissant et court, comme on en retrouve dans tous les dessous du grand monde parisien; *le Crime de Bernardin,* reflet d'une cause célèbre qui a fait tressaillir et trembler tout Paris; enfin, *Nissa,* une tragédie moitié persane, moitié française, d'une chaude et brillante couleur, sont les autres nouvelles qui complètent cet intéressant volume. Elles justifient sous des formes différentes, mais avec le même talent, le titre donné par Albert Delpit à sa dernière œuvre, *les Amours cruelles.* G. T.

Blonde aux yeux noirs, par H. Escoffier. Paris, Dentu, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

M. H. Escoffier poursuit avec un réel bonheur la très curieuse série d'études physiologiques qu'il a

entreprise sous l'appellation générale de *les Femmes fatales;* après *la Vierge de Mabille* et *Chloris la goule,* qui forment les deux premiers volumes, il arrive aujourd'hui à former une véritable trilogie avec *Blonde aux yeux noirs.*

Très touffu, enchevêtré avec une grande habileté, ce roman, où la séduction d'une action très mouvementée se joint à la conscience rigoureuse de l'observation d'après nature, est de ceux qui auront un vif attrait pour le lecteur. Sans s'abandonner à de trop fortes crudités dans les expressions, l'auteur y parle de vices malheureusement fort communs dans les sociétés gangrenées et nous montre ses héros succombant aux tentations les plus contraires. C'est l'émouvante histoire d'un médecin accoucheur, qui se console des déceptions trouvées au foyer conjugal dans les bras d'une maîtresse fidèle et aimante, auprès de laquelle il ne trouve que bonheur et tranquillité; mais ce médecin a une fille, dont le mariage tourne très mal et qui s'enfuit avec un amant. Un hasard tragique replace face à face le père et la fille, à propos de l'accouchement clandestin de celle-ci, et tous deux succombent, frappés à mort par cette horrible épreuve.

Ce n'est là que la donnée très succincte de ce drame, dont les détails sont des plus intéressants à suivre et dont tous les personnages, honnêtes ou malhonnêtes, présentent un intérêt continu. Nous croyons que, lectrices et lecteurs, tous liront avec plaisir ce livre plein de révélations bizarres.

Plébéienne, par G. Maisonneuve, Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Malgré les complications voulues et les situations forcées qui, en plus d'un endroit, transforment son roman en banal mélodrame, l'auteur de *Plébéienne* a écrit là une œuvre intéressante, curieuse et amusante à lire. Sa jolie création de jeune fille se soutient sans faiblese d'un bout à l'autre du volume et tranche vivement sur le fond de cette histoire d'une grève aux environs d'Autun. Plusieurs scènes sont fort touchantes, bien qu'on ne sente pas assez chez l'écrivain la préoccupation du côté littéraire et qu'il s'abandonne trop au courant de la plume. Après tant d'autres, il était difficile de raconter d'une manière un peu neuve l'existence terrible des mineurs et le drame d'une grève; M. G. Maisonneuve s'en est tiré à son honneur.

Le mariage de Jules Lavernat, par Paul Gaulot, Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qui nous a le plus frappé dans le roman de M. Paul Gaulot, c'est l'originalité de son sujet. Un jeune homme, clérical et légitimiste, sur le point d'entrer dans les ordres par désespoir d'amour, se voit amené par dévouement à épouser une jeune veuve noble qui a fait une faute. Ce mariage sauvera l'honneur d'une grande famille, l'honneur du parti légitimiste, à la tête duquel se trouve cette famille. Mais il s'agit précisément de la femme qu'il aime. Après une lutte horrible en lui-même, il épouse la coupable et souffre toutes les tortures de cette union, jusqu'au moment où un dénouement tragique et inattendu le délivre par la mort dramatique de sa femme. Le livre est rapidement écrit, sans viser aux recherches du style, et se lit avec facilité.

Miss Harriet, par Guy de Maupassant, Paris, Victor Havard, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Courtes ou longues, les nouvelles écrites par Guy de Maupassant possèdent à un égal degré la même intensité d'observation, la même science de composition et de mise en scène, sans que jamais l'écrivain éprouve le besoin de torturer sa phrase ou d'avoir recours aux mots bizarres, pour attacher à lui le lecteur et le soumettre. La langue qu'il parle est la vraie langue française, toujours claire, toujours compréhensible; il n'arrive à ses effets que par la justesse du mot employé, par la vigueur et l'implacable réalité des images, qu'il trace hardiment, sans autre souci que de faire vrai et de dire nettement ce qu'il éprouve.

Son nouveau volume, intitulé *Miss Harriet,* d'après la première des nouvelles du recueil, prouve une fois de plus quel extraordinaire résultat un écrivain de la valeur de Guy de Maupassant peut obtenir, en restant constamment simple et limpide. Tout l'avenir du roman moderne est là, et c'est là seulement qu'il importe de le chercher

Des douze nouvelles contenues dans le livre, deux ont une importance toute particulière, autant par leur étendue que par leur mérite, au double point de vue de la littérature et de l'observation : ce sont celles appelées *Miss Harriet* et *l'Héritage.* La première est l'histoire émouvante et naïve d'une pauvre vieille Anglaise, morte tragiquement pour avoir trop tard connu l'amour : cette idylle touchante et neuve se passe dans un de ces paysages normands des bords de la mer, que l'auteur décrit avec tant de succès. *L'Héritage* a près de 150 pages; c'est certainement une des études les plus curieuses que l'on ait faites jusqu'à présent sur la vie presque végétative des employés.

Tout cela est absolument pris sur le vif; il suffit d'avoir subi quelques années d'administration pour s'en pénétrer jusqu'aux moelles et reconnaître des types archiconnus; les péripéties qui se déroulent autour de *l'Héritage* laissé par la vieille Mlle Charlotte Cachelin sont une trouvaille et appartiennent à ce qu'il y a de plus réussi dans la comédie bourgeoise. Cette existence de petits bourgeois, de petits employés, avec leurs travers, leurs plats égoïsmes et toute la kyrielle de leurs vices laids et mesquins comme eux, est peinte de main de maître. On sent que l'écrivain a dû éprouver une jouissance de lettré et de chercheur en clouant au pilori du ridicule ces odieux fantoches, qu'il a pu observer de tout près, durant de longues heures, de lourdes heures, et dont il a sans doute souffert plus d'une fois.

Le succès est acquis à cette amusante et sincère nouvelle, qui suffirait à faire la fortune du livre, si celles qui suivent n'achevaient la conquête absolue du lecteur. Il nous suffira de citer *l'Ane, Idylle, la Ficelle, En voyage, la Mère Sauvage,* donnant chacune une note différente, faisant vibrer ce qu'il y a de plus sensible dans le cœur, dans l'âme, et de prédire à ce volume un chaleureux accueil auprès de tous ceux qui aiment la bonne littérature, l'observation et l'émotion. Pour nous, *Miss Harriet,* s'ajoutant à la collection si riche des œuvres du jeune romancier, est un livre qui achèvera d'affirmer sa haute valeur et son incontestable talent. G. T.

La femme d'Henri Vanneau, par ÉDOUARD ROD, Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Certes, ce n'est pas le talent qui manque à M. Édouard Rod, son dernier roman, *la femme d'Henri Vanneau,* le prouve en plus d'une page. Cependant il se dégage de ce livre une impression difficile à définir, quelque chose qui empêche ses personnages d'entrer en communication immédiate et complète avec le lecteur. Est-ce lourdeur de touche dans la peinture des caractères, est-ce teinte trop grise et trop monotone dans la tonalité générale de l'œuvre ?... On ne sait trop à quoi cela tient, mais on le sent, on le subit et on en souffre.

L'étude est faite avec une véritable conscience d'artiste, une grande préoccupation littéraire, mais elle reste terne, sans élan, ne laissant dans l'esprit que l'arrière-pensée d'un grand effort qui n'aboutit pas, que le souvenir d'une tentative avortée. Henri Vanneau, trompé par sa femme, cette petite amie d'enfance épousée par amour, ne nous attendrit pas suffisamment sur son sort réellement lamentable; le pauvre garçon, effacé sous une brume glaciale, n'émeut pas du tout, et sa situtiou est des plus émouvantes. Peut-être un peu plus de vigueur dans le dessin donnerait à sa figure le relief qui lui manque : tout reste au même plan dans une pénombre également répandue partout, et on ferme le livre avec un sentiment de froideur que ne suffisent pas à faire oublier les détails heureux et les passages bien rendus. Il nous semble que M. Édouard Rod peut donner mieux que cela et créer des personnages plus vivants. C'est le souffle qui leur fait défaut.

Belle-maman ! par LUCIEN SOLVAY, Bruxelles, Kistemaeckers, 1884. Une grande plaquette illustrée par Fernand Knopff. — Prix : 4 francs.

M. Lucien Solvay a écrit sous ce titre significatif une amusante fantaisie, sans prétentions. Oscar Noël aime une jeune fille, Eudoxie Larmuseau, dont la mère est une fort jeune et plantureuse veuve, des plus appétissantes. Dans la maison de sa future, Oscar rencontre à chaque moment certain cousin Paul, qu'il prend pour un amoureux d'Eudoxie, un rival dangereux et contre lequel il se sent une haine farouche. Cependant plus le moment du mariage approche et plus Oscar trouve de qualités à sa belle-maman, de telle sorte qu'il finit par croire qu'il l'aime et qu'il en est aimé. Néanmoins le mariage d'Oscar et d'Eudoxie a lieu, et l'on découvre que le cousin Paul, amoureux de la belle-maman, doit l'épouser aussitôt après le mariage de sa fille. Tous les quiproquos viennent de ce que la veuve desirait se marier le même jour que sa fille et de ce que le cousin Paul résistait sagement à cette fantaisie déraisonnable. M. Fernand Knopff a illustré de dessins intentionnistes et symboliques ce joyeux drame de famille, édité avec le plus grand soin par Kistemaeckers.

Pour lire au bain, par CATULLE MENDÈS, illustrations de FERNAND BESNIER, Paris, Dentu, 1884. 1 gr. vol. — Prix : 10 francs.

Ce qui nous frappe le plus dans le joli volume que Catulle Mendès intitule *Pour lire au bain,* c'est le grand mérite littéraire de ces courtes fantaisies, un peu précieuses comme allure, mais d'une grande pureté de forme. Le styliste délicat et le poète raffiné se révèlent à chaque page, dans ces amoureuses histoires, toutes chaudes de passion et palpitantes de baisers. Mais, à côté du régal de lettré, il y a le régal de jolie femme; chacun de ces contes musqués, où l'amour papillonne entre les feuillets avec une ardeur toujours nouvelle, est écrit dans le but de faire tour à tour rougir tendrement, soupirer avec délices ou rire gaiement les lectrices auxquelles il s'adresse. Quelques-uns sont même risqués, mais cela est dit d'une manière si mignarde, si adroite et si irrésistible, qu'on ne saurait garder rancune à l'écrivain osé, au poète audacieux.

Contes héroïques, par THÉODORE DE BANVILLE, Paris, Charpentier et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avouerons franchement goûter fort peu le nouveau volume que Théodore de Banville vient d'ajouter à la collection de ses œuvres. On y sent trop l'article plié aux nécessités étroites du journal, et nous ne connaissons rien de moins réel, de moins vécu, de plus faux que ces soi-disant *Scènes de la vie.* Que l'auteur reconnaisse que ce sont là de pures fantaisies taillées à facettes multicolores, pleines d'éblouissements qui aveuglent et de fulgurants scintillements, mais qu'il renonce à faire accepter pour véritables ces invraisemblables, ces fantastiques productions de son cerveau. Certes, on y retrouve la plume exercée, le style un peu maniéré et précieux, la forme ciselée du poète des *Cariatides,* des *Exilés* et des *Odes funambulesques,* mais, en prose, il se traîne terre à terre et le lecteur sent plus d'une fois la fatigue l'envahir, la lassitude pesante le gagner, à la lecture de ces *Contes héroïques,* absolument en dehors de la vérité.

Les coudes sur la table, par O'Bennt, Bruxelles, Kistemaeckers, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les vingt-quatre contes savoureux que M. O'Bennt nous donne sous le titre de *les Coudes sur la table* et que Armand Silvestre nous présente dans une très intéressante préface, sont tout à fait dignes de leur parrain. Les unes gaies, les autres mélancoliques, ces nouvelles ont pour fondamentale essence la véritable gaieté gauloise. Ce sont bien là les histoires désopilantes que l'on se raconte, à la fin d'un bon repas, les coudes sur la table, lorsque toutes les figures s'épanouissent dans la jouissance de l'estomac satisfait, et que les joyeux propos voltigent d'un convive à l'autre. Nous ne saurions détailler les contes de M. O'Bennt, mais nous engageons vivement nos lecteurs à les savourer à l'aise; ils s'en trouveront bien. G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

A la *Bibliothèque des Deux Mondes*, récemment installée 1, rue Bonaparte, les éditeurs Frinzine, Klein et Cie font paraître 1 volume in-18 : **les Fantaisies réelles, le 108e Uhlans.**

Dans ce recueil, écrit en prose harmonieuse, M. Alphonse Lanitte nous semble avoir atteint le but qu'il se proposait. Sans se départir de la grâce et de l'humour que comportent ses récits fantaisistes, il a su rester dans la réalité en y joignant l'expression des sentiments élevés et vrais.

Bien des pages de ce livre, émues et sincères, seront évidemment appréciées, et appelleront d'autant mieux l'attention des esprits délicats, qu'elles s'éloignent davantage, par leur facture originale, de tout ce qu'on écrit sous la forme de Contes ou Nouvelles.

M. Jules Mary, le romancier populaire, l'auteur de *la Fiancée de Jean Claude*, de *la Faute du docteur Madelor*, de l'*Aventure d'une Fille*, des *Nuits rouges*, du *Boucher de Meudon*, etc., vient d'ajouter une nouvelle œuvre à cette série de récits dramatiques et vivement menés qui ont fait sa réputation. — **La Nuit maudite,** qui vient de paraître chez Dentu, est une étude de caractères et de situations empreinte d'une saveur de réalité pénétrante, une œuvre fraîche et vigoureuse tout ensemble, où l'auteur a voulu peindre ce qu'il y a de plus intime et de plus vibrant dans l'affection passionnée d'une mère pour son fils.

On a reproché à M. Jules Mary ses caractères de mères âpres et rudes; cette fois, le romancier a montré jusqu'à quel sacrifice idéal, presque surhumain, peut aller le cœur d'une femme.

Vient de paraître chez Paul Ollendorff :

Canifs et Contrats, par Daniel Darc. Ce volume, illustré d'un spirituel dessin de Henriot, trouvera place cet été dans toutes les valises de voyage.

Dans ce nouveau recueil, l'auteur de *Voilà l'plaisir, Mesdames* et du *Petit Bréviaire du Parisien*, a rassemblé, tout par faisceau, de petites aventures et mésaventures conjugales, gaiement et sciemment contées

Çà et là, entre deux rires, apparaît une pointe délicate de sentiment, qui contribue à donner à ces amusants récits une allure très personnelle et très littéraire.

Chez le même éditeur, **le Mariage de Jules Lavernat,** par Paul Gaulot.

Dans ce nouveau roman, l'auteur s'attaque à une situation originale et hardie, et conduit le lecteur à un dénouement aussi heureux qu'inattendu, par une suite d'événements dramatiques. Le récit des faits n'empêche point l'analyse psychologique des caractères divers mis en jeu, et ce côté de l'œuvre est traité avec la finesse et le tact qui ont fait le succès du premier ouvrage de Paul Gaulot, *Mademoiselle de Poncin.*

Les Bas de Monseigneur. Sous ce titre, M. Robert Caze publie, chez les éditeurs Marpon et Flammarion, un curieux volume. Ce livre contient des études prises sur le vif. Rien d'outré ou de faux dans une œuvre comme celle-ci, où le moindre détail est le résultat d'une observation. La seconde partie du livre de M. Robert Caze est intitulée : *D'après les Maîtres.* Elle offrira un attrait de nouveauté aux dilettanti littéraires. Ils trouveront là un essai absolument moderne.

En somme, *les Bas de Monseigneur* sont dignes du succès obtenu par la série intitulée *les Filles,* et due également à M. Robert Caze. On retrouvera dans le nouvel ouvrage de M. Robert Caze toutes les qualités du *Martyre d'Annil* et de *Femme à soldats.*

La Fille des Camelots, par Pierre Zaccone. Sous ce titre, l'éditeur Jules Rouff met en vente un roman vraiment original. L'action se développe en plein Paris moderne, et on y voit passer, à travers des péripéties profondément dramatiques, ces bizarres industriels du pavé que l'on désigne vulgairement sous le nom de *camelots* : types pris sur le vif, que l'on rencontre à chaque pas sur la voie publique, et qui constituent une tribu à part, dont les contingents se recrutent, pour la plupart, dans les bas-fonds les plus redoutables.

Saisissant récit, où l'intérêt se montre à chaque page, et nous ne craignons pas de prédire le plus vif succès à ce roman de Pierre Zaccone.

Une œuvre robuste, faite de péripéties poignantes, que traversent d'exquises bouffées de tendresse; un livre plein d'idées exprimées d'une plume incisive : tel est le roman de A.-J. Dalsème, **la Folie de Claude,** qui paraît aujourd'hui chez les éditeurs Marpon et Flammarion. Ces pages sont de celles devant lesquelles on ne saurait demeurer indifférent. L'action qu'elles développent entraîne l'âme autant que la raison, le cœur autant que l'esprit.

Les Amours défendues, par René Maizeroy, sont un succès. L'auteur de *Celles qui osent!* n'a jamais écrit, en effet, rien de plus passionnant et de plus hardi que ces mémoires secrets du grand monde parisien, et les eaux-fortes de Janniot sont de petits chefs-d'œuvre. Le troisième volume, qui vient de paraître, renferme *la Consolatrice* et *Mariages riches,* deux histoires d'amour passionnantes.

Chez Charpentier, dans *la Petite bibliothèque* in-16, bien connue des bibliophiles, vient de paraître : **Pour une épingle,** par J.-T. de Saint-Germain. Voici un ouvrage renommé consacré dans une coquette édition.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philologie.* — *Linguistique.* —

Causeries sur les origines et sur le moyen âge littéraires de la France, par L. Garreaud, ancien professeur à Vienne, etc. Paris, F. Vieweg, 1884. 2 vol. in-12 de II-296 et 388 pages.

Cet intéressant ouvrage n'est, à proprement parler, ni une histoire littéraire ni un simple manuel; il tient le milieu entre les deux, et, comme l'auteur le dit lui-même, c'est avant tout une œuvre de *vulgarisation. Les origines et le moyen âge littéraires de la France*, écrit M. Garreaud, ont des parties très obscures et très arides, peu abordables et peu abordées. Le sujet est bien vaste, en effet, et exigerait bien des volumes pour être traité à fond. Ce n'est point ce qu'a voulu faire l'auteur, qui a seulement eu la pensée de rendre plus accessible l'étude de la période d'histoire littéraire que son livre embrasse : placé entre un double écueil, ou la prolixité nécessaire d'un travail complet, ou la sécheresse inévitable d'un ouvrage purement didactique, il a sagement adopté une forme moyenne, celle de la *causerie*, qui lui a permis de placer son travail dans un cadre moins sévère, de donner à son style plus de couleur et à ses idées un cours plus libre que ne le comporterait une autre méthode.

Pour déterminer le plan de son ouvrage, M. Garreaud a considéré que l'esprit humain a ses heures comme le jour, qu'il a ses saisons comme l'année et ses âges comme l'homme; et voilà comment, dans le développement de la littérature française, il a distingué, outre une période de formation, une enfance, une adolescence, une jeunesse et un âge mûr.

Ainsi, voulant raconter la vie intellectuelle de notre pays, il l'a prise à ses commencements et a divisé son travail en trois parties, lesquelles correspondent aux trois phases par lesquelles l'esprit français a passé jusqu'au XVIe siècle.

« La première partie, nous dit-il, a pour objet la culture littéraire de la Gaule, depuis les âges les plus reculés jusqu'aux temps de Charlemagne; c'est l'histoire de nos origines intellectuelles, l'époque de formation. — La seconde partie comprend l'intervalle qui sépare Charlemagne du XIIe siècle; c'est la période de la croissance, les jours printaniers de l'enfant. — La troisième partie, qui s'étend du XIIe au XVIe siècle, raconte les essais, les aspirations, les travaux de l'adolescent, dernière phase de développement, qui aboutit à toute la jeunesse de la grande Renaissance. »

Vouloir analyser le contenu de ces trois parties serait s'exposer à tomber forcément dans la sécheresse et l'aridité dont on parle plus haut. Les tables, fort bien faites, que M. Garreaud a jointes à son livre suffisent à faire connaître avec quelle méthode et quelle solide érudition il a exécuté le plan qu'il s'était tracé. Qu'il étudie, dans nos origines, les éléments celtiques, druidiques, gallois, germains, grecs, romains, gallo-romains, ou qu'il passe en revue le cycle breton, l'époque carlovingienne, le moyen âge avec sa théologie scolastique et mystique, ses docteurs, ses orateurs, ses historiens, son théâtre, ses poètes guerriers, amoureux ou satiriques, tout ce que dit M. Garreaud est clair, net, bien mis en sa place et surtout bien authentique, car, tout en restant original pour le plan et pour l'ensemble de son travail, il s'est fait un devoir de ne puiser qu'aux sources les plus autorisées et de ne rien avancer qui ne fût sûr et prouvé. C'est ainsi que, dans sa première partie, il s'est fait surtout l'abréviateur de J.-J. Ampère et que, dans les deux autres, il s'est largement inspiré des travaux de Nisard, Littré, Géruzez, Loiseau, Michelet, Henri Martin et autres écrivains dont les noms seuls sont pour un ouvrage la plus sérieuse des garanties. Il n'est pas besoin de dire qu'il a toujours eu soin d'indiquer, dans les renvois, la source de ses emprunts, et que le travail de *condensation* qu'il a si bien exécuté ne saurait en aucune manière être taxé d'œuvre de *compilation*.

Ce qui est bien à lui et ce qui fait la véritable valeur de son livre, c'est la méthode avec laquelle il a traité son sujet, c'est la sûreté de ses indications, c'est l'ingéniosité de ses rapprochements, des faits historiques, ethnologiques et littéraires, s'expliquant ainsi les uns par les autres; c'est aussi la netteté et la précison de son style, qui font de ses *causeries* un livre des plus attrayants.

M. Garreaud, qui a été longtemps professeur en Autriche, attaché à l'Institut Royal et à l'Académie orientale de Vienne, a destiné, en principe, son ouvrage aux familles et aux instituts de l'Allemagne. Il n'est pas douteux que ce livre soit bien accueilli par

ces destinataires et, à notre avis, il n'est pas moins certain qu'il obtienne en France le meilleur succès; une œuvre excellente de vulgarisation mérite de figurer dans toutes les bibliothèques universitaires. C'est un travail sagement conçu, facilement écrit, sans parti pris, politique ou religieux, estimable à tous les points de vue.

L'auteur, toutefois, doit se faire illusion en le destinant aux familles allemandes. Ce livre, dit-il, qui découvre la marche du génie français, contribuera sans doute à donner à la nation la mieux faite pour apprécier les choses de l'esprit une connaissance toujours plus exacte et plus complète des ressources et des qualités intellectuelles de la France. *On commence par se connaître, on en vient à se comprendre, on finit par s'aimer.*

Ces intentions sont assurément fort louables; leur réalisation, par malheur, paraît devoir, longtemps encore peut-être, demeurer dans le domaine de l'utopie. P. M.

Les Annales du théâtre et de la musique, par Édouard Noel et Edmond Stoullig, avec une préface par M. Charles Garnier, de l'Institut. Neuvième année, 1883. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. 1 vol. in-18.

Ces répertoires annuels sont à la mode et — circonstance rare pour les choses qui sont à la mode — méritent de l'être. Leur utilité est incontestable, et si évidente, qu'il serait puéril de chercher à la faire ressortir. Leur agrément n'est pas moindre. C'est toute une année vue en raccourci et d'ensemble sous un de ses aspects particuliers. On y retrouve les impressions disparues, l'écho des jours évanouis, et souvent la révélation de ce qui s'est passé sous nos yeux sans que, cependant, nous l'ayons vu.

MM. E. Noël et Edmond Stoullig ont fait du théâtre leur domaine. Nul mieux qu'eux ne pouvait en tirer parti; ils ont la connaissance du métier, l'autorité et le talent. Ce sont peut-être même là des qualités excessives pour la besogne à faire, et qui parfois se tournent en défauts. Je veux dire que, dans ce livre qui devrait être un simple enregistrement, pittoresque et intéressant autant que possible, sans doute, mais surtout et avant tout impersonnel, MM. E. Noël et E. Stoullig se souviennent un peu trop de la tâche de critique qu'ils remplissent en différents journaux, et que, là où il suffirait d'exposer, ils jugent. Mais c'est se plaindre que la mariée soit trop belle; j'espère que tout le monde prendra mon reproche pour un compliment.

Ce volume, le neuvième de la série, a été rédigé entièrement par M. Edmond Stoullig, comme nous l'apprend une note modestement rejetée tout à la fin, au bas de la table des matières. Il vaut ses aînés, et le prochain, qui sera probablement l'œuvre de M. Noël, vaudra celui-ci, nous n'en doutons pas. B.-H. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

La librairie Dentu vient de mettre en vente un livre nouveau de M. Paul Eudel, le **Truquage**, dans lequel cet amateur érudit s'est proposé de mettre en garde les collectionneurs contre les pièges de toutes sortes que leur tend sans cesse la contrefaçon. L'auteur passe en revue dans plusieurs chapitres très curieux les diverses branches de la curiosité, porcelaines, faïences, tableaux, gravures et estampes, meubles, orfèvrerie, armes, livres, autographes; il indique partou comment on doit distinguer le vrai du faux, et à quels caractères absolus on reconnaît la fraude. De spirituelles et piquantes anecdotes distrayent agréablement le lecteur tout en l'instruisant des ruses de tout genre qu'enfante l'imagination fertile des faussaires. Un grand succès est réservé au *Truquage* par les intéressantes révélations qu'il renferme.

Le baron R. de Boyer de Sainte-Suzanne, vient de publier chez Ollendorff un ouvrage intitulé **la Principauté de Monaco**. Ce volume est le second d'une série qui doit paraître sous ce titre général : **les Petits États de l'Europe**. Le baron de Sainte-Suzanne a écrit un livre plein de détails curieux, de piquantes anecdotes, et tous ceux qui ont passé par Monaco voudront lire ce charmant volume.

Vient de paraître chez Ollendorff, **la Lande en fleurs**, de André Alexandre, poésies bretonnes, charmantes de grâce attendrie, précédées d'une préface d'André Theuriet.



L'Hiver mondain, par Georges Rodenbach, illustré de deux croquis de Jan Van Beers. Bruxelles, Henry Kistemaeckers, 1884, 1 vol. in-18.

C'est un joli livre, sur la couverture duquel l'hiver mondain est représenté par une femme emmitouflée de fourrures et se retroussant, avec un bizarre tortillement des hanches, pour traverser la boue sans se salir. — Oui; mais les vers? — Que vous importe? Le livre est joli, vous dis-je. Et si les vers vous intéressent, lisez-les. Pour vous y engager davantage, je peux vous dire qu'on y trouve un « air brouillardeux », des « parcs dégarnis qui font des taches noires sur le gazon qui reste un peu vert », des âmes qui ont « des douceurs de veilleuse », « des trous de nuit où se meut une étoile », des goûts mondains que le poète descend sur ses rancœurs, sur les oublis et les dédains, « comme on abaisse des persiennes », et un tas d'autres choses non moins plaisantes et extraordinaires.

Je ne puis mieux terminer ces renseignements qu'en citant une strophe où l'auteur caractérise sa poésie :

La flore de mes vers n'a pas la couleur mâle,
Mais le morbide éclat qu'ont les fleurs des salons;
Et, mieux qu'un soleil jaune aux rayons chauds et blonds,
J'évoque un clair de lune alanguissamment pâle!

Qui ne s'empresserait de donner 5 francs pour posséder un joli livre tout rempli de ces « exquisités? »

B.-H. G.

Poèmes tragiques, par LECONTE DE LISLE. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur. In-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume s'ajoute aux *Poèmes antiques* et aux *Poèmes barbares*, réédités dans le même format. Je ne dis pas qu'il les complète, car M. Leconte de Lisle nous donnera encore d'autres poésies avant que son œuvre soit complète; c'est, espérons-le, plus d'un volume qu'éditera Lemerre.

Celui-ci contient, avec des pièces inédites en grand nombre, le drame des *Érynnies* et plusieurs poèmes qui, autrefois, terminaient les *Poèmes barbares;* ce sont les restaurations espagnoles que M. Leconte de Lisle, dans ses excursions à travers les épopées anciennes, avait choisies dans le poème du *Cid*.

Disons en passant que la distribution des matières, dans les trois volumes de la nouvelle édition in-8°, différant notablement de celle des volumes in-32, causera un peu d'ennui aux acheteurs anciens de celle-ci.

Parmi les pièces nouvelles que présentent les *Poèmes tragiques*, les plus longues sont le *Lévrier de Magnus* et *Hiéronymus*.

La première est une sorte de conte romantique, surtout la légende rhénane, avec couvent forcé, viol de vierges, et châtiment final et providentiel. Il faut bien l'avouer, malgré la grande plastique des vers et l'étonnante habileté de versification, ce long conte est froid, peu intéressant, et toutes les prodigalités descriptives du maître ne suffisent pas à retenir le lecteur. *Hiéronymus* est un épisode ecclésiastique, où M. Leconte de Lisle a vu un sujet à descriptions de bahuts, de stalles d'ébène, de salles monastiques, de séances d'un chapitre monacal; bref, toute une mise en scène moyen âge, et de discours véhéments sur la chute de l'ordre religieux et son relèvement par l'autorité d'un nouvel abbé. Il oppose à un moine vieilli, engourdi dans la routine, un autre moine jeune et ardent, qui semble se révolter et irrite ainsi son supérieur qui, tout à l'heure, va s'humilier à ses pieds quand il reconnaîtra, dans l'audacieux, un envoyé du saint-père. Beaux vers à profusion, antithèses superbes, mais mortelle froideur, ennui profond! Pour si peu de choses tant de discours! Ils prononcent chacun deux cents vers bien inutilement, puisque l'envoyé n'a qu'à montrer la bulle. Le drame tient en une ligne : le poète l'énerve et le dissout en le tirant en quatre cents vers.

Si nous osons exprimer ces réserves sévères, c'est que l'admiration nous prend, sincère et profonde, pour les pages vigoureuses ou charmantes où M. Leconte de Lisle répand plus de vie et plus d'agrément, en visant moins au solennel.

La *Chasse de l'aigle* est un chef-d'œuvre. C'est qu'ici la description est bien vraîment le cadre d'un tableau animé; il y a une scène. On voit l'oiseau terrible planer, tournoyer, s'abattre sur l'étalon surpris et épouvanté, et l'on suit de l'œil la fuite vertigineuse du quadrupède aveuglé jusqu'au moment où il s'abat expirant.

L'aigle tombe sur lui comme un sinistre rêve,
S'attache au col troué par ses ongles de fer,
Et plonge son bec courbe au fond des yeux qu'il crève.

Cabré, de ses deux pieds convulsifs battant l'air,
Et comme empanaché de la bête vorace,
L'étalon fuit dans l'ombre ardente de l'enfer

Qu'un peintre lise cette pièce, la relise, l'apprenne par cœur, et ce sera bien extraordinaire s'il ne la traduit pas sur la toile pour sa plus grande gloire. Tout est indiqué : l'attitude, l'allure, la physionomie, la passion animale et la cruelle souffrance.

Et que de vers délicieux dans les courts poèmes où le maître veut bien ne pas mettre en rimes l'Apocalypse, ainsi qu'il fait dans la *Bête écarlate !*

Est-il rien de plus gracieux que la fin de la résurrection d'Adonis :

Les vierges de Byblos t'enlacent de leurs tresses!
Eveille-toi, souris à la clarté des cieux,
Bois le miel de leur bouche et l'amour de leurs yeux!

Et ces étonnants *Pantoums malais*, qui sont ce qu'il y a de plus réussi dans ce genre de poésie compliquée, où de médiocres rimeurs obtiennent des résultats passables, mais où, pour remporter un triomphe qu'approuve le bon sens, il faut un talent hors ligne.

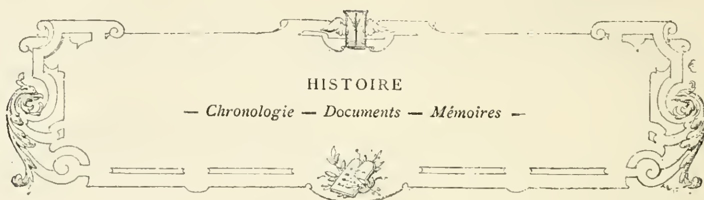
L'homme qui a composé ces vers de facture magistrale se tient dans la sereine région de l'orgueil légitime qui vient de l'œuvre accomplie, mais qu'a surexcité l'injustice d'une société dédaigneuse des poètes. A cette hauteur, on devient indifférent aux agitations et aux bruits vulgaires, mais il se produit des sursauts de l'âme mal guérie de ses honnêtes ambitions, et le pessimisme qui perce dans plusieurs poèmes où le vice de l'humanité et les horreurs de la férocité humaine sont étalés et notés d'infamie, ce pessimisme éclate dans un sonnet à un poète russe, que M. Leconte de Lisle ferme par cette conclusion :

Moi, je t'envie, au fond du tombeau calme et noir,
D'être affranchi de vivre et de ne plus savoir
La honte de penser et l'horreur d'être un homme!

Hélas! plus d'un, de nos jours, accepte la proposition comme vraie. Mais enfin le jour — il est tout proche — où l'Académie française decernera à M. Leconte de Lisle le grand prix Raynaud, et l'autre jour, — plus lointain, car il suppose une disparition que

notre cœur est bien loin de souhaiter, — le jour où elle l'appellera, lui, le plus fidèle et le plus exact disciple de Victor Hugo, à représenter et pour ainsi dire à continuer dans sa compagnie l'illustre octogénaire, M. Leconte de Lisle voudra peut-être bien reconnaître que penser n'est pas absolument une honte, et qu'il n'y a pas seulement de l'horreur mais de l'honneur à être *un homme!*

PZ.



Journal inédit de J.-B. Colbert, *marquis de Torcy, ministre et secrétaire d'État des affaires étrangères pendant les années 1709, 1710 et 1711,* par Frédéric Masson; publié d'après les manuscrits autographes par Frédéric Masson. Paris, Plon, Nourrit et Cie. 1 vol. in-8°.

M. Frédéric Masson, à qui l'on doit déjà plusieurs remarquables publications d'histoire diplomatique, vient de faire paraître à la librairie Plon et Nourrit un nouveau volume du plus haut intérêt: c'est, sinon tout le *Journal* où le marquis de Torcy notait chaque soir les incidents auxquels il avait été mêlé et ses impressions personnelles, du moins toute la partie qu'il a eu la bonne fortune de retrouver à Londres dans la collection de M. Morisson, et qui comprend les deux derniers mois de l'année 1709, l'année 1710 tout entière et les quatre premiers mois de 1711. Peut-être cette publication, en donnant l'éveil aux curieux et aux érudits, contribuera-t-elle à faire retrouver les volumes consacrés aux années antérieures, à partir de l'époque où le marquis de Torcy entra aux affaires.

Nous ne saurions donner en meilleurs termes que M. Frédéric Masson une idée de l'importance de ce précieux *Journal;* laissons-le donc parler : — « J'avais dû, dit-il, renoncer à m'occuper de ce grand et honnête homme, J.-B. Colbert, marquis de Torcy, parce que je ne rencontrais presque que de l'officiel, et j'ai appris à me défier des pièces diplomatiques dont on ne peut contrôler la véracité par des documents plus intimes...

« Dans le volume appartenant à M. Morisson, ce n'étaient point des dépêches que je rencontrais, c'était un bulletin au jour le jour, un journal de ce qu'avait dit, pensé, écrit Torcy; de ce qu'on avait dit autour de lui au Conseil; de ce qu'on avait dit, résolu et tenté sous les ordres du roi Louis XIV pour le salut de la France pendant la fin de l'année 1709, l'année 1710 et les quatre premiers mois de 1711. Au point de vue historique, ce document avait une valeur hors ligne. Nul, parmi les mémorialistes de la fin du règne de Louis XIV, n'avait accès dans le Conseil d'État. On ne connaît de journal ni des Pontchartrain, ni de Voysin, ni de Beauvilliers, ni de Desmaretz... Publier ce journal, c'était apporter dans le grand débat toujours ouvert sur la guerre de la succession d'Espagne le témoignage de l'homme le mieux instruit, le plus sincère, le plus droit, le plus éclairé et le plus généreusement patriote qui fût peut-être en France à cette époque. »

M. Frédéric Masson a fait précéder l'important document qu'il publie d'une longue introduction, pleine de faits admirablement exposés et d'appréciations indépendantes et justes ; on remarquera surtout ses jugements sur Louis XIV, le grand souverain, si laborieux, si appliqué à son « métier », si vraiment roi, sur Fénelon et ses amis politiques, etc. — Le texte de Torcy est accompagné de notes recueillies avec autant de conscience que de savoir; enfin le volume est terminé par deux tables, l'une analytique, l'autre alphabétique, qui facilitent les recherches.

CH.-L. L.

Monsieur Thiers. — *Cinquante années d'histoire contemporaine,* par M. Charles de Mazade, de l'Académie française. 1 vol. in-8° de 480 pages. Librairie Plon, Nourrit, etc. Paris, 1884.

Par une rencontre saisissante, le jour même ou M. Thiers, grâce au livre que nous annonçons, semblait revenir sur la terre et nous être restitué dans tous les épisodes de sa longue et agissante carrière, le compagnon désormais historique de cette même vie, né douze mois avant M. Thiers, et qui lui survécut près de huit ans, s'en allait lui-même de ce monde. Il s'en allait, le pacifique auteur d'éloges académiques, le sédentaire fureteur d'archives, le discret habitué des belles tables et des beaux salons, en un mot, celui dont on a dit avec une fine ironie qu'il avait fait le *choix du sage;* il s'en allait, au fracas des armes, au son des tambours et des trompettes, au roulement des canons, et suivi par un corps d'armée, avec musique et général. Sur l'heure, on parut un peu surpris; le lendemain, on n'en parlait déjà plus... et peut-être bien ne restera-t-il, un jour qui n'est pas loin, de tant de papier noirci, de paroles contradictoires et de pompe militaire, que la légende d'une

amitié constante entre deux hommes de lettres et deux Français au XIXe siècle. Eh bien! une légende, n'est-ce pas toute la gloire, comme un regard c'est tout l'amour?

La dernière fois précisément qu'il nous a été donné de voir M. Mignet, ce fut, ces temps derniers, sous la coupole de l'Institut, un jour de réception à l'Académie française, et servant de parrain à M. de Mazade, l'auteur de ce livre : *Monsieur Thiers, cinquante années d'histoire parlementaire*. Il nous parut alors beaucoup plus fatigué et ployant sous son grand âge que ne le disaient les chroniqueurs, les familiers et les confrères; mais il était encore fort intéressant à voir, et recueilli dans une attention qui était sans doute quelquefois distraite et somnolente; en effet, jaloux de s'associer à toutes les marques d'approbation octroyées au récipiendaire, il lui arriva d'applaudir, entraîné par l'exemple, un passage du discours où l'on chantait ses louanges, à lui Mignet. L'historien de la Révolution et des affaires d'Espagne devait bien ce public témoignage à M. de Mazade, en dehors même de la question d'amitié personnelle, de lui servir de parrain dans cette cérémonie, ne fût-ce que par gratitude d'*alter ego* de M. Thiers, envers l'homme qui venait de consacrer à une chère mémoire cet important ouvrage. Que cet ouvrage soit écrit, du commencement à la fin, sur le ton du panégyrique, il n'y a point à s'en défendre, et nous n'en sommes ni scandalisé ni surpris. Que l'on ait aimé ou haï M. Thiers, son don de séduire, ses talents, son activité, sa puissance de travail, sa pathétique tendresse pour la France et pour ses gloires, en font un de ces hommes établis à ce point dans la pensée de tout le monde, qu'un écrivain qui a chéri leur personne les peut louer ou excuser quand même, sans paraître manquer à la sincérité, ni à l'intelligence, ni même au goût. Au fait, dans cette ruche de mouches du coche, dans ce monde d'intrigues, d'enfantillages, de niaiseries, de défections, de phraséologie abracadabrante et de grammaire invraisemblable, qui grouille et bourdonne à « la tribune française », la figure de M. Thiers prend, relativement aux autres, des proportions colossales. Ce n'est point qu'il fût beaucoup plus correct dans son style. On a relevé des choses qui paraissent inventées par un railleur facétieux, dans ses livres composés à loisir. Dans le courant de ses dires politiques, il était coutumier de trouvailles en ce genre : « *Le ministère du 1er mars ne sera, après tout, que le 11 octobre à cheval sur la Manche.* » N'importe, il savait faire couler la vie à travers les écritures les plus différentes : explications d'un nouveau mécanisme financier, récit d'une bataille, état commercial du pays, plaidoiries *pro domo*, et son nom restera parmi les rares noms que notre siècle déclinant va léguer à ses successeurs. L'intéressant et consciencieux ouvrage de M. de Mazade est divisé en sept chapitres dont le premier aborde successivement l'enfance et la jeunesse de M. Thiers, ses études et ses succès à Aix, son arrivée à Paris avec Mignet, ses débuts politiques et littéraires sous la Restauration, la curiosité et l'intérêt qu'il inspire à tous les grands esprits d'alors, Laffitte, le baron Louis, Talleyrand, sans oublier Lamartine, qui a tracé un remarquable portrait de M. Thiers en 1830. Les chapitres suivants nous disent comment se fonde un gouvernement; M. Thiers et la monarchie en 1830; comment périt un gouvernement; M. Thiers et l'opposition sous la monarchie de 1830; la révolution de février 1848; M. Thiers et la seconde république en France; la dictature du 2 Décembre; M. Thiers et le second empire, les désastres du pouvoir absolu; M. Thiers et la crise nationale en France, la paix de 1871 et la réorganisation, la libération du territoire; la crise politique de la France après la guerre; M. Thiers, l'Assemblée de Versailles et la République, le 24 mai 1873 et le 16 mai 1877; M. Thiers dans la retraite, ses dernières luttes et sa mort.

L. D.

La vie antique : Manuel d'archéologie grecque et romaine, d'après les textes et les monuments figurés. — Première partie : La Grèce; traduction faite sur la quatrième édition de E. Guhl et W. Koner, par F. Trawinski, sous-chef au ministère de l'instruction publique, revue et annotée par O. Riemann, maître de conférences à l'École normale supérieure; précédée d'une introduction par Albert Dumont, membre de l'Institut, etc. — Paris, J. Rothschild, éditeur, 1884 (imprimé à Strasbourg, chez G. Fisbach). 1 vol. in-8° de XXIV-435 pages, orné de 559 vignettes.

En dehors des archéologues de profession et d'un petit nombre d'érudits, bien peu de personnes, en France, connaissent, même par son titre, le bel ouvrage des deux savants allemands E. Guhl et W. Koner. Leur œuvre cependant a obtenu partout à l'étranger un très grand succès : quatre éditions publiées dans la langue originale, de 1861 à 1876, en font foi, ainsi que les traductions anglaise et italienne données peu de temps après l'apparition de la seconde édition allemande. — Bien que les travaux relatifs à l'archéologie grecque et latine ne manquent point dans notre littérature, il faut convenir qu'aucun ouvrage français ne réunit au même degré et aussi complètement le mérite et les avantages du livre de MM. Guhl et Koner. Nous possédons, en effet, d'excellentes études, de bons dictionnaires relatifs à la vie antique et à l'archéologie gréco-latine; mais ces productions, ou trop étendues ou trop restreintes, ne sont à la portée ni de toutes les bourses ni de tous les esprits; il faut être déjà très fort pour pouvoir se servir utilement des unes; les autres, destinées surtout aux étudiants, ne leur offrent parfois que des secours inefficaces ou insuffisants. Ce qui nous manque, en un mot, c'est un *manuel* proprement dit, et c'est pour combler cette lacune de notre bibliographie classique que M. J. Rothschild a eu l'heureuse idée de faire traduire en notre langue l'ouvrage excellent dont nous nous occupons.

Répondant à son appel, MM. Trawinski et Riemann ont réussi à faire du livre de MM. Guhl et Koner

une œuvre plus pratique et plus attrayante peut-être que l'original même : le premier a apporté à la traduction française un soin tout particulier, en s'efforçant de reproduire fidèlement la pensée des auteurs avec toute la clarté et la précision qui caractérisent notre langue; — le second a revu cette traduction au point de vue scientifique et l'a augmentée de notes explicatives; enfin, et ce n'est pas le moindre avantage que présente l'édition française sur les précédentes, ces messieurs, tout en respectant le plan et l'économie générale de l'ouvrage, en ont modifié la physionomie extérieure, afin de le rendre plus clair et d'une lecture plus facile. C'est ainsi qu'ils ont cru devoir abandonner le classement primitif en nombreux paragraphes, pour le remplacer par une division en chapitres qui, résumés dans des sommaires, traitent chacun une partie bien déterminée de l'ensemble.

Dans sa remarquable introduction, M. Albert Dumont fait ressortir à merveille la valeur et le but de l'ouvrage si heureusement traduit et remanié par MM. Riemann et Trawinski. Il serait bien difficile et bien long de l'analyser en détail; les quelques lignes qui suivent, empruntées à M. A. Dumont, suffiront pour en bien faire connaître l'esprit et le but : « Les temples, les fortifications, les ports. les théâtres, les édifices qui servaient aux jeux et aux réunions, les demeures privées, les tombeaux, les funérailles, le mobilier, le costume, les armes, la marine, la musique, l'éducation, les occupations des femmes, le mariage, les cérémonies du culte : tels sont les principaux chapitres de ce livre, où sont réunis et condensés tous les faits et tous les actes de la vie publique et privée des Grecs. — L'ouvrage s'adresse à quiconque lit les écrivains de la Grèce et veut comprendre les détails de la vie même que peignent ces écrivains, sans faire une étude spéciale de l'archéologie ; il explique les termes dont ils se servent et les éclaire par des images empruntées le plus souvent à la plus belle époque de la civilisation hellénique. S'il est de toute nécessité, en lisant un livre grec, de savoir la valeur des mots et les règles de la grammaire, il est bon aussi, quand il est parlé de ces constructions de natures diverses ou de ces objets usuels qui reviennent sans cesse dans les textes, de s'en faire une idée exacte. Faute d'être instruit à cet égard, on voit mal ce que l'auteur a voulu dire; ce n'est pas seulement le sens matériel qui échappe; on suit moins bien les idées et souvent on ne les comprend pas du tout. Connaître seulement le vocabulaire, c'est, à vrai dire, ne savoir qu'à moitié le sens d'un grand nombre de mots. — Quelques dictionnaires ont le même objet que ce livre, — nous parlons seulement de ceux qui s'adressent aux élèves; — mais ils donnent l'explication des termes pris séparément, sans présenter d'ensemble la série qui constitue une même famille; pour s'en servir utilement, il faut déjà avoir des connaissances étendues, savoir choisir et comparer. — Un article, par exemple, traite d'une forme de vase, d'une arme particulière, tandis qu'ici, dans un court chapitre, on trouve un exposé élémentaire, il est vrai, mais complet dans la mesure où il veut l'être, de ce que nous savons sur toutes les formes de vases ou sur les genres d'armes les plus variés. Cette différence de méthode est importante, surtout pour les débutants, auxquels il est nécessaire de ne donner que des idées justes. » — Nous irons un peu plus loin que M. A. Dumont et nous ne craindrons pas de dire que le *Manuel* que nous avons sous les yeux ne s'adresse pas seulement aux *débutants*. Nous mettons en fait qu'il n'est pas un érudit (les savants spécialistes sont naturellement exceptés), pas un homme du monde qui n'ait besoin, quand il étudie dans les textes la vie antique, de recourir à un dictionnaire ou à une monographie : on comprend dès lors de quelle véritable utilité devient le livre que MM. Trawinski et Riemann ont mis à notre portée. Ce manuel, à notre avis, doit être une espèce de *vade-mecum* de tous les lettrés, dont le nombre est heureusement plus grand de jour en jour, et, s'il fallait y apposer une épigraphe, nous n'hésiterions pas à choisir ce vers célèbre :

Indocti discant et ament meminisse periti.

Au point de vue de la forme matérielle, le nouveau volume publié par M. J. Rothschild ne laisse rien à désirer : le nom seul de l'éditeur indique assez avec quel soin il a été fait pour que rien ne manque à sa perfection.

Les 559 vignettes dont il est accompagné ont été dessinées et gravées avec beaucoup d'exactitude d'après les monuments authentiques; on comprend, en les examinant, qu'elles ont été prodiguées dans l'ouvrage, bien moins pour l'ornement ou pour satisfaire une puérile curiosité, que pour éclairer pleinement et rapidement le lecteur sur la nature et le véritable aspect des objets décrits. — Enfin une table alphabétique de plus de 900 mots français, grecs et latins termine admirablement le volume et met le chercheur à même de trouver instantanément la définition ou l'image de l'article qui l'occupe.

Sous tous les rapports, le « Manuel d'archéologie grecque et latine » est un travail excellent; nous ne doutons pas qu'avec le temps un Français ne nous en donne un meilleur encore et, comme M. A. Dumont, « nous sommes sûrs que notre pays, après avoir traduit les manuels de ses voisins, tiendra à honneur d'en posséder qui soient son œuvre ». — D'ici là, toutefois, nous ne pouvons que désirer vivement que M. F. Trawinski ne nous fasse pas trop longtemps attendre la seconde partie de sa belle et intéressante traduction.

PHIL. MIN.



BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Les Portraits aux crayons des XVIe et XVIIe siècles, conservés à la Bibliothèque nationale (1525-1646), notice, catalogue et appendice, par Henri Bouchot, ancien élève de l'École des chartes, attaché au Cabinet des estampes. Ouvrage honoré d'une souscription du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, avec deux portraits en fac-similé. Paris, Oudin et Ce, 1884; 1 vol. gr in-8°. — Prix : 25 francs.

C'est là un des plus importants volumes publiés sur les beaux-arts pendant l'année qui vient de s'écouler. L'art français du xvie siècle, si personnel, si délicat, qui embrassa à la fois la peinture et le dessin du portrait et poussa jusqu'à la perfection extrême la science de la portraiture, n'avait encore rencontré que des enthousiastes de détails, des amoureux discrets, (comme M. Niel, par exemple), qui, tout en effleurant la question, évitaient de débrouiller le chaos immense dans lequel toutes ces études se trouvaient plongées. Certains d'entre ces critiques d'art éclairés, et parmi ceux-là nous citerons M. le comte de Laborde, avaient passé si rapidement sur la partie technique du portrait aux crayons du xvie siècle, qu'ils s'étaient souvent égarés, faute de recherches d'ensemble.

M. Bouchot, attaché au Cabinet des estampes de la Bibliothèque, par sa situation au milieu du dépôt le plus riche du monde en portraits crayonnés, entreprit cette dure besogne et vient de la mener à bien en deux années, durant lesquelles il visita nombre de collections françaises ou étrangères, compara, classa, reconnut les anonymes, restitua les méconnus, et, tout en poursuivant ce travail d'iconographie pure, en arriva à grouper, à classer les artistes inconnus qui avaient portraituré la plupart de ces seigneurs ou de ces dames du vieux temps.

Nous donnerons une idée approximative du travail lorsque nous dirons que pas un seul écrivain d'art n'avait jamais rapproché un nom de peintre d'une œuvre quelconque. Les plus osés attribuaient tout à Clouet et à Dumonstier en bloc, sans se douter que ces deux hommes, vivant à cinquante années l'un de l'autre, ne pouvaient travailler au même temps. Il s'en était suivi les plus bizarres et les plus imprévues attributions dans nos musées même, faute de renseignements spéciaux sur la question.

Les *crayons* étaient, au xvie siècle, d'une mode constante et universelle. Les plus grands artistes ne dédaignaient point d'en faire, soit pour les conserver à titre de renseignements, soit même pour les vendre. Les *crayons* allaient de pair avec la peinture, plus chère et partant moins à la portée de tout le monde La mode devint de l'engouement; chaque famille avait son recueil de crayons, comme on a aujourd'hui des albums de photographies, et les faisait composer suivant ses goûts ou ses relations de famille. Malheureusement, la mode des crayons prit fin vers le commencement du xviie siècle; et, comme il arrive toujours en pareil cas, on détruisit un grand nombre de recueils et on laissa se perdre le reste. On peut voir par le livre de M. Bouchot ce qui demeure aujourd'hui de tout cela.

Le catalogue dressé par lui contient cependant plus de 2,500 pièces, ce qui est encore un chiffre, surtout si l'on considère que la plupart de ces portraits sont inconnus et inédits, et que pour un très grand nombre d'entre eux l'auteur a fait des restitutions de noms que l'on n'avait point tentées jusque-là. M. Bouchot a pris son bien partout : à la Bibliothèque nationale, où se trouvent près de 800 pièces, et des plus remarquables; au Louvre, à la bibliothèque des Arts et Métiers, dans la bibliothèque particulière de M. Courajod; à Arras, aux châteaux d'Azay-le-Rideau, de Beauregard ; à Castle-Howard en Angleterre, à Breslau, à Saint-Pétersbourg même. Il s'ensuit que voilà toute l'histoire iconographique du xvie siècle réunie dans une sorte de manuel, dont la table devient un précieux guide pour l'érudit.

Dans une longue préface de 120 pages, M. Bouchot explique ses procédés de critique et tente des classifications. Il limite les travaux possibles de notre admirable Clouet et met au jour un quasi inconnu, Foulon, pressenti par M. de Laborde, mais que M. Bouchot seul a désigné et auquel il a pu restituer ses principales œuvres. Les collectionneurs Du Bouchet, gens éclairés du xviie siècle à qui l'on doit la conservation de la majeure partie des bons crayons de la Bibliothèque, ont été exhumés de toutes pièces. On ne connaissait sur eux auparavant qu'un quatrain

macaronique de l'abbé de Marolles. Les Dumonstier, les plus populaires d'entre les artistes en crayons, ont été étudiés à fond, et M. Bouchot donne même le catalogue des portraits gravés d'après Daniel, le plus connu de cette dynastie. Certes, il peut y avoir là bien des erreurs de détail; mais qui n'en ferait pas en débrouillant un pareil écheveau? Le Ministère a montré qu'il approuvait cette œuvre en prenant 150 exemplaires du catalogue des crayons français. Deux reproductions par les procédés Dujardin ont été jointes au volume; ce sont les portraits de Marie Touchet, la maîtresse de Charles IX, un des plus délicieux crayons de notre Bibliothèque nationale, et le très curieux Henri IV jeune, la plus sérieuse découverte que M. Bouchot ait faite pendant ses recherches; car si l'on a d'innombrables portraitures du roi vieilli, on ne connaît aucun portrait de lui à la vingtième année. Le célèbre portrait de Genève représente le monarque à quinze ans environ. Celui de M. Bouchot, qui a été retrouvé parmi les anonymes de la Bibliothèque, grâce à des comparaisons qu'il explique et qui sont péremptoires, montre le roi de Navarre à l'époque de son mariage avec la reine Margot.

La librairie Oudin et Ce a fait de grands frais d'impression, ce qui explique le prix de 25 francs, prix ordinaire d'ailleurs pour des ouvrages de cette importance et de cette utilité. Il faut espérer que, grâce à ce manuel, nos collectionneurs et nos experts ne pourront plus nous donner de ces attributions extraordinaires qui faisaient de toutes les dames du XVIe siècle des Diane de Poitiers, des reine Margot ou des Gabrielle d'Estrées. H. M.

Auguste Poulet-Malassis. — *Bibliographie descriptive et anecdotique des ouvrages écrits ou publiés par lui,* par un bibliophile ornais. Paris, Rouquette, 1883. (Imprimé à Mamers, chez G. Fleury et A. Dangin.) In-8° de V-46 pages; tiré à cent exemplaires numérotés à la presse.

Le regretté Auguste Poulet-Malassis, né à Alençon en 1825, mort à Paris le 11 février 1878, est, pour bien des gens, plus connu comme éditeur et libraire que comme littérateur. Ce fut cependant un véritable lettré et un érudit dans toute la force du terme. Il n'a point, il est vrai, laissé d'ouvrages entièrement de son cru, de ces livres qui établissent la réputation d'un auteur, qui le classent et lui marquent sa place dans la littérature; mais ses intéressantes préfaces, ses savantes notices, ses curieuses annotations, et surtout la part très large qu'il a prise à de grands travaux archéologiques et bibliographiques, lui composent un bagage assez important pour le préserver de l'oubli. Bien des écrivains voudraient pouvoir en présenter autant, qui, par des productions moins nombreuses et peut-être de moindre valeur, ont réussi à conquérir une sorte de demi-célébrité, aujourd'hui plus bruyante, mais probablement peu durable.

Ce qui a nui le plus à la réputation littéraire de Poulet-Malassis, c'est l'éparpillement de ses écrits, dispersés dans des revues et dans des recueils, et, souvent aussi, noyés sous la célébrité ou de l'auteur ou de l'ouvrage qu'ils devaient présenter ou expliquer au public. Dans de telles conditions, peu de bibliophiles, voire des plus érudits, seraient à même d'apprécier exactement la valeur de l'œuvre écrite de Poulet-Malassis; ses amis, car il en avait d'excellents, en exagéraient peut-être l'importance; ses détracteurs, et l'on sait qu'il en eut plus d'un, ne manqueraient pas d'en ravaler le mérite. Un sincère admirateur de Malassis, son compatriote et son ami, a pensé que le meilleur moyen de faire rendre bonne justice à notre auteur était de dresser la liste complète de ses productions; c'est à cette heureuse inspiration que nous devons d'avoir la bibliographie ci-dessus décrite, modestement signée d'un pseudonyme que nous ne nous croyons pas encore autorisé à dévoiler.

Si mince que soit la charmante plaquette rédigée par le *bibliophile ornais,* elle représente pourtant un grand travail. Ce n'était point une petite affaire de rechercher et de réunir tous les écrits, dont plusieurs n'ont que quelques pages, mis au jour par Malassis pendant les trente-neuf années de sa vie littéraire. C'est non seulement à l'aide de ses propres recherches, mais aussi grâce aux obligeantes communications de MM. Maurice Tourneux, Philippe Burty et de la Sicotière, tous trois amis ou collaborateurs de notre auteur, que le bibliophile ornais a pu recueillir les éléments de l'excellent travail qu'il nous offre.

Ce travail, aussi intéressant que consciencieux, ne présente rien qui rappelle la sécheresse ordinaire des monographies bibliographiques; ce n'est point une simple énumération de titres et de dates; bien au contraire, rien de moins aride ni de plus attrayant pour un bibliophile que la lecture des soixante et un articles dont il se compose. Disposés suivant l'ordre chronologique, le meilleur assurément pour une étude de ce genre, ces articles sont, il n'est pas besoin de le dire, décrits avec la plus minutieuse exactitude; ils sont, pour la plupart, suivis de notes fort bien faites, claires et sobres, quoique remplies d'anecdotes curieuses qui seront bien utiles au futur biographe de Poulet-Malassis.

Ne pouvant citer ici tout ce qui nous a le plus frappé, nous nous bornerons à signaler, au courant de la plume, à l'attention des lecteurs les notices accompagnant les articles que voici :

Le Département de l'Orne archéologique et pittoresque (1845-1851). — On sait combien, pendant toute sa vie, Malassis s'intéressa à l'histoire de son pays natal; aussi ne fut-ce pas seulement comme imprimeur, mais encore comme collaborateur très actif qu'il contribua à la publication de cet important ouvrage;

L'Aimable faubourien, journal de la canaille (juin 1848). Il fournit sept articles à cette feuille dont les cinq numéros sont devenus rarissimes;

Revue anecdotique (1855-1862);

La Petite Revue (1863-1867). — Ces deux recueils, si piquants et si recherchés aujourd'hui, durent en grande partie leur succès à l'intelligente initiative et à l'activité de notre auteur.

Note sur Corneille Blessebois (1866). — Cette note est fort intéressante et démontre clairement que Malassis fut le meilleur et le plus sûr bibliographe de cet étrange auteur.

Un été à la campagne (1867). — La note nous apprend que ce roman licencieux, plusieurs fois réimprimé depuis, si souvent attribué à M. *G. D.*, fut récrit et refait entièrement par Malassis, sur le manuscrit primitif abandonné chez un relieur de Bruxelles.

Les ex-libris français (1874). — C'est un des opuscules les plus curieux et les plus recherchés de l'auteur;

Correspondance de Mme de Pompadour (1878), dernier ouvrage auquel Malassis a coopéré et qu'il n'eut point la satisfaction de voir paraître.

Ces quelques articles, mentionnés ici en raison surtout de l'importance de leurs notes, ne sauraient donner une juste idée du labeur que représentent les écrits de Poulet-Malassis; ils sont, répétons-le, au nombre de soixante, et tous sont également appréciés par les connaisseurs.

Assurément, c'est déjà quelque chose que d'avoir aujourd'hui une bonne bibliographie de Malassis, mais cela ne saurait suffire aux bibliophiles. La plupart de ses écrits ont été imprimés à très petit nombre; beaucoup ont paru à l'étranger, et, par des causes diverses, sont devenus introuvables. Il est donc fort à désirer qu'on les réunisse en un volume que tous les amateurs seraient heureux de posséder. Il y faudrait joindre une biographie complète de l'auteur, biographie dont les éléments sont encore faciles à réunir; enfin on pourrait y ajouter la bibliographie dont nous venons de nous occuper et, ce qui ne serait pas d'un moindre intérêt, le catalogue des ouvrages imprimés ou édités par notre auteur, tant à Alençon qu'à Paris et à Bruxelles. Que de bons livres, que de réimpressions utiles ont vu le jour sous cette marque et avec cette devise (*concordiæ fructus*) jadis si connue !

Il y a là, on le voit, la matière d'une étude bien intéressante et d'une importante publication. Ce serait, à notre avis, le plus beau monument à élever à la mémoire de l'imprimeur-éditeur-auteur qui eut nom Poulet-Malassis, de ce lettré délicat, de ce véritable érudit qui eut le tort de gaspiller ses talents en de petits écrits et le malheur de gâter sa carrière ; de cet homme enfin assurément honnête, mais, hélas ! imprudent, qui n'était peut-être pas fait pour vivre à notre époque, et que M. Ph. Burty a si judicieusement appelé *un attardé du* XVIIIe *siècle*. Voilà une tâche qu'il nous tarde de voir entreprendre, et, à en juger par l'essai que nous venons d'examiner, elle nous paraît tout naturellement incomber au *bibliophile ornais*.

PHIL. MIN.

Historical Essay on the art of bookbinding, by H.-P. Du Bois. New-York, Bradstreet press, 1883 (Essai historique sur l'art de la reliure, par H. P. Du Bois).

Il est certain que (cela n'est pas à craindre) si jamais le XIXe siècle voyait des lois somptuaires, la bibliophilie, ou, pour ne pas froisser les gens sérieux, la bibliomanie, serait rudement, mais sévèrement atteinte !... Le prix des livres anciens ou modernes et le luxe des reliures dépassent l'imagination, au grand esbattement des commissaires-priseurs, pour qui les bibliothèques sont devenues des réserves d'avenir. Et voici que M. H.-P. Du Bois renchérit et pousse à la roue par son *Historical Essay on the art of bookbinding*. Il trouve sans doute qu'il n'y avait pas assez d'engouement, et pour y aider il apporte les lettres patentes de la bibliophilie. D'après M. H.-P. Du Bois, — qui s'arc-boute de Morhof et de Angelus Roccha, — un passage de la *Biblioteca apostolica Vaticana* (Rome, 1591) fait remonter, en s'appuyant sur le chapitre XXXI du Deutéronome, la bibliomanie au delà du déluge. Cela rassurera les derniers scrupules, et, après une telle réplique, les arguments de Cicéron, Sénèque, saint Jérôme, Charlemagne (rien n'y manque) semblent presque de petite importance. Cet *Essai* est une plaquette d'une cinquantaine de pages, écrites avec une simplicité élégante et une grande mesure d'érudition.

Les *Cadenati* sont l'objet d'une étude spéciale, ainsi que la reliure arabe, dont quelques bibliothèques d'Espagne conservent encore d'admirables spécimens. Nos reliures françaises jouent un grand rôle dans cet *Essai*, et les avis de nos bibliophiles, Charles Nodier, Paul Lacroix, Édouard Fournier et Octave Uzanne y semblent décisifs en matière de goût. M. H.-P. Du Bois nous fait également l'éloge de Bradstreet, dont les reliures américaines semblent rivaliser avec les nôtres, et qui peuvent, dit l'auteur, être lancées du sommet du Snowdon ou Cades Idus sans crainte aucune. Je n'en doute point; je doute seulement que les possesseurs de ces fameuses reliures s'avisent d'essayer ce genre d'épreuve.

A. A.

Notes sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Chalon et Mâcon, avec un choix de leçons, d'hymnes et de proses composées en l'honneur de quelques saints spécialement honorés dans ces diocèses, par M. Pellechet. Paris, H. Champion, et Autun, Dejussieu père et fils, 1883 ; 1 vol. gr. in-8° de XII-538 pages. Titre rouge et noir, avec un fac-similé héliographique du colophon du bréviaire éduen de 1480; tirage à 220 exemplaires, dont 20 sur papier de Hollande.

En examinant l'ouvrage ci-dessus décrit, on ne sait ce qu'on doit admirer davantage, de l'incroyable patience de l'auteur ou de sa rare érudition. Ce livre, dont le titre si modeste ne peut laisser deviner la valeur, est un véritable chef-d'œuvre bibliographique,

qui n'intéresse pas moins les savants et les lettrés que les hommes d'église. Ce qu'on se demande d'abord, c'est comment M. Pellechet a été amené à se consacrer à une tâche si spéciale et, en apparence du moins, si ingrate; il a pris lui-même le soin de nous renseigner sur ce point, et voici comment il s'exprime dans sa préface : « En parcourant le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Marseille, je trouvai cette indication : *Bréviaire d'Autun,* suivie de la note, *renvoyé aux imprimés.* Je demande ce volume, pris autrefois pour un manuscrit; j'en lis quelques pages, et je trouve à l'une des fêtes de saint Lazare, patron de la cathédrale d'Autun, une sorte d'imitation d'un passage de l'*Enfer* du Dante. Cette découverte me conduisit à chercher si une légende semblable n'aurait pas été insérée dans d'autres bréviaires. Je fouillai d'abord les catalogues des bibliothèques publiques et privées, puis ces bibliothèques elles-mêmes, en France et à l'étranger. Chemin faisant, je rencontrai d'autres livres liturgiques : missels, psautiers, rituels, etc., raretés manuscrites ou imprimées, éparses et souvent négligées. Quelques amis me conseillèrent ensuite de publier les notes que j'avais réunies ; et voilà comment saint Lazare, répétant le poème du grand Florentin, m'a conduit à donner une liste des livres liturgiques des diocèses d'Autun, Chalon et Mâcon, réunis depuis le Concordat de 1801, et à reproduire les anciens offices des principaux saints et patrons de ces diocèses. J'y ai ajouté quelques hymnes et proses composées en leur honneur, rencontrées çà et là. »

M. Pellechet nous ayant ainsi renseignés sur les circonstances qui ont présidé à la composition de son ouvrage, il nous reste à faire connaître sommairement aux lecteurs le plan qu'il a suivi et les principales matières étudiées dans ce beau travail.

L'ouvrage se divise en deux parties : *les livres liturgiques* et *les Analecta liturgica.*

Dans la première partie sont décrits, *de visu,* avec la plus scrupuleuse exactitude, 226 livres de liturgie des trois diocèses susindiqués, rangés dans l'ordre et sous les titres suivants :

1° *Antiphonaires* (n°s 1 à 13). Ce nom est donné, on le sait, aux livres où étaient conservées les antiennes des différents offices de l'Église;

2° *Bréviaires* (14 à 47). On nomme ainsi les livres contenant l'office canonial, ce qui les différencie du *Missel;*

3° *Cérémoniaux* (48 à 52). Livres contenant spécialement les offices dont la célébration est réservée aux évêques, ou des cérémonies dont ils sont l'objet;

4° *Collectaires* (53 à 57). Livres contenant les collectes ou oraisons de la messe;

5° *Constitutions synodales* (58 à 61);

6° *Diurnaux* (61 à 62);

7° *Épistolaires et évangéliaires* (64 à 71);

8° *Graduels* (71 à 81). Recueils de différentes antiennes de la messe que l'on chante debout, après l'épître;

9° *Heures* (82 à 96). Parties du bréviaire contenant les heures canoniales récitées par les clercs pendant le jour;

10° *Hymnaires, institutions, lectionaires, légendaires, manuels* (97 à 104);

11° *Martyrologes* (105 à 108);

12° *Missels* (109 à 160);

13 *Offices propres, ordo, pontificaux* (161 à 185);

14° *Processionaux, proses, psautiers* (186 à 204);

15° *Rituels* (204 à 216), ou collection des instructions pour célébrer les divers offices selon le rite romain);

16° *Statuts et vespéraux* (217 à 326).

On voit, par cette simple énumération, que, bien que relatifs au culte seulement, ces ouvrages présentent encore une certaine variété. Ce qu'il est malheureusement impossible de faire comprendre par des exemples et des citations, c'est la consciencieuse fidélité avec laquelle ces ouvrages imprimés ou manuscrits, dont plusieurs remontent aux XVe, XIVe et même XIIIe siècles, sont décrits par M. Pellechet, qui a en outre accompagné chacun de ses articles de notes aussi nombreuses qu'intéressantes, tant au point de vue bibliographique qu'au double point de vue historique ou littéraire.

Cette première partie de son travail est une merveille de clarté, de patience et d'érudition. Nous ne connaissons guère actuellement que M. Gustave Paulowski, le savant bibliothécaire de la maison Didot, qui sache faire ainsi, d'un simple catalogue, une œuvre importante, pleine de faits et de renseignements, offrant dans leur ensemble la valeur d'un véritable document bibliographique.

La seconde partie du livre, intitulée *Analecta liturgica,* n'est pas moins soignée que la première.

Elle commence par une analyse du bréviaire d'Autun de 1480, dont le colophon est reproduit en fac-similé au commencement du volume. M. Pellechet a transcrit en entier le *Calendarium* de l'église d'Autun, fort intéressant sous le rapport purement liturgique, et très curieux par les préceptes hygiéniques formulés, à la fin de chaque mois, en vers analogues à ceux de l'École de Salerne. Rien de plus singulier que ces conseils médicaux indiquant, pour chaque époque de l'année, s'il faut manger et boire peu ou beaucoup, se saigner, se baigner, se purger, se couper les ongles ou les cheveux, combien de temps il faut dormir, et d'autres choses encore passablement étranges, surtout dans un livre exclusivement destiné aux gens d'Église; qu'on en juge par les spécimens suivants :

Augustus habet dies XXXI. *Luna XXX.*

Quisquis sub Augusto viuat medicamine iusto,
Raro dormitet estum, coïtum quoque vitet,
Balnea non curet, nec multum commestio duret,
Nemo laxari debet, vel fleubomitate.

Virgo frigidum et siccum, *indifferens.*

Lunam virgo tenens, vxorem ducere noli;

Viscera cum costis caueas tractare cruorem ;
Semen detur agro, dubites intrare carinam.

September habet dies XXX. *Luna XXIX.*

Fructus maturi septembris sunt valituri,
Et pira cum vino, panis cum lacte caprino,
Aqua de vrtica tibi potio fertur amica ;
Tunc venam pandas, species cum semine mandas.

Libra calidum et humidum, *bonum.*

Libra lunam tenens, nemo genitalia tangat.
Aut renes nates, nec iter carpere debes,
Extremam partem libre cum luna tenebit.

A la suite du *Calendrier*, M. Pellechet consacre neuf chapitres à l'étude des offices propres de divers saints spécialement fêtés dans les trois diocèses d'Autun, de Chalon et de Mâcon : ce sont saint Andoche, saint Lazare (appelé aussi jadis *saint Ladre*), saint Léger, sainte Madeleine, sainte Marthe, saint Nazaire et saint Celse ; les évêques canonisés d'Autun, saint Symphorien et saint Vincent.

Au point de vue du latin d'Église, cette étude offre un véritable intérêt ; non seulement l'auteur a réuni dans ces chapitres les *leçons, antiennes et oraisons* propres à chaque saint, ce qui ne présente aujourd'hui qu'une utilité secondaire même pour les liturgistes, mais encore il a transcrit, d'après des manuscrits inédits pour la plupart, un grand nombre d'hymnes et de proses, presque toutes en vers rimés et généralement fort curieuses, malgré leur médiocrité poétique. Plusieurs de ces pièces datent de la fin du moyen âge et, soit pour leur forme, soit pour leur naïveté même, méritaient d'être tirées de l'oubli.

Enfin, grâce aux tables et index qui terminent le livre, il est facile de se guider au milieu de la multitude des faits et des renseignements de toute sorte qui y sont accumulés. L'auteur n'a donc rien épargné pour faire un ouvrage excellent ; mais que de peines et de recherches pour y parvenir, sans parler des frais nécessités par cette luxueuse publication !

Aussi M. Pellechet n'a-t-il travaillé que pour l'amour de la bibliographie ; son livre, très spécial et destiné à un cercle très restreint de lecteurs, n'a été tiré qu'à bien petit nombre et ne viendra qu'en bien peu de mains. On ne peut qu'en éprouver plus de reconnaissance et d'estime pour M. Pellechet, qui, en s'imposant une si rude tâche avec tant de désintéressement, a réussi à faire une monographie si parfaite qui le place dès maintenant parmi les bibliographes de premier ordre. PHIL. MIN.

BEAUX-ARTS

— Archéologie — Architecture — Arts industriels —

Alexandre Calame, sa vie et son œuvre, *d'après les sources originales*, par E. Rambert. Un volume in-8° de 568 pages, avec un portrait gravé à l'eau-forte, par L. Boisson. Paris, 1884 ; librairie Fischbacher.

Après avoir longuement goûté aux orgueilleuses douceurs d'une célébrité européenne, le prince du paysage alpestre, le « Raphaël des Alpes », — comme l'appelait un de ses courtisans portant lui-même couronne princière, — Alexandre Calame assista vivant encore au déclin de sa propre renommée. La vie lui fut triste et difficile au début, amère et triste à son terme. Ces retours de la fortune se rencontrent fréquemment dans la biographie des artistes très adulés par leurs contemporains. Souvent leurs derniers jours sont assombris par les témoignages précurseurs des jugements d'une postérité plus sévère, parce qu'elle ne tient nul compte des circonstances dans lesquelles la vogue s'est faite autour d'un artiste, et juge ses œuvres en soi. Aux jours heureux de Calame les chemins de fer n'existaient pas, la Suisse était l'objet de prédilection du voyage de vacances, alors lointain parmi la bourgeoisie riche. A. Calame, dessinateur consciencieux, peintre propret, reproduisant avec une suffisante exactitude linéaire la montagne, le torrent, le sapin, et, à l'horizon, le sommet des glaciers, fut alors pour beaucoup, en effet, comme pour le grand-duc de Mecklembourg-Strélitz, le « Raphaël des paysagistes ». Depuis, il en a fallu rabattre, il a bien fallu s'avouer que ce peintre laborieux n'avait qu'un très vague soupçon de ce que c'est que l'art de peindre et n'était resté toute sa vie qu'un patient et sage enlumineur. C'est par l'enluminure qu'il avait commencé ; il est resté fidèle à ses origines sans avoir jamais songé que la peinture pût être autre chose.

Le volume compact que M. E. Rambert vient de consacrer à cette gloire de clocher a le mérite rare d'être écrit sur le ton modéré qui convenait au sujet,

bien que tout à l'éloge de l'artiste, comme il est naturel de la part d'un Suisse parlant d'un peintre suisse. Nous ajoutons, mais de surcroît, que le livre ayant été écrit à la demande de la famille de Calame, l'auteur a disposé de tous les documents nécessaires pour tracer l'histoire de cette vie honnête et de cet honnête talent. E. C.

Le Livre d'or du Salon de peinture et de sculptune; *catalogue descriptif des œuvres récompensées et des principales œuvres hors concours*, rédigé par Georges Lafenestre, et orné de seize planches à l'eau-forte gravées par Abot, de Billy, Duvivier, Géry-Bichard, de Los Rios, Manesse, Massard, Milius, Mongin, Ruet, Salmon, Toussaint, Vion, Waltner, Yon, sous la direction de M. Edmond Hédouin. Un volume in-8° de VIII-168 pages. Paris, 1883, Librairie des bibliophiles. — Prix : 25 francs.

Donner tout au long, comme nous venons de le faire, le titre de l'ouvrage, c'est-à-dire le nom de l'auteur, des graveurs et de l'imprimeur, nous dispense de tout éloge banal. Le mérite des divers collaborateurs est depuis trop longtemps connu pour qu'il y ait lieu d'y insister au sujet d'une publication qui a déjà cinq ans de durée. La seule information complémentaire qu'il soit utile de fournir est la liste des œuvres reproduites. La voici : *Andromaque* de G. Rochegrosse, *Paolo di Malatesta et Francesca di Rimini* de H.-G. Martin, *les Deux Sœurs* de Ch. Giron, *les Infortunés* de J. Geoffroy, *la Nuit* de W. Bouguereau, *Vision de saint François d'Assise* de Chartran, *Silène et les Bacchantes* de Commerre, *Bureau de bienfaisance* de Gervex, *la Femme qui lit* de J. Henner, *l'Arrivée des bergers* de H. Lerolle, *Sans asile* de Pelez, *les Politiciens* de J. Worms, *Dans les prés* de Vuillefroy, *les Premières funérailles* de E.-L. Barrias, *Castalie* de E. Guillaume. Aurions-nous, pour leur accorder l'honneur du « Livre d'or », choisi absolument les mêmes tableaux ? Il en est au moins un, *les Deux sœurs*, pour lequel l'honneur est vraiment grand, et l'on s'étonne un peu qu'un homme d'un goût délicat comme M. Lafenestre ait fait si bon accueil à cette imagerie de roman-feuilleton. E. C.

Épigraphie de la Gaule sceltane, par Georges Touflet. Un volume in-8° de 168 pages. Rouen, 1883, impr. L. Deshays. — Prix : 10 francs.

Dix francs : le livre n'est pas donné; mais il est tiré à petit nombre et spécial; et puis, en cette matière ardue, il est de si franche allure, ce livre, d'humeur si gaie, si peu pédant, si bon garçon; il accuse tant de bon sens qu'en dépit de ses barbarismes, de ses obscurités, de ses ellipses, il vous prend, vous tient et vous garde. Voici la question. On a retrouvé des textes gaulois; les savants, de leur propre aveu, y ont perdu leur latin, et ces textes attendent encore une interprétation satisfaisante : ni le latin ni le grec, ni le sanscrit ni l'hébreu, non plus que l'irlandais n'ont rien fourni, « tandis qu'avec un dictionnaire deutsch ou suédois, en y employant un peu de bonne volonté, tous les textes gaulois de l'univers se peuvent aisément comprendre ». Et M. Georges Touflet bravement se met à l'œuvre et apporte ici la traduction motivée d'une quinzaine d'inscriptions et d'un grand nombre de phrases, de mots, de noms, de fragments divers, de formules et de textes gaulois recueillis chez divers auteurs. Le livre se ferme sur un vaillant chapitre intitulé *Gallicanisme*, où l'auteur proteste avec autant d'esprit que de logique en faveur de la Gaule calomniée par Rome. Il annonce, pour paraître prochainement, une théorie des noms propres (onomastique) de la Gaule sceltane, un commentaire, croyons-nous, des *Commentaires de César*. Si M. Touflet du Mesnil peut mettre un peu plus d'ordre et moins d'ellipses dans son second travail que dans son œuvre de début, tant mieux; sinon, si cet effort le gêne par trop, qu'il passe outre, et nous lui serons encore reconnaissants de nous servir ce nouvel os à moelle. E. C.

Édouard Manet. *Conférence faite à la salle des Capucines le mardi 22 janvier 1884*, par Jacques de Biez. In-8° de 75 pages, avec un portrait d'après Fantin-Latour. Paris, 1884, L. Baschet, éditeur.

La mort, en notre pays de braves gens au fond, a ceci de bon qu'elle éteint sur la tombe de l'artiste ou du lettré, dont le talent fut, vivant, « livré aux disputes », les passions contraires et les haines d'école. Celui dont l'existence fut le plus cruellement empoisonnée par l'injustice et l'ignorance des sots, — et le nombre en est grand, — par l'hostilité résolue, infatigable, persécutrice d'adversaires socialement les plus forts, celui-là devient après sa mort l'objet de panégyriques triomphaux. Les mêmes qui la veille mâchaient la balle dans le combat font cortège au convoi funèbre et multiplient le feu des salves d'honneur (seuls ne désarment pas les immortels, ceux de fraîche date surtout, et moins encore les candidats à l'immortalité mazarine). Cela s'est vu à la mort de Delacroix, de Th. Rousseau, de Corot, de Millet, même à la mort de Courbet — où se mêlait pourtant au bruit posthume quelque écho de l'affreuse politique. — Cela se renouvelle pour le peintre Édouard Manet. Après un tel exemple, on ne peut vraiment plus dire que le ridicule, en France, tue désormais personne. Il n'est plus qu'un des chemins de traverse qui mènent à la gloire.

Un des témoignages les plus intéressants, et qui restera de cette volte-face de l'opinion publique à propos de Manet, est la curieuse étude, sous forme de conférence, récemment faite sur ce peintre par M. Jacques de Biez, dont l'originale et voltigeante parole a été fixée par l'éditeur Baschet. Si cette étude témoigne, en effet, d'une évolution de goût, ce n'est pas cependant que M. Jacques de Biez ait eu à l'accomplir sur lui-même. Il a cette bonne fortune d'être trop jeune pour avoir rien adoré ni brûlé publiquement et pour, en conséquence, avoir encore à se rétracter. Il entre dans la critique avec les fougues gé-

néreuses de la jeunesse, très préparé par de belles fréquentations italiennes, très Français, très moderne pourtant, voyant vite et bien, d'humeur indépendante, d'un tour d'esprit vif, aimable, poli, quelque peu narquois, parlant net et bref avec le mot imagé qui s'empreint dans la phrase comme le coup de pouce du statuaire dans l'argile. Ni pédant ni futile, ni rongeur d'archives ni reporter, artiste qui s'émeut, lettré qui parle avec une grâce aisée une bonne langue, M. Jacques de Biez est, pour la libre critique, une précieuse recrue, dont je salue l'avènement avec joie. Est-ce à dire que nous souscririons les yeux fermés à toutes ses opinions? Nenni! au moins quant à présent. Qu'importe! Sa maturité ne mettra que trop tôt du plomb aux ailes de ses talonnières. Ses erreurs, s'il lui arrive de se tromper — comme en quelque trait de la physionomie de Manet — sont des erreurs suggestives, et, je le répète, généreuses. Voilà l'essentiel. Et la preuve, c'est que ce portrait de Manet traité de verve, enlevé dans la lumière d'une vibrante fantaisie, est, tout considéré, le plus ressemblant qu'on ait fait en ces derniers temps, celui qui donne la plus juste et la meilleure idée de l'homme et de l'artiste.

E. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et coutumes —

En Allemagne : *la Prusse et ses annexes, le pays, les habitants, la vie intérieure*, par M. Félix Narjoux. Ouvrage illustré de seize dessins par l'auteur. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. 1 vol in-18.

Les livres sur l'Allemagne pullulent depuis quelque temps. Si nous ne connaissons pas nos voisins, après les avoir endurés chez nous et être allés les voir pacifiquement chez eux, c'est que nous n'y mettons point de bonne volonté. Du reste, depuis M. Tissot jusqu'au père Didon, l'unanimité, quant aux mœurs patriarcales et aux vertus privées d'outre-Rhin, est véritablement touchante. M. Félix Narjoux n'apporte pas de note dissonante dans ce concert symphonique. Avarice, corruption, hypocrisie, sensualité, luxure, les péchés capitaux et leurs petits véniels ont élu domicile et prospèrent en ce pays béni du ciel. On va chercher dans des régions élevées les causes de la force de l'empire allemand : on parle de sentiment national, de culture intellectuelle, de mission supérieure, d'œuvre morale et civilisatrice. Je n'y crois guère, et je ne vois, dans le développement du colosse, que le triomphe d'une discipline brutale fondée sur le mépris que le supérieur a pour l'inférieur et sur le mépris que l'inférieur a de lui-même. Cette manière de voir est une espérance et une consolation.

Quoi qu'il en soit, les récits de M. Félix Narjoux sont excessivement intéressants, instructifs et toujours amusants. Il a étudié en philosophe et surtout en profond observateur non seulement l'aspect extérieur, mais aussi les moindres dessous de la société en Allemagne; et ce qu'il n'a pu voir par lui-même il a pu, avec une ingénieuse habileté, se le faire raconter par les témoins ou les acteurs mêmes de la société où il a vécu.

Le chapitre sur Berlin, par exemple, est rempli d'anecdotes typiques qui feraient la joie d'un chroniqueur. C'est un remarquable ouvrage à lire, conçu par un esprit supérieur, et qui, écrit sans passion, mais avec une superbe franchise de petit-fils de Voltaire, a l'avantage de nous présenter tel qu'il est un peuple assez laid au moral et au physique pour que nous nous efforcions de lui jamais ressembler.

En Allemagne, de M. Félix Narjoux, mieux encore que les ouvrages de Tissot et du Père Didon, est un livre qu'il sera bon et patriotique de vulgariser; il fait le plus grand honneur, par l'élévation de ses vues et de ses idées, à l'auteur, et nous regrettons que le manque de place nous prive du plaisir d'analyser ici, comme il serait profitable de le faire, cet ouvrage de grande portée, qui pourrait prendre pour épigraphe le *sursum corda* adressé à tous les Français, trop portés, hélas! à s'abaisser en ces temps de décadence virile.

Lecteurs du *Livre*, allez *en Allemagne* avec M. F. Narjoux; cet excellent guide vous rendra plus fiers et plus vaillants; il ranimera la flamme verte de l'espérance, qui ne semble que trop vaciller lamentablement en nos âmes.

G. U.

Rome sous Léon XIII (*Notes et souvenirs d'un voyage à Rome en 1883*), par Mgr Ant. Ricard, prélat de la maison de Sa Sainteté, professeur de théologie dogmatique aux facultés d'Aix et de Marseille. Paris, E. Plon et Cie, 1884; 1 vol. in-8°.

Ces souvenirs sont écrits d'un style alerte et dégagé qui étonne un peu, mais qui plaît d'autant plus de la part d'un grave prélat, professeur de théologie. Comme l'auteur l'indique dès le titre et comme il le déclare dans la préface, on ne trouvera là « ni une description détaillée des lieux saints ou profanes de Rome, ni surtout une suite d'itinéraires à travers les

mœurs de la Ville éternelle ». « Ces pages, dit-il encore, écrites au courant des impressions du voyageur, n'ont pas d'autre prétention que de consigner, jour par jour, des souvenirs et des pensées » éveillés par les rencontres et les surprises que Rome ménage à celui qui la visite. Elles sont d'une lecture agréable, assaisonnées de remarques piquantes et de traits humoristiques. L'entrevue avec Léon XIII et l'éloge du pontife sont, comme il est naturel, un chapitre important. Nulle part, d'ailleurs, M. Ant. Ricard n'oublie qu'il est prêtre et prêtre militant; il n'est jamais violent ni hors du bon ton; mais il est souvent mordant et agressif. C'est son droit, sinon son devoir; et son livre n'en est pas moins amusant à parcourir, au contraire.

Des illustrations sans grande prétention, et cependant suffisamment bonnes, ajouteront pour certains lecteurs un attrait de plus à ce volume. Il se termine par une dissertation de quelques pages où l'on compare Léon XIII et saint Thomas d'Aquin, et dans les mérites de laquelle je ne me sens pas qualité pour entrer. B.-H. G.

Itinéraire général de la France — Provence, par Paul Joanne. 6 cartes et 5 plans. 1 vol. in-16. Paris, librairie Hachette et Cie, 1884.

« L'itinéraire de la *Provence*, dit M. P. Joanne, embrasse toute la région de la France comprise : à l'ouest, entre le cours du Rhône, de Montélimar à son embouchure, la Camargue inclusivement; au nord, une ligne brisée allant de Montélimar au col de Tende par Dieulefit, Serres, Sisteron, Digne, Colmars, Barcelonnette, et les cols des Alpes-Maritimes qui font communiquer le versant français avec la vallée italienne de la Stura; à l'est, la route de Coni à Menton, par Tende; au sud, la Méditerranée. »

Ainsi l'auteur de ce volume nous guide à travers le territoire de l'ancienne Provence et du département actuel des Alpes-Maritimes. Rien de plus varié, rien de plus pittoresque que la nature dans ces régions : tantôt ce sont des paysages à l'aspect doux et poétique; tantôt, au contraire, c'est l'imposante majesté des montagnes. Descend-on vers la Méditerranée? Tout est enchantement pour les regards : sur le rivage, des forêts d'oliviers, d'orangers, de citronniers et de grenadiers. A l'horizon, des flots bleus se confondant avec un ciel pur comme celui de l'Italie. Enfin, les souvenirs historiques abondent en Provence : « Que de souvenirs la mémoire ne peut-elle évoquer sur cette vaste contrée où la légende fait mourir sainte Marie-Madeleine, où Marius défit les Cimbres, où la papauté vécut presque un siècle, où Charles-Quint, l'adversaire heureux de François Ier, se fit sacrer roi d'Arles, où les passions religieuses et politiques commirent pendant tant d'années de si sanglants et si déplorables excès! » On pourrait encore citer des souvenirs plus modernes : par exemple, la prise de Toulon par Napoléon Ier et les opérations de l'armée d'Italie sous les ordres de Kellermann. Mais rendons-lui la parole : « Quel musée plus complet peut-on visiter, en d'autres pays, de monuments de tous les âges et de tous les styles, arènes. théâtres, temples, tombeaux, arcs de triomphe, aqueducs, usines, manufactures, arsenaux, ports, docks, casinos, villas princières?... Le géologue n'a-t-il pas enfin autant de découvertes à faire que le minéralogiste, le naturaliste, l'herboriseur, dans les belles plaines du Rhône et de la Durance, aussi bien que sur les versants sauvages du Ventoux et des Alpes, ou sur les rives riantes de la Méditerranée! »

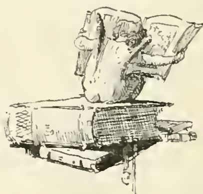
Telle est la contrée que M. P. Joanne décrit. Nous la connaissions déjà par l'ouvrage intitulé : *Provence, Alpes-Maritimes, Corse*. Mais, ayant modifié le plan général de son *Itinéraire*, l'auteur, au lieu de rééditer purement et simplement ce *Guide*, en a réparti les matières entre les quatre volumes suivants : 1° *Provence*; 2° *Dauphiné*; 3° *Cévennes*; 4° *Corse*. Les trois derniers sont sous presse. Quant au volume *Provence*, il a été rédigé, complété et corrigé d'après des notes recueillies dans plusieurs voyages récents. On sait d'ailleurs quel soin et quelle persévérance M. Joanne apportait au perfectionnement de ses *Guides*. P. C.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

Un Français en Birmanie, par le comte Mahé de la Bourdonnais et G. Marcel, paraît chez P. Ollendorff.

Ce volume offre au lecteur, sur cette contrée peu connue, des révélations curieuses et intéressantes, surtout à cause de la situation de la Birmanie, entre l'Inde et la Chine, et de son voisinage avec Siam, la Cochinchine et le Tonkin. Il démontre aussi l'importance qu'il y a pour la France à lier des relations intimes avec ce pays.





Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie française. — Académie des inscriptions et belles-lettres. — Académie des sciences morales et politiques. — Académie des sciences. — Société de l'Histoire de France. — Société de l'Histoire de Paris. — Concours institué par le roi des Belges. — L'Institut historique d'Italie.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

— Après un vif débat sur les conclusions du rapport de la commission, le premier prix Gobert a été décerné à M. Léon Gauthier, professeur à l'École des chartes, déjà plusieurs fois lauréat de l'Institut, pour son bel ouvrage intitulé : *Histoire de la Chevalerie.*

Le second prix a été décerné à M. Méaule.

— Dans sa séance du 20 mai, l'Académie française a choisi le sujet du prix d'éloquence à décerner l'année prochaine. Deux sujets étaient proposés : l'éloge de Joseph de Maistre, qui a été vivement soutenu par M. Legouvé et l'éloge de Beaumarchais. Après une brillante discussion on a voté. M. de Maistre a eu 10 voix et Beaumarchais 11. C'est donc l'éloge de ce dernier qui est mis au concours.

On sait que le prix consiste en une médaille d'or de trois mille francs.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 25 avril.

Ouvrages présentés. — *Introduction harmonique,* de Cléonide ; *Division du canon,* d'Euclide, trad. Ch. Émile Ruelle. — *Antiquités grecques* de Schœmann, trad. Galuski. — Lacombe : *Essai d'une bibliographie des ouvrages relatifs à l'histoire religieuse de Paris pendant la Révolution.*

Lectures. — Oppert : La vraie assimilation de la divinité de Tello. — Des Michels : *La nature et les origines de la langue annamite.*

Séance du 2 mai.

Ouvrages présentés. — Cardinal Pitra : *Analecta sacra spicilegio solesmensi parata.* T. II, III et IV. — Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique.*

Lectures. — Marmier : La route de Samosate au Zenyma. — Casati : Influence de la civilisation étrusque sur Rome et les peuples modernes.

Séance du 9 mai.

Ouvrages présentés. — Engel : *Recherches sur la numismatique et la sigillographie des Normands de Sicile et d'Italie.* — Schrader : *De l'origine de la civilisation de l'ancienne Babylonie.* — De White et de Lasteyrie : *Gazette archéologique.*

Lecture. — Bréal : Communication sur des mots latins tirés du grec.

Séance du 16 mai.

Ouvrages présentés. — Harrisse : *Gasper Corte Real et la date exacte de sa dernière expédition au nouveau monde.* — Wright : *The book of Kalilah and Dimnah.* — Benoist : *Le Plaute de François Ginet.* Cet exemplaire de Plaute a passé de la bibliothèque de M. Naudet à la bibliothèque de l'Institut national. M. Benoist en donne une description minutieuse, qui en fait ressortir l'utilité à peu près méconnue par Marolles, le seul éditeur moderne qui paraisse l'avoir eue entre les mains, jusqu'à M. Naudet. Pour en faire

mieux apprécier l'importance, il publie toutes les variantes qu'on y relève, pour la *eistellaria*. — Jusserand : *La vie nomade* et les routes d'Angleterre au xvie siècle.

Lectures. — Heuzey : La stèle des vautours. — Casati : Étude sur les antiquites étrusques.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 17 mars.

Lectures. — Boutmy : Précautions à prendre dans l'étude des constitutions étrangères. — De Boutarel : L'extension du commerce extérieur de la France.

Séance du 26 avril.

Cette séance a été consacrée à la discussion du mémoire de M. Liégeois sur la suggestion hypnotique considérée au point de vue du droit.

Séance du 5 mai.

Ouvrages présentés. — *Annuaire de législation étrangère pour l'année 1883.* — *Annuaire de législation française.* — Saint-Girons : *Manuel de droit constitutionnel.* — Unger : *La solidarité dans le droit romain et dans le droit moderne.* — Bernheim : *La suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille.*

L'Académie a continué de discuter le mémoire de M. Liégeois.

Séance du 10 mai.

Ouvrages présentés. — Lorimer : *Institutes du droit des gens.* — Cette séance a été en partie occupée par la suite de la discussion sur le mémoire de M. Liégeois.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

— La séance annuelle a eu lieu le 5 mai dernier avec le cérémonial accoutumé. Après le discours du président, M. Blanchard, consacré au souvenir des membres décédés dans l'année, M. Bertrand lit l'éloge historique de Puiseux et M. Bouley celui de Henri et Charles Sainte-Claire Deville, aux lieu et place de Dumas, qui avait terminé ce panégyrique quelques jours avant sa mort.

Il a été ensuite procédé à la proclamation des récompenses :

Géométrie. — Prix Francœur. — M. Émile Barbier.

Mécanique. — Prix extraordinaire (6,000 fr.). — M. Taurines, 3,000 fr.; M. Germain, 2,000 fr.; M. A. de Magnac, capitaine de frégate, 1,000 fr.

Prix Poncelet. — M. G.-H. Halphen.

Prix Montyon. — MM. Léon Francq et L. Renouf.

Prix Plumey. — M. Jacquemin, lieutenant de vaisseau.

Prix Fourneyron. — M. Marcel Deprez.

Astronomie. — Prix Lalande. — MM. Bouquet de la Grye, de Bernardières, Courcelle-Seneuil, Fleuriais, Hatt, Perrotin, Bassot, Bigourdan, Callendreau.

Prix Valz. — M. Stephan.

Physique. — Prix Lacaze. — M. Henri Becquerel.

Statistique. — Prix Montyon. — M. Charles Nicolas (décédé).

Mention honorable. — M. Arsène Thévenot.

Chimie. — Prix Jecker. — M. Etard.

Prix Lacaze. — M. Cailletet.

Géologie. — Grand prix des sciences physiques. — M. Fontannes.

Deuxième prix (2,000 fr.). — M. Péron.

Botanique. — Prix Barbier. — M. Joannès-Chatin.

Prix Desmazières. — MM. G. Bonnier et L. Mangin.

Encouragement de 500 fr. à M. Klein.

Prix de la Fons-Mélicocq. — Encouragement de 500 fr. — M. Ch. Magnier.

Prix Bordin. — M. Costantin.

Encouragement de 1,000 fr. à l'auteur anonyme de l'ouvrage portant pour devise : *Hoc opus, hic labor est.*

Agriculture. — Prix Bigot de Morgues. — M. Duclaux.

Anatomie et zoologie. — Grand prix des sciences physiques. — Docteur Viallanes.

Prix Bordin. — M. Grand'Eury.

Médecine et chirurgie. — Prix Montyon. — Docteur Constantin Paul, 2,500 fr.; docteur H. Roger, 2,500 francs; docteur E. Vallin, 2,500 fr.

Mentions honorables. — Docteurs Napias, A.-J. Martin, L. Dubar, Ch. Rémy et P. Denucé, chacun 1,500 fr.

Citations. — Docteurs Berne, Certes, Huchard, Polaillon, Réal, Rossignol.

Prix Bréant (5,000 fr.). — Dr Fauvel, MM. Strauss, Roux, Nocart, Thuillier, chacun 2,500 fr.

Prix Godard. — Docteur Guelliot.

Mention honorable. — Docteur Desnos.

Prix Chaussier. — Docteur Legrand du Saulle.

Mentions honorables. — Docteurs A. Luton et Layet.

Prix Lallemand (la moitié seulement). — Docteurs B. Ball et Auguste Voisin.

Physiologie. — Prix Montyon. — Docteur V. Regnard.

Prix Lacaze. — M. Balbiani.

Locomotion aérienne. — Prix Penaud. — MM. Gaston Tissandier, Deusy de Brignac et V. Tatin.

Prix généraux. — Prix Trément. — M. J. Morin.

Prix Gegner. — MM. Edmond Lescarbault et Charles Brame.

Prix Petit d'Ormoy (sciences mathématiques). — M. Gaston Darboux.

Prix Petit d'Ormoy (sciences naturelles). — M. Henri Filhol.

Médailles d'honneur. — MM. Parfait, Antoine, Jacquet, Bourget, Gibory, Vincent, Huas, Robinet de Plas, H. Filhol, P. Fischer, de Folin, Marion, E. Perrier, L. Vaillant, Ch. Brongniart, G. Poirault, Martial, Courcelle-Seneuil, Payen, Lephay, Le Cannelier, Hyades, Doze, de Lajarte, de Carfort, de la Monneraye, Hohn, Féart, Lebrun, Hariot, Sauvinet.

Prix de Laplace. — M. Rateau.

Société de l'Histoire de France. — La *Société de l'Histoire de France* a tenu le 20 mai son assemblée

générale annuelle à la Bibliothèque nationale dans la salle des cours d'archéologie.

Le président, M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, a prononcé un discours sur l'ensemble des travaux de la Société pendant le dernier exercice. Il a rendu hommage aux membres que la Société a perdus depuis un an. MM. Baguenault de Puchesse, Moranvillée, de Boislisle, Boulatignier, Chéruel, Lair, Maury, de Puymaigre, de Rubble, Vuitry, de Watteville, de Witte, Duruy et de Marsy ont été proclamés membres de ce conseil pour 1884-1887.

MM. de la Ville-Leroux et Letellier-Delafosse ont été nommés censeurs.

Le soir, on a célébré dans un grand banquet à l'hôtel Continental le cinquantième anniversaire de la Société, qui, en ce demi-siècle écoulé, a rendu de si grands services à notre histoire nationale.

Société de l'Histoire de Paris. — Le mois dernier, à la Bibliothèque nationale, a eu lieu l'assemblée générale de la *Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France,* sous la présidence de M. Jourdain, de l'Institut.

Après le très intéressant résumé des travaux de l'année, fait par le président, il a été procédé au renouvellement triennal des membres du conseil.

Ont été élus : MM. le marquis de Laborde, Viollet, Omont, de Boislisle, baron Pichon, de Liesville, Mareuse, Dufour, Lacombe, Valois, François Bonnardot, Picot, Germain Bapst et Franklin.

M. Auguste Vitu a fait une très intéressante lecture sur la maison des Poquelin, aux piliers des Halles. Cette étude jette un jour tout nouveau sur les véritables demeures de la famille de Molière et de celle de Regnard.

ÉTRANGER

Belgique. — *Prix du roi des Belges.* — *Concours de 1885.* — Le prix annuel de 25,000 francs institué par S. M. le roi des Belges sera décerné en 1885 « au « meilleur ouvrage exposant les moyens à employer « et les mesures à prendre pour populariser l'étude « de la géographie et pour en développer l'enseignement dans les établissements d'instruction des divers degrés. »

Les étrangers pourront participer à ce concours concurremment avec les auteurs belges. Les ouvrages destinés au concours devront être adressés au ministère de l'intérieur, avant le 1er janvier 1885.

Italie. — *Instituto storico italiano.* — Nous avons annoncé la récente création d'un comité d'histoire italienne qui aura son siège à Rome. Les quinze membres qui doivent composer cette commission des archives historiques ne sont pas encore tous nommés. Voici cependant la désignation de six d'entre eux faites par les sociétés d'histoire nationales suivantes. La commission vénitienne a élu M. Fedele Lampertico, sénateur. La commission pour la Toscane, les Marches et l'Ombrie a choisi M. Tabarrini, sénateur. M. Giulio Porro est délégué par la société lombarde; M. Ruggero Bonghi par la société napolitaine; M. Tommasini, par celle de Rome; M. Giosue Carducci, par la société de Romagne. Les quatre membres dont le gouvernement s'est réservé la nomination seront, à ce que l'on croit, M. Francesco Crispi, député, M. Cesare Correnti, M. B. Capasso, directeur des archives de Naples, et M. G. de Leva, professeur à l'Université de Padoue.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

France : *Bibliothèque nationale.* — *Société Franklin.* — **Étranger :** Belgique : *La Bibliothèque royale.* — Allemagne : *Bibliothèque de la ville de Strasbourg.* — *Bibliothèque de l'Université de Halle.* — *Bibliothèque royale de Stuttgart.* — *Bibliothécaires.* — Autriche : *Bibliothèque de l'Université de Lemberg.* — *Le budget des bibliothèques autrichiennes.* — Italie : *Bibliothèques universitaires.* — États-Unis : *Une bibliothèque à Washington.*

FRANCE

Bibliothèque nationale. — La Bibliothèque nationale vient de clore son inventaire.

Le nombre des volumes s'élève actuellement à 2,500,000. Le cabinet des manuscrits renferme 92,000 volumes reliés, brochés ou contenus dans des cartons, ainsi que 144,000 médailles de toutes les époques, françaises et étrangères. Les collections des estampes comprennent plus de deux millions de pièces conservées dans 14,500 volumes et dans 4,000 portefeuilles. La galerie de la réserve renferme les volumes les plus précieux, lesquels sont au nombre de 80,000.

En somme, notre Bibliothèque nationale est la plus riche et la plus ancienne de toutes les bibliothèques de l'Europe.

On peut juger de la progression du mouvement intellectuel de ces dernières années par les chiffres suivants : en 1868, la salle de travail recevait 24,000 lecteurs; en 1883, elle en a reçu 70,000.

Société Franklin. — La Société Franklin pour la propagation des bibliothèques populaires a tenu le mois dernier son assemblée générale dans la salle des séances publiques de l'hôtel de la Société de géographie.

Dans le rapport sur l'exercice 1883, lu par M. An-

dré Michel, communication a été donnée d'une lettre du ministre de la guerre remerciant la Société Franklin du concours qu'elle a offert, et qui a été acccepté avec empressement, pour la fondation de bibliothèques dans les hôpitaux militaires.

La Société Franklin, qui a déjà, en 1876, recueilli plus de cent mille francs pour les bibliothèques de casernes, adresse aujourd'hui un nouvel appel à ses amis en faveur des bibliothèques d'hôpitaux. Dons en argent, livres à images, collections dépareillées de revues illustrées, bons romans, livres de fond, elle recevra avec reconnaissance tout ce qu'on voudra bien lui adresser, dans ses bureaux, 1, rue Christine.

Nous rappelons que le bureau de la Société Franklin est composé de MM. Ad. d'Eichthal, président honoraire; général Favé, membre de l'Institut, président; Édouard Charton, sénateur, membre de l'Institut, et Ducrey, conseiller maître à la Cour des comptes, vice-présidents; H. Mirabaud, trésorier; Charles Robert, secrétaire général.

Belgique. — *La Bibliothèque royale.* — Exposé de la situation de la bibliothèque royale durant l'année 1882. Rapport adressé à M. le ministre de l'intérieur par M. L. Alvin, conservateur en chef. Les six premiers chapitres sont consacrés aux rapports de chacun des conservateurs des six sections qui composent le service. La dernière partie donne un résumé des dépenses d'entretien et d'acquisition de livres et d'objets constituant les collections et formule les desiderata actuels.

Les acquisitions n'ont pas été nombreuses pendant l'année 1882; mais parmi les 165 volumes que la bibliothèque a pu acquérir, il y en a plusieurs d'une grande valeur.

L'accroissement de la collection d'estampes a été de 584 pièces, celui du cabinet de numismatique de 467. Le rapport donne une statistique détaillée de la fréquentation de la salle de lecture, du nombre d'imprimés et de manuscrits communiqués, des prêts au dehors, etc.

Le département des manuscrits a fourni, comme d'habitude, un assez grand nombre de reproductions photographiques, de miniatures, de plans et de fragments de texte. Plusieurs de ces reproductions ont été publiées; la bibliothèque en conserve les clichés et deux exemplaires. Le travail du catalogue historique des manuscrits est presque terminé.

Le bureau de traduction, créé par arrêté royal de 1879, avait pour objet « de réunir les publications destinées à faire connaître l'état et les progrès les plus récents des sciences, des beaux-arts et de la législation dans les pays étrangers et d'organiser un cabinet de lecture où les personnes admises sur la décision du ministre de l'intérieur pourraient prendre connaissance de ces publications ». Un comité consultatif était chargé de proposer les traducteurs à l'agrément du ministre et de donner son avis sur le choix des livres, des abonnements et des publications à traduire. La salle de travail annexée au bureau de traduction a été ouverte en décembre 1880. Pendant l'année 1882, 109 brochures ou documents ont été analysés ou traduits.

Des essais entrepris au mois de mai pour éclairer la salle au moyen de la lumière électrique se sont poursuivis jusqu'au mois de décembre, mais sans donner de résultat satisfaisant. A plusieurs reprises, des accidents ont occasionné la suspension des séances et ont déterminé l'administration à recourir à l'emploi du gaz, ce qui a permis de reprendre les séances du soir.

La somme votée au budget de 1882 pour le service du matériel et des acquisitions était de 60,000 francs. Une somme de 36,600 francs a été consacrée aux nouvelles acquisitions; le matériel (entretien, chauffage, etc.) a absorbé 23,000 francs.

Dans le chapitre intitulé « Desiderata de la bibliothèque royale », M. L. Alvin, conservateur en chef, fait remarquer que les dépenses du personnel, qui se compose de 28 personnes, absorbent la plus grande partie de la somme dont le budget de la bibliothèque s'est accru depuis 1840. Les souscriptions aux ouvrages périodiques et aux revues des arts graphiques et plastiques emportent une part notable du crédit affecté aux acquisitions.

Dans l'état actuel de ses ressources ordinaires, il est impossible à la bibliothèque de prendre part aux grandes ventes. M. Alvin met en regard qu'en France la dotation de la Bibliothèque nationale est de 608,000 francs, plus 50,000 francs pour le catalogue; le fonds destiné aux acquisitions est de 238,000 francs; il a été augmenté de 50,000 francs en 1878.

Le dernier budget du British Museum s'élève à 2,797,000 francs, dont 633,875 francs pour les acquisitions, 1,523,450 francs pour l'administration, 384,500 francs pour les reliures et catalogues, sans compter les donations particulières qui lui constituent un revenu à part, et les libéralités privées.

Le dépôt obligatoire n'existant pas en Belgique, la bibliothèque doit tout acheter, ce qui constitue encore un désavantage considérable.

M. Alvin se plaint que l'aménagement actuel de la bibliothèque suffit à peine aux besoins du moment et craint qu'avec l'accroissement de ses collections, la bibliothèque royale ne soit bientôt à l'étroit.

(*Moniteur belge.*)

Allemagne. — *Bibliothèque de la ville de Strasbourg.* — Le *Centralblatt für Bibliothekwesen* résume dans un tableau fort curieux à consulter l'histoire de la bibliothèque de Strasbourg de 1872 à 1883. Non seulement ce tableau nous fournit des données intéressantes sur la fréquentation de la bibliothèque, mais encore sur la nature des livres et manuscrits qui ont été consultés par le public.

En 1872, 344 personnes seulement ont fréquenté la bibliothèque; en 1883, ce chiffre s'est élevé à 21,360. Le nombre de livres et de manuscrits demandés, qui n'était que de 4,920 en 1872, a atteint le chiffre de 63,461 en 1883.

Pendant la période 1872-1883, 567,172 livres et manuscrits ont été prêtés à 150,726 personnes.

Bibliothèque de l'Université de Halle. — La bibliothèque de l'Université de Halle, qui comptait 40,000 volumes au commencement de 1884, est une de celles qui possèdent la collection la plus complète de périodiques allemands et étrangers. Elle a pu compléter, par voie d'échange ou par voie d'achat, 32 séries de publications périodiques. La bibliothèque est en relations d'échange avec 282 sociétés et institutions savantes.

Bibliothèque royale de Stuttgart. — Le Dr Schott, bibliothécaire de la bibliothèque royale de Stuttgart, a publié, dans le *Schwäbischer Merkur* des 4 août et 30 septembre 1883, deux articles intéressants, l'un sur le nouveau bâtiment destiné à remplacer l'ancienne bibliothèque, l'autre sur la bibliothèque publique de Stuttgart en 1783.

Bibliothécaires. — Le Dr Steffenhagen, bibliothécaire de la bibliothèque de l'Université de Kiel, vient d'être nommé bibliothecaire en chef.

— Le Dr F. Ebrard, bibliothécaire de la bibliothèque de l'Université de Strasbourg, a été nommé directeur de la bibliothèque municipale de Francfort.

Autriche. — *Bibliothèque de l'Université de Lemberg.* — La bibliothèque de l'Université de Lemberg compte aujourd'hui près de 85,000 numéros, dont 390 manuscrits, 239 atlas et cartes, 10,500 monnaies et médailles.

Le budget des bibliothèques autrichiennes. — Les bibliothèques des différentes universités de la Cisleithanie sont inscrites au budget autrichien de 1884 pour les sommes suivantes :

Vienne.......	37,500 fl.	Lemberg.....	15,200 fl.
Prague.......	26,400 fl.	Krakau.......	15,100 fl.
Gratz...	16,100 fl.	Innsbruck....	14,700 fl.
Czernowitz..	14,400 fl.		

Italie. — *Bibliothèques universitaires.* — Le 28 février dernier la Chambre des députés d'Italie a approuvé la nouvelle loi sur l'instruction publique, dont quelques articles se rapportent spécialement aux bibliothèques universitaires.

Pour donner plus d'autonomie aux universités, le gouvernement met sous leur direction les musées, cabinets et bibliothèques universitaires. Le conseil d'administration de chaque université sera chargé du soin de la conservation des documents; ce conseil aura le droit de fixer le règlement et l'usage de la bibliothèque et d'en nommer les employés.

États-Unis. — *Une bibliothèque à Washington.* — Le Sénat a voté un bill accordant 500,000 dollars pour la construction d'une bibliothéque à Washington. Le total des dépenses est estimé à 15 millions de francs, y compris l'achat des livres.

PUBLICATIONS NOUVELLES

des ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— M. de Mas-Latrie a fait tirer à part un travail paru dans le *Cabinet historique* sous ce titre : *le Glossaire des dates.* M. de Mas-Latrie fournit l'explication, par ordre alphabétique, des noms peu connus des jours de la semaine, des mois et autres époques de l'année, employés dans les dates des documents du moyen âge.

— M. l'abbé Ulysse Chevalier vient de faire paraître le quatrième fascicule (P-Z.) du *Répertoire des sources historiques du moyen âge. Bio-bibliographie* (Paris, bureaux de la Société bibliographique).

— L'*Annuaire de la Société des amis des livres pour 1884* vient de paraître à la librairie Rouquette.

Cet annuaire contient, outre la liste des membres de la Société et le rapport lu par le secrétaire de la Société à la dernière assemblée générale, les études suivantes : *Essai sur les notes marginales*, par notre directeur, M. Octave Uzanne; *le Songe de Poliphile*, par M. Henry Houssaye; *Victor Hugo et Alexandre Dumas*, par M. Parran; enfin une *Notice sur Homère et sur une traduction de l'Iliade en vers français*, par M. Eugène Paillet.

Livres nouveaux.

Théologie, morale. — F. Bouilhet : *Lettres de psychologie et de morale* (Hachette, 1 vol. in-16). — *Œuvres choisies de S. E. le cardinal Lavigerie* (Poussielgue, 2 vol. in-8°). — Lagrange : *Vie de monseigneur Dupanloup*, t. II (Poussielgue, 1 vol. in-8°). — R. P. Lacordaire : *Sermons, instructions et allocutions* (Poussielgue, 1 vol. in-8°). — Renan : *Nouvelles études d'histoire religieuse* ((Calmann Lévy, 1 vol. in-8°). — James de Rothschild : *Mystère du vieil Testament*, t. IV (Didot, 1 vol. in-8°).

Jurisprudence. — Barclay et Dainville : *les Effets de commerce dans le droit anglais* (Durand et Pedone Lauriel, 1 vol. in-12). — Worms : *Discours, plaidoyers et œuvres diverses d'Edm. Rousse* (Larose et Forcel, 2 vol. in-8°). — Lévi-Lion : *De la liquidation des sociétés commerciales* (Larose et Forcel, 1 vol. in-8°).

Philologie, linguistique. — Costero et Lefèvre : *Dictionnaire français-italien et italien-français* (Boyveau, 1 vol. petit in-8°). — Coutanseau : *Dictionnaire anglais-français et français-anglais* (Boyveau, 1 vol. in-8°). — Bergaigne : *Manuel pour étudier la langue sanscrite* (Vieweg, 1 vol. grand in-8°).

Littérature. — H. Malot : *Marichette* (Dentu, 2 vol. in-18). — Gyp : *le Monde à côté* (Calmann Lévy, 1 vol. in-18). — G. Sand : *Correspondance*, t. V (Calmann Lévy). — Mme Guizot : *Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis* (Hachette, 1 vol. in-16). — Yves Guyot : *Un fou* (Marpon, 1 vol. in-18). — Leroy : *l'Amour sans phrases* (Marpon, 1 vol. in-18). — Gérard : *Solange* (Plon, 1 vol. in-18). — Daniel Darc : *Canifs et contrats* (Ollendorff, 1 vol. in-18). — Huysmans : *A rebours* (Charpentier, 1 vol. in-18). — A. Daudet : *Sapho* (Charpentier, 1 vol. in-18). — Richepin : *les Blasphèmes* (Dreyfous, 1 vol. in-18). — Guy de Maupassant : *Clair de lune* (Monnier, 1 vol. in-8°). — A. Gérard : *Solange* (Plon, 1 vol. in-18). — Maizeroy : *la Maîtresse de miss Éva* (Rouveyre, 1 vol. in-18). — G. Ohnet : *Lisa Fleuron* (Ollendorff, 1 vol. in-18). — Th. de Banville : *Nous tous* (Charpentier, 1 vol. in-18). — A. Lepage : *les Dîners artistiques et littéraires de Paris* (Frinzina, 1 vol. in-18). — G. Duruy : *Andrée* (Hachette, 1 vol. in-16). — Montégut : *Nos morts contemporains*, 2e série (Hachette, 1 vol. in-16). — Belot : *le Pigeon* (Dentu, 1 vol. in-18). — Bloy : *Propos d'un entrepreneur de démolitions* (Tresse, 1 vol. in-18).

Théatre. — A. Parodi : *la Jeunesse de François Ier* (Dentu, 1 vol. in-18). — H. Meilhac : *la Duchesse Martin* (Calmann, 1 vol. grand in-18). — E. Pailleron : *la Poupée* (Calmann, 1 vol. grand in-18). — Redelsparger : *le Noyau* (Jouaust, 1 vol. in-16).

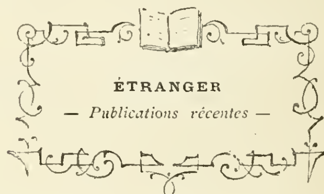
Histoire. — Raunié : *Recueil Clairambault-Maurepas*, t. IX (Quantin). — *Histoire générale des pays du Gastinois, Senonois et Hurpois*, 1 vol. grand in-4°, t. II (Pithiviers, Imprimerie nouvelle). — E. de Broglie : *Fénelon à Cambrai, d'après sa correspondance* (Plon, 1 vol. in-8°). — *Mémoires du prince de Metternich*, t. VIII (Plon, 1 vol. in-8°). — Rothan : *l'Allemagne et l'Italie* (Calmann Lévy, 1 vol. in-8°). — Bosq : *Voyage autour de la République* (Chevalier-Marescq, 1 vol. in-18). — Jusserand : *la Vie nomade et les routes d'Angleterre au* XIVe *siècle* (Hachette, 1 vol. in-16). — Bréard : *Jean Doublet, lieutenant de frégate sous Louis XIV* (Charavay, 1 vol. in-8°). — E. Biré : *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur* (Gervais, 1 vol. in-12). — Nolte : *l'Europe militaire et diplomatique au* XIXe *siècle* (Plon, 4 vol. in-8°).

Géographie. — Archibald Colquhoun : *la Chine méridionale de Canton à Mandalay* (Oudin, 2 vol. in-12). — De Saint-Pol Lias : *De France à Sumatra* (Oudin, 1 vol. in-12). — De Contenson : *Chine et extrême Orient* (Plon, 1 vol. in-18).

Pédagogie. — Harmand : *Instruction morale et civique* (Pigoreau, 1 vol. in-12). — C. Sée : *Lycées et collèges de jeunes filles* (1 vol. in-8°). — *L'École normale 1810-1883* (Cerf, 1 vol. grand in-8°). — Hippeau : *la Révolution française et l'éducation nationale* (Charavay, 1 vol. in-8°).

Économie politique et sociale. — Le P. Félix : *le Charlatanisme social* (librairie Roger et Chernovitz, 1 vol. in-8°). — Desgrand : *De l'influence des religions sur le développement économique des peuples* (Plon, 1 vol. in-18). — Le Trésor de la Roque : *les Finances de la République* (Calmann Lévy, 1 vol. in-18. — Thierry Mieg : *la France et la concurrence étrangère* (Calmann Lévy, 1 vol. in-18). — Reynaud : *l'Année financière* (Chevalier-Marescq, 1 vol. in-18).

Mélanges. — *Mélanges Graux, recueil de travaux d'érudition classique dédié à la mémoire de Charles Graux* (Thorin, 1 vol. grand in-18). — *Annuaire de la Société des amis des livres pour 1884* (Rouquette. 1 vol. in-12). — *Liber sadicus* (*Justine*, par de Sade) (Liseux, 1 vol. grand in-8°). — A. Franklin : *les Corporations ouvrières de Paris du* XIIe *au* XVIIIe *siècle* (Didot).



ÉTRANGER

— Publications récentes —

Allemagne. — La librairie Cotta, de Stuttgart, publie la première partie d'une *Histoire de l'éducation, depuis les commencements jusqu'à notre époque*. Cet ouvrage est dû à une société de savants et de pédagogues, dirigée par M. K. A. Schmid. Il comptera quatre volumes. Le deuxième ira de Charlemagne à la Réforme; le troisième, rédigé par MM. Schmid, Vagenmann et Hauber, sera consacré à la Réforme; le quatrième, relatif aux temps modernes, de Rousseau à Pestalozzi, aura pour auteurs MM. Hauber et Baur.

— M. Kirschner, professeur à Stuttgart, publie un nouveau volume de son annuaire de la littérature allemande (*Deutscher Litteratur Kalender*), contenant 4,150 adresses d'auteurs, les noms véritables des pseudonymes, etc.

Une traduction allemande de *Sapho* de Daudet paraît chez H. Minden, Dresde.

Vient de paraître : *Histoire de la bibliothèque de la ville de Hambourg*, Hambourg, 1884, chez M. Isler.

— Le *Catalogue de la bibliothèque de M. Salomon Hirzel* comprenant exclusivement des ouvrages rela-

tifs à Gœthe vient de paraître chez Ludwig Hirzel à Leipzig.

— Schulz. *Allgemeines Adressbuch für den deutschen Buchhandel, den Antiquar-Colportage. Kunst-Landkarten und Musikalienhandel,* etc. Leipzig, Schulz, 406 pages.

(Livre d'adresses pour la librairie allemande très complet).

— *Geoffrey Chaucer. Œuvres poétiques traduites* par Adolphe Düring. Ier volume. Strasbourg, Ch.-J. Trübner, 1883.

— *Lessing. Histoire de sa vie et de ses écrits,* par le Dr Erich Schmidt, professeur à l'Université de Vienne. Ier volume. Berlin, chez Weidmann, 1884.

— *Die letzten Tage Heinrich Heine's.* Erinnerungen von Camille Selden. Les derniers jours de Heine, souvenirs de Camille Selden (pseudonyme Mouche). Iena, chez Costenoble (seule traduction autorisée).

— *La genèse et le développement du globe terrestre et des êtres organiques qui l'habitent,* par Julien Weinberg, avec 21 gravures sur bois. Leipzig, chez M. Friedrich.

L'auteur développe sur l'origine du globe terrestre une série d'hypothèses nouvelles en contradiction avec celles acceptées jusqu'à ce jour et qui probablement soulèveront de nombreuses critiques.

— L. Neubaur. *Die Sage vom ewigen Juden,* Leipzig, 1884. (La légende du Juif errant avec une bibliographie complète de la littérature se rapportant à cette légende.)

— *Quellenforschungen zur Geschichte der Erfindung der Typographie,* par A. von der Linde. 1er fascicule. *Breviarium Moguntinum,* 84 pages in-8o. Wiesbade, Feller et Gecks. (Recherches historiques sur l'origine de la typographie.)

— *Verzeichniss der im 1883 erschienenen Musikalien, musikalischen Schriften und Abbildungen.* Leipzig, 1884. (Liste de tout ce qui a paru en 1883 relativement à la musique.)

— *Gesammt. Verlags Catalog des deutschen Buchhandels vollständig bis Ende 1880.* Catalogue général de la librairie allemande. Cette publication va jusqu'à fin 1880.

— Franke H. *Carl Christian Horvath, fondateur de la Buchhändlerborse.* (Notice bibliographique.)

— G. Korting. *Encyclopédie et méthodologie de la philologie romane et en particulier de la philologie française.* Heilbronn, chez Henniger frères, 1884. Cet ouvrage important sur la philologie moderne résume le cours universitaire de philologie moderne professé par l'auteur.

— Les mémoires de Henri Heine, réunis en un volume, viennent de paraître à Leipzig chez Hoffmann et Campe.

Angleterre. — L'éditeur John Murray, d'Albermarle street, a publié une biographie, accompagnée de lettres, de feu la princesse Alice, fille de la reine Victoria, traduite de l'allemand par la princesse Christian et dédiée au grand-duc de Hesse, veuf de la princesse Alice, et aux quatre princesses de Hesse.

— Les éditeurs Chapman and Hall viennent de publier une nouvelle édition du remarquable ouvrage du major Griffith, inspecteur des prisons de Sa Majesté, intitulé *The Chronicles of Newgate,* les chroniques de Newgate.

— On annonce, chez Elliot Stock, un nouveau volume de vers, intitulé *Earth's Voices* (*les Voix de terre*).

— Le grand libraire de Londres, Bernard Quaritch, a récemment publié un important catalogue à prix marqué d'ouvrages se rapportant aux religions et aux superstitions. Il comprend les divisions suivantes : Bibles; histoire de l'Église; théologie et droit canonique; liturgie et rite; judaïsme; mythologie comparée et cultes païens; mystères, magies, sorcellerie. Parmi les deux mille trois cents et quelques numéros de ce catalogue, et dont beaucoup sont très précieux, on remarque un manuscrit sur vélin de la version anglaise du Nouveau Testament, par Wycliffe, datant de la fin du XIVe siècle. Le libraire en demande mille livres sterling (25,000 francs).

— M. Charles Hervey a écrit, pour *London Society,* quelques pages alertes et érudites sur Baculard d'Arnaud, qu'il intitule *A protégé of Voltaire.*

— Chez Kegan, Trench et Cie, *Scenes in the House of commons* (*Scènes à la Chambre des communes*), par M. David Anderson.

— Chez MM. W.-H. Allen, une histoire de l'Hindoustan que prépare M. H.-G. Keene, auteur de *The Fall of the Mughal empire* (*Chute de l'empire mogol*).

— Chez Cassell et Cie : *Life and labours in the Far Far West* (*Vie et travaux dans l'extrême ouest*), par W.-H. Barneby.

— Chez MM. Remington : *The New Dance of death* (*la Nouvelle Danse des morts*), par MM. Egmont Hake et J.-G. Lefebre.

— MM. Harper publient un ouvrage historique de M. Paul Baron Watson, intitulé *Marcus Aurelius Antoninus.*

— De M. Percy Fitzgerald : la Vie de Guillaume IV et son époque (*The Life and Times of William IV*).

— Chez MM. Griffith et Farran, un récit de voyage à pied en Auvergne (*Trough Auvergne on foot*), par M. Edw. Barker.

— Chez MM. Dodd, Meard et Cie, une édition de luxe des poésies complètes d'Elisabeth Barrett Browning.

— Les dévots de Shakespeare envieront tous la possession d'un catalogue que M. J.-O. Halliwell-Philipps a distribué à quelques amis et qui contient la liste des dessins et gravures de son cabinet illustrant la vie du grand poète. C'est un document précieux pour l'établissement d'une iconographie shakespearienne.

— Un fervent de la bibliophilie, M. Daniel, a une presse particulière avec laquelle il imprime en amateur et pour quelques amis. Il vient d'exécuter, à cent exemplaires, une édition de *Odes and Eclogues*, par le chanoine Dixan. C'est un très joli volume, petit in-4°, imprimé en italiques, et orné de lettres initiales dessinées à la main.

— Le troisième et dernier volume de *History of China*, par D.-C. Boulger, vient de paraître chez MM. W.-H. Allen.

— MM. Sampson Low, Marston et Cie viennent de publier le catalogue général de la librairie anglaise pour 1883, sous son titre ordinaire : *The English Catalogue.*

— *Le Socialisme contemporain* (*Contemporary Socialism*), par M. John Rae, vient de paraître chez MM. Isbister. Les doctrines de Lassalle, de Karl Marse, de Henry George, etc., y sont exposées et critiquées.

— MM. Field et Tuer publient un volume destiné à faire pendant à *John Bull and his island.* Il a pour titre *Holy Blue* et aurait été d'abord écrit en français, puis traduit en anglais par M. A. de Florian. Son mérite est d'être un récit absurde plein de locutions françaises rendues littéralement.

— M. Charles F. Blackburn est l'auteur d'un nouvel ouvrage de bibliographie, dont voici le titre tout au long : *Hints on Catalogue titles and on index Entriers, with a rough vocabulary of terms and abbreviations, chiefly from catalogues, and some passages from journeying among books.* Ce sont des conseils sur la rédaction des catalogues, des tables analytiques, avec des listes, des abréviations et termes techniques les plus usités, MM. Sampson Low et Cie sont les éditeurs.

Italie. — *Relazione sugli archivi di stato italiani*[1] (1874-1882). Ce travail, qui émane de la première division du ministère de l'intérieur, fait l'historique des archives d'État depuis 1874 et il examine dans un rapport spécial quelle est la situation des dépôts publics. Cette publication entre dans les détails les plus complets sur le fonctionnement du service intérieur dans chaque dépôt de 1874-1882 ; il indique les locaux, les documents, le personnel des travaux de classement et l'état des inventaires. Les archives dont on présente ainsi la statistique officielle sont celles de Turin, Gênes, Milan, Brescia, Mantoue, Venise, Parme, Bologne, Modène, Florence, Lucques, Pise, Sienne, Rome, Naples, Palerme et Cagliari.

Une bibliographie de toutes les publications faites depuis 1874 sous les auspices ou par l'initiative des archives complète ce travail.

— La seconde partie des *Studi storici nel contado di Savoia Marchesato in Italia*[2] vient de paraître. Dans ce volume l'auteur, M. le comte Alberto de Gerbaix-Sonnaz, a produit des documents nouveaux et nombreux sur les premiers comtes de Maurienne, et les luttes qu'ils eurent à soutenir, sur les premiers rapports de la Maison de Savoie avec la France et enfin sur les campagnes de Barberousse en Italie. Cet ouvrage qui traite, comme on voit, des origines premières de la maison de Savoie se recommande par le soin avec lequel sont classées et expliquées les pièces historiques découvertes par M. de Gerbaix-Sonnaz.

— Plusieurs publications relatives à Garibaldi ont paru dernièrement en Italie. Il semble que les auteurs de ces biographies, généralement enthousiastes, ont saisi l'occasion d'actualité que leur a offerte la récente inauguration à Pavie du monument de Garibaldi.

Nous avons déjà noté quelques-uns de ces ouvrages, nous citerons encore *Garibaldi e i suoi tempi*[3] de Jessie W. Mario. C'est un beau volume in-4° de 842 pages illustré par Ed. Matania et contenant des autographes de Garibaldi, des cartes et des plans.

— Parmi les dernières publications nous signalerons *Ferdinando II e il suo regno*[4] de M. Nisco, le tome Ier

1. Tipogr. di L. Cecchini, Rome.
2. Roux et Favale, éditeurs, Turin.
3. Fratelli Trèves, éditeur, Milan.
4. Detker, éditeur, Naples.

de la *Storia romana*[1] de M. Bonghi, *Gli Eretici nel medio evo*[2] de M. Tocco, *Dei camerieri segreti e d'onore del summo pontifice*[3] de M. Frezza di San Felice, et *la Paura*[4] ouvrage dans lequel M. Angelo Mosso étudie les divers phénomènes que peut amener la peur et les maladies qui peuvent en provenir.

Il nous faut noter, en outre, les nouvelles éditions de nombreux *guides*, notamment celui de Turin[5] publié à l'occasion de l'exposition de Turin dont il contient une description détaillée.

— M. Comparetti vient de faire paraître à Florence (Lœcher, éditeur) le premier numéro du *Museo italiano di antichita classica*.

— Un autre recueil périodique nouvellement paru est la *Rivista storica italiana* (trimestrielle), dirigée par M. C. Rinaudo.

Le premier numéro contenait *Une nouvelle question sur Savonarole* de M. Pasq. Villari, *les Communes de l'État romain au moyen âge* de M. Vito la Mantia, *les Franciscains au* XIIIe *siècle* de M. G. Rosa, *l'Élection du pape Jules II* de M. Gius. de Leva. Ce dernier article est un chapitre de l'*Histoire de Charles-Quint* à laquelle travaille M. de Leva et dont le quatrième volume a valu à son auteur le prix royal de 10,000 fr. que lui a décerné l'Académie de Lincei.

Au sujet de cet important ouvrage nous trouvons dans la *Revue internationale* du 10 mai le récit d'une importante découverte historique faite à la bibliothèque Madotti dans la ville de Guastalla. Plus de deux cents lettres signées par Charles-Quint et contre-signées par ses secrétaires intimes, notamment par le fameux comte de Vargas, ont été trouvées par M. le professeur Arbois. Elles sont toutes adressées à don Ferrante Gonzague, capitaine général des armées de Charles-Quint, gouverneur de l'État de Milan, vice-roi de Sicile, dont la statue colossale occupe la grande place de Guastalla. Ces lettres sont écrites en espagnol, sauf quelques-unes qui sont en français ou en chiffres.

M. le professeur Arbois a découvert en même temps un nombre considérable de lettres de don Ferrante Gonzague, écrites la plupart en italien et adressées à des princes, à des cardinaux, à des ambassadeurs et à d'autres personnages éminents. Parmi ces lettres il y a la très longue minute des négociations entre le prince et les conjurés de Plaisance qui préparèrent l'assassinat de Pierre-Louis Farnèse.

L'importance de ces documents est extrême et elle parut telle à M. de Leva, avisé aussitôt de cette découverte, qu'il arrêta la publication toute prochaine du cinquième volume de son histoire de Charles-Quint. Les recherches qu'il avait faites au château de Simancas, près de Valladolid, où sont conservés les documents les plus importants de la couronne d'Espagne, ne lui avaient en effet procuré que des copies d'une faible partie de ces documents entièrement inédits.

— Le directeur du musée des antiques de Cagliari, M. Ettore Pais, a repris la publication, interrompue en 1865, du *Bullettino archeologico sardo* qui avait paru pendant dix ans sous la direction du savant archéologue, le chanoine Giov. Spano.

— Le premier fascicule de la *Collezione fiorentina di fac-simili paleografici greci, latini e italiani*, publiée sous les auspices de l'Institut royal des études supérieures de Florence, vient d'être mis en vente. Ce premier fascicule contient 24 fac-similés, dont le plus ancien remonte à l'année 943 de notre ère et le plus récent au XIVe siècle. Nous citons parmi les plus célèbres l'Eschilo Laurenziano, le Clementi d'Alessandria, un Evangeliario en lettres onciales, un Boezio en caractères anglo-saxons ainsi qu'une page d'une lettre originale de Pétrarque. La collection entière comprendra à peu près 300 fac-similés d'un haut intérêt pour ceux qui s'occupent de l'étude des antiquités classiques et de celles du moyen âge.

— *Il primo secolo della R. academia delle scienze di Torino. — Notizie storiche e bibliografiche* (1783-1883). Torino, in-4° (Imprimerie royale), publié à l'occasion du centenaire de l'Académie de Turin. — La première partie comprend l'histoire de l'Académie; les diverses transformations qu'a subies cette institution sont retracées par l'orientaliste Gaspare Gorresio, préfet de la bibliothèque de Turin. — La seconde partie contient un répertoire bibliographique des publications parues sous les auspices de l'Académie.

— La librairie M. Hœpli, à Milan, vient de faire l'acquisition de la bibliothèque du docteur Scartazzini, composée exclusivement d'ouvrages relatifs au Dante. Le catalogue paraîtra prochainement.

— Viennent de paraître :

L. Perosa : *I codici manoscritti della bibliotheca Querini*. Stamp. di Venezia recentementi ordinati e registrati : relazione, ecc. Venezia, tip. del Commercio di M. Visentini. 23 pages.

Capponi (Gino) : *Epistolario*, comprese le lettere di altri al Capponi, per cura di Alessandro Carraresi, t. III.

Cavalcaselle et J.-A. Crowe : *Raffaello, la sua vita e le sue opere*, t. I, con 10 tavole e incisioni.

Collezione fiorentina di fac-simili paleografici greci e latini, illustrati da Cesare Paoli e Girolamo Vitelli.

Bernoni : *D. Antonio Blado e la sua stamperia in*

1. Hœpli, éditeur, Milan.
2. id. id.
3. Spithœver, éditeur, Rome.
4. Fratelli Trèves, éditeur, Milan.
5. id. id.

Roma nel secolo XVI con notizie sulla edizione principe delle opere di Nicolo Machiavelli.

G.-A. Scartazzini : *Dante in Germania, — parta seconda, — Bibliografia Dantesca.* (Ulrico Hœpli.)

Antonio Favoro, professeur à l'Universite de Padoue : *Galileo e lo studio di Padora. — Alcuni scritti inediti di Galileo Galilei tratti dai manoscritti della bibliotheca nazionale di Firenze.*

Autriche. — Joh. Meissner : *les Comédiens anglais en Autriche à l'époque de Shakespeare.* Vienne, chez Ch. Konegen.

Belgique. — Catalogue général de la librairie belge existante ou collection alphabétique des catalogues des libraires et éditeurs belges. Précédée d'une table alphabétique détaillée des noms d'auteurs. — Bruxelles, secrétariat du Cercle.

— *Inventaires des archives de la Belgique*, publiées par ordre du gouvernement sous la direction de M. Gachard; *Inventaire des archives de la Cour féodale de Brabant*, par L. Galesloat, t. II. Bruxelles, C. Muquardt. Le premier volume a paru en 1871.

Hollande. — Brinkman : *Alphabetische lyst van boeken, landkaarten enz. die in het jaar 1883 in het Koningryk der Nederlanden nitgegeven zyn.* — Amsterdam, 1884.

Catalogue alphabétique des livres et cartes parus en Hollande pendant l'année 1883.

— Chez MM. Hoitsema, à Groningue, vient de paraître : Allings : *Catalogus bibliothecæ Guyotianæ Instituti surdo-mutorum Groningani. Pars specialis : De surdo-mutis, balbis, cæcis, mente imbecillis.* — Groningæ, typis fratrum Hoitsema. (N'est pas dans le commerce.)

— Rietstap : *Armorial général*, 2e édition, 7e livraison. Utrecht, Beyers.

Espagne. — Saura : *Diccionario manual completo catalano castellano y cast-catal.* — Barcelone, 1,144 pages.

— *Annuario del cuerpo facultativo de archiveros, bibliothecarios y anticuarios* (t. II). Madrid. (N'est pas dans le commerce.)

Russie. — Une très belle édition des *Œuvres complètes de Tourguéneff* vient de paraître en Russie. Cette édition, qu'ont dirigée MM. Glasunom et Hassulevitch, comprend dix forts volumes. La volumineuse correspondance du romancier russe paraîtra prochainement sous les auspices de la Société d'assistance mutuelle des savants et des gens de lettres.

— Lamansky : *Secrets d'Etat de Venise*, documents servant à éclaircir les rapports de la Seigneurie à la fin du xve au xvie siècle. — Saint-Pétersbourg et Leipzig (Brockhaus).

Suisse. — Comte Ch. Osw. Szymanowski : *Essai sur l'histoire de la noblesse en Pologne*, gr. in-8°. — Zurich, chez Schulthes.

— Le prince Youssoupoff : *Ivan Tourguéneff et l'esprit de son temps*, 56 pages. — Lausanne, 1884.

Suède. — Kes : *Forsock till svenska tidningspressens historia*, t. Ier (1634-1719). — *Essai sur l'histoire des publications périodiques de la Suède*, avec photolithographies et reproductions des plus anciens journaux de Suède. — Stockholm, Bonnier.

Norvège. — Müller : *Katalog over Christiania Kathedralskoles Bibliothek.* Christiania, 1884. — 550 pages. (Catalogue de la bibliothèque de l'école de la cathédrale.)

Danemark. — *Aarsberetning og Meddelelser fra det store kongelige Bibliothek.* Udgvine af. C. Bruun, t. III, 9e partie. — Copenhague, 1884, Gyldendal. (Rapport annuel sur la bibliothèque royale de Copenhague.)

Turquie. — Un lettré turc, Si-Ahmed-Velytz pacha, a traduit en langue turque *l'Avare*, le *Misanthrope* et le *Médecin malgré lui*, et les a fait jouer à Constantinople par une troupe turque.

États-Unis. — Cassell et Cie, de New-York, mettent en vente *The United States art Directory and Year Book* (*Guide et annuaire artistique des États-Unis*), par S. R. Koekler. C'est la seconde année de cette publication. Elle est ornée de 76 illustrations, dont la plupart hors texte.

— MM. Scribner (New-York) publient un nouvel ouvrage de M. Andrew Carnegie, intitulé : *Round the world* (*Autour du monde*).

— Le général Lorin a publié chez Dodd et Mend, à New-York, un volume intitulé : *El Mahdi and the Soudan* (*le Mahdi et le Soudan*).

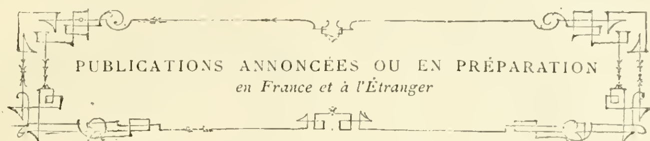
— Chez MM. Harper, de New-York : *Manners and social customs in America*, par MM. John Sherwood.

— Une brochure qui intéressera les universitaires de tout pays : *The American University. When shall it be, Where shall it be, What shall it be?* par le professeur Burgness, de Colombia College, chez

MM. Ginn, Heath et Ce, de New-York (*l'Université américaine. Quand, où et que doit-elle être?*)

— Horn J. W. : *History of the literature of the Scandinavian North,* translated by R. B. Anderson.— Chicago, Griggs, 1884. (Contient une bibliographie des principaux ouvrages anglais traitant de la littérature scandinave.)

— Les excellentes réimpressions des ouvrages français, de M. William R. Jenkins, continuent; le dernier volume publié est le *Mariage de Gérard*, d'André Theuriet.



PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— M. Rothan, l'ancien ministre plénipotentiaire qui a publié, il y a plusieurs années, de curieux livres sur l'affaire du Luxembourg et les préliminaires de la guerre de 1870, vient d'achever un nouvel ouvrage intitulé : l'*Allemagne,* qui répand les plus vives lumières sur les événements de l'année terrible.

— La *Société de l'Histoire de France* a décidé la publication du *Liber querulus de excidio Britanniæ,* composé par saint Gildas, au VIe siècle. M. de la Borderie, chargé de ce travail, se propose de donner une édition critique de ce texte si important pour l'histoire des origines armoricaines, avec une traduction; en appendice, il publiera un texte remanié au XIIe siècle, sans doute par Robert de Torigny et contenant d'utiles leçons.

— La librairie Alcan doit publier très prochainement une traduction, par M. I. Soury, des *Éléments de physiologie,* de M. Preyer; un ouvrage de M. Fouillée : *la Liberté et le déterminisme,* et les *Problèmes de l'esthétique contemporaine,* par M. Guyau.

— M. E. Boutroux, maître de conférences à l'École normale supérieure, prépare une *Histoire de la philosophie en Allemagne, depuis les origines jusqu'à nos jours.* L'ouvrage comprendra cinq volumes : I. *Les origines et Leibniz.* — II. *Kant.* — III. *Fichte et Schelling.* — IV. *Hegel, Schleiermacher, Herbart, Schopenhauer.* — V. *La philosophie contemporaine.*

— M. Sommervogel, de la Compagnie de Jésus, va faire paraître prochainement un *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes,* publiés par des religieux de la Compagnie de Jésus, depuis sa fondation jusqu'à nos jours.

L'ouvrage formera deux volumes in-8 à 2 colonnes et sera publié par les soins de la librairie Palmé.

— M. Parodi doit faire prochainement paraître, chez l'éditeur Hennuyer : *le Théâtre en France,* XVIIe, XVIIIe *et* XIXe *siècles.*

— M. Quentin-Bauchart, fils de l'ancien conseiller d'État, prépare en ce moment une notice sur trente-cinq souverains et grandes dames du XVIIIe siècle, qui ont beaucoup aimé les livres.

ÉTRANGER

Angleterre. — On fait espérer prochainement un nouveau volume d'*Essays,* par M. Swinburne.

— On annonce une traduction des *Mémoires du maréchal Bugeaud,* rédigés par M. d'Ideville, chez MM. Hurst et Blackett, sous la direction de miss Charlotte M. Yonge.

— Le mari de George Eliot, M. Cross, prépare une biographie de sa femme, dont un des éléments principaux sera la correspondance présentée récemment au public français dans les *Débats,* par M. Darmesteter.

— L'éditeur William Brown, d'Édimbourg, va entreprendre la publication d'une série d'études sur les travaux de l'enseignement des grands écrivains contemporains. Le titre général sera : *The Round Table Series.* Emerson et George Eliot doivent être parmi les premiers auteurs étudiés. Le tirage se fera sur papier à la forme, à cent exemplaires numérotés et signés.

— D'après l'*Academy,* le docteur Oliver Windell Holmes se propose de publier une étude aussi complète, mais aussi condensée que possible, sur Emerson.

— W. Paterson, d'Édimbourg, annonce une édition de bibliophile, à 104 exemplaires numérotés, du recueil de vieilles poésies populaires écossaises, fait par David Laing (*Select remains of the ancient popular*

poetry of Scotland). L'ouvrage, publié il y a plus de soixante ans, à 108 exemplaires seulement, est devenu très rare et atteint des prix considérables lorsqu'il paraît dans les ventes.

— Une Société s'est formée il y a quelque temps, en Grande-Bretagne, pour la conservation de la langue irlandaise. Les publications sont l'objet d'une vive curiosité. Elle va faire paraître un nouveau volume intitulé : *Oidhe Cloinne Tuirend*, ou *la Destinée des enfants de Tuireann.* Elle prépare un dictionnaire irlandais à l'usage des écoles. Enfin, elle fait campagne pour obtenir la création d'une chaire d'irlandais à Drumcondra College.

— Le prochain volume des *Philobiblon Miscellanies* contiendra quelques lettres inédites de Coleridge. Dans l'une d'elles se trouve une poésie de circonstance, à propos de l'élection d'un ami, laquelle était restee inconnue jusqu'ici.

— Bernard Quaritch annonce la reproduction facsimilé du seul exemple connu de xylographie anglaise. L'ouvrage représente les sept vertus : la Foi, l'Espérance, la Charité, la Tempérance, la Justice, la Prudence et la Force, avec une légende de huit vers pour chacune.

— M. J.-A. Symonds, connu déjà par ses travaux sur la Renaissance et particulièrement sur la Renaissance en Italie, prépare une étude sur les chansons d'écoliers du moyen âge, qu'on appelle d'ordinaire *Carmina Burana*, ou *Carmina vagorum.*

— On annonce *Essays and Notes on Shakespeare* par le prof. Hales.

— M. F.-W. Newman a sous presse un ouvrage sur l'*Origine du Christianisme.*

— Le titre du nouveau volume annoncé de M. Browning sera *Serivra*, parce qu'il contiendra l'œuvre du poète pendant ses dernières années, les poèmes du soir de sa vie.

— M. Louis Stevenson, un des plus spirituels et des plus charmants écrivains de l'Angleterre contemporaine, vient de terminer une nouvelle série de ses *New Arabiam nights* (nouvelles Mille et une nuits), dont les deux premiers volumes ont eu naguère tant de succès. Celui-ci a pour titre : *l'Homme à l'habit de peau de phoque* (*The man with the sealskin coat*).

— M. J. Whitaker promet, pour le mois d'août, une nouvelle édition de son *Reference Catalogue of current literature.*

— Une nouvelle édition des *Œuvres de lord Tennyson* va être publiée par la maison Macmillan et Cie. Elle sera complète en sept volumes qui paraîtront de mois en mois à partir du 1er juin.

— La *Biographie de Lincoln*, par le colonel John Hay, annoncée depuis si longtemps, est enfin prête à être mise sous presse.

Autriche. — On annonce comme devant paraître prochainement : *Un voyage en Orient*, par le prince héritier Rodolphe d'Autriche, illustré par Franz V. Pauschinger.

Italie. — La *Nuova Antologia* du 15 février 1884 annonce que les catalogues des manuscrits grecs et latins de la bibliothèque du Vatican, si impatiemment attendus par les érudits, seront terminés sous peu. Le travail est dirigé par MM. Stevenson père et fils. Les catalogues porteront la désignation : *Typis vaticanis.*

L'*Antologia* nous promet prochainement la publication de deux volumes dont le premier comprendra les manuscrits grecs et le second une partie des manuscrits latins du *fondo palatino.*

— MM. Milziade Santoni, Giuseppe Mazzattini et Michele Faloci Pulignani vont entreprendre la publication d'un *Archivio storico per le Marche e l'Umbria.* Ce recueil, qui s'imprimera à Foligno, renfermera de nombreux documents inédits sur ces deux provinces.

— On annonce comme devant paraître prochainement la *Rivista storica mantovana.*

Russie. — On annonce un nouveau roman de Ouida, intitulé : *Princess Napraxine.*

Hollande. — Brinkman : *Bibliographie néerlandaise* (1850-1882); *Catalogue des livres, gravures et cartes ayant paru pendant cette période.*

La librairie Harrassowitz annonce que les quatre premiers fascicules de cette bibliographie sont en vente. L'ouvrage complet comprendra quinze fascicules à 6 francs.

États-Unis. — Voici, d'après le *Publisher's Weekly*, les principales publications annoncées par les éditeurs americains :

Chez J.-R. Anderson et Cie : une nouvelle édition des *Œuvres de Washington Irving*, en 10 volumes in-12;

Chez D. Appleton et Cie : la traduction de la récente biographie de Pasteur; *Mental Evolution in animals*, par George John Romanes, etc.;

Chez A.-C. Armstrong et Cie : *The Principles of written discourse* (*les Principes de l'éloquence écrite*),

par le prof. T.-W. Hunt, et une seconde édition de l'ouvrage du prof. J.-J. Rein, sur le Japon;

Chez Henry Carey Baird et Cie (Philadelphie) : *Traité pratique de la fabrication des briques, tuiles, terres cuites, etc.*, au double point de vue industriel et artistique, par Ch.-Th. Davis, et *la Fabrication du cuir* (*The Manufacture of leather*), par le même;

Chez Robert Clarke et Cie : *Camping and cruising in Florida* (*Vie de campement et de croisière en Floride*), par le docteur James A. Henshall;

Chez Crawford et Cie (Philadelphie) : *Heroes and Hunters of the West* (*Héros et chasseurs de l'Ouest*), les *Voyageurs célèbres*, et des volumes sur la basse-cour et les poulets;

Chez Dodd, Mead et Cie : outre le livre du général Loring sur l'Égypte, un roman nouveau, intitulé *Carola*, par Hesba Stretton;

Chez Estes et Lauriat, une édition des *Œuvres complètes de Th. Carlyle*, en 20 vol. in-8, avec des illustrations, des cartes et des plans. Le tirage en sera limité à 375 exemplaires;

Chez Fords, Howard et Hulbert : un roman de M. Orpheus C. Kerr, intitulé : *There was once a man* (*Il y avait une fois un homme*), qui a déjà paru dans *The Continent;*

Chez Funk et Wagnalls : une tragédie gréco-américaine, par un anonyme qui, paraît-il, est un des plus brillants écrivains de langue anglaise. C'est un poème satirique racontant, sous les formes grecques, les efforts d'une famille américaine pour forcer les portes de la *bonne société* de New-York; la traduction du roman de Daudet, *Sapho*, qui paraîtra aussi à Londres en même temps que l'original, doit être mise en vente en Amérique; un roman de Julian Hawthorne : *Archibald Malmaison;* les *Récits d'un vieux marin* (*An old Sailor's yarns*), par le capitaine Roland F. Coffin, etc., etc.;

Chez Harper frères : *Marcus Aurelius Antoninus*, par Paul Barron Watson; *The Entailed Hat; or Patty Cannon's Times*, roman retraçant la formation de la société moderne dans les colonies américaines, par George Alfred Townsend; *Manners and social customs in America* (*Mœurs et coutumes de la vie sociale en Amérique*), par Mrs. John Sherwood, etc.

Chez Henry Holt et Cie : *la Chanson de Roland*, traduite en anglais par Léon Rabillon, professeur à Johns Hopkins University;

Chez Houghton, Mifflin et Cie : un nouveau volume de nouvelles par Bret Harte;

Chez MM. Putnam : *Montezuma*, poème par Augustin L. Taveau; les poésies de Mary Hunt Mac Caleb; *Woman Question in Europe* (*la Question de la femme en Europe*), sous la direction de Théodore Stanton, etc.

Chez J.-A. et R.-A. Reid (Providence) : *Picturesque Washington* (*Washington pittoresque*);

Chez Robert frères : un volume de vers par Mary A.-F. Robinson, intitulé : *The New Arcadia (la Nouvelle Arcadie); Tales, Poems and Essays*, par Anna Letitia Barbauld; un recueil du même genre par Ann et Jane Taylor; une traduction d'une nouvelle de Mme Judith Gautier, sous ce titre : *The Usurper* (*l'Usurpateur*), etc.

On annonce en outre plusieurs romans nouveaux : *A Fair Device* (*Un honnête stratagème*), par C.-W. Balestier (John W. Lowel et Cie); *Thorns in your Sides* (*l'Épine dans le pied*), par miss Keyser (G.-P. Putnam's sons), à propos de la question irlandaise.



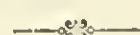
— MM. Funk et Wagnalls annoncent : *Archibald Malmaison*, roman de Julian Hawthorne; *The Fortunes of Rachel*, par Edward Everett Hale, et *Rutherford*, étude de la vie élégante à New-York, par Edgar Fawcett. Les mêmes éditeurs renoncent à publier la *Sapho* de Daudet, trouvant cet ouvrage trop en dehors de leur genre ordinaire.



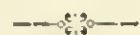
— MM. Janentzki et Weber, de Philadelphie, entreprennent la publication d'un recueil mensuel, *The Etcher's portfolio* (*le Portefeuille de l'aquafortiste*). Chaque livraison contiendra 3 eaux-fortes par des artistes américains.



— M. J.-W. Bouton, de New-York, annonce un ouvrage intéressant pour les bibliographes, par le général Rush C. Hawkins. Il est intitulé : *Titre des premiers livres des plus anciennes imprimeries établies dans les cités, villes et monastères de l'Europe, avant la fin du* XVe *siècle, avec de courtes notices sur les imprimeurs* (*Titles of the first books...*). Des fac-similés orneront ce travail.



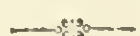
— M. Robert M. Lindsay, de Philadelphie, annonce une édition de luxe en deux volumes, avec eaux-fortes, de *Jane Eyre*, le chef-d'œuvre de Charlotte Brontë.



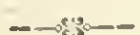
— Le second volume de l'*Histoire du peuple américain* (*History of the American people*), du professeur Mac Master, paraîtra probablement en octobre.



— MM. Cupples, Upham et Cie ont sous presse un ouvrage sur les bibliothèques publiques et particulières de Boston. On ne tirera que le nombre d'exemplaires souscrit d'avance.

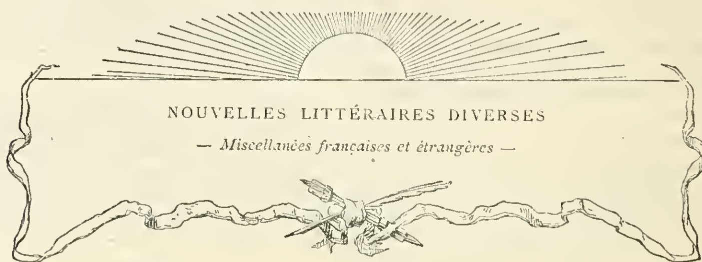


— M. J. E. Haynes, de New-York, prépare une troisième et dernière édition de son ouvrage : *les Pseudonymes des auteurs*. La première édition ne comprenait que 112 pages; la troisième en aura plus de 600 et contiendra plus de 23,000 pseudonymes.



— Le conservateur de la bibliothèque de Chicago, M. W.-F. Poole, est bien connu des bibliographes anglais et américains par son *Index to periodical litterature* (1882). Il se propose de continuer l'ouvrage jusqu'à la fin de 1883, et de lui donner régulièrement un supplément annuel, s'il réunit un nombre de souscripteurs suffisant pour couvrir les frais de publication.

— MM. Harper annoncent une édition des *Œuvres complètes de Coleridge* en 7 volumes, due aux soins du prof. Shedd.



France : *Lettres inédites de Montesquieu.* — *Le* Dictionnaire de médecine *Littré et Robin.* — *Les* Mémoires *de Mme Cornu.* — *Le prochain roman de M. Zola.* — *Société des bibliophiles français.* — *Mme de Bassanville à Sainte-Périne.* — *La* Gambettéide. — *M. Richepin.* — *Le papier; sa production, sa consommation.* — **Étranger**. Angleterre : *La maison Chapmann et Hall.* — *Une galerie de bibliophiles.* — *L'odyssée d'un livre.* — Italie : *Les manuscrits de lord Ashburnham.* — Autriche : *La Presse autrichienne.* — Pologne : *Journaux polonais.* — Hollande : *Traductions de Molière.* — *Société de Gens de lettres.* — Grèce : *La Presse périodique.* — États-Unis : *Une académie à l'élection.* — *Ouvrages sur l'électricité.* — *La Presse.*

FRANCE

Lettres inédites de Montesquieu. — Le conseil municipal de Bordeaux vient de voter l'achat de 6,000 plaquettes, brochures, registres, etc., intéressant l'histoire de la ville de Bordeaux, trouvés dans les papiers de M. de Lamontaigne, dernier secrétaire perpétuel de l'Académie de Bordeaux (ancien régime).

Dans ces papiers, se trouvent trente-deux lettres autographes inédites de Montesquieu, relatives aux affaires de l'Académie, à la guerre de Bohême, à la composition de l'*Esprit des Lois*. Dans l'une d'elles, Montesquieu raconte qu'il passe huit heures par jour à préparer son livre. Toutes les autres heures, dit-il, sont des heures perdues. Il est heureux de voir l'œuvre s'avancer : « J'en suis enthousiasmé ; je suis mon premier admirateur. Je ne sais si je serai le dernier. »

Les autographes de Montesquieu vont être publiés à Bordeaux, par les soins de M. Céleste, sous-bibliothécaire de la ville.

Le Dictionnaire de médecine de Littré et Robin. — Nos lecteurs connaissent certainement le *Dictionnaire de Nysten*, plus communément appelé aujourd'hui, du nom de ses auteurs, « Dictionnaire de Littré et Robin », un remarquable ouvrage de médecine et de chirurgie.

Dans cette œuvre considérable, les deux grands savants n'ont point mis seulement leur science et leur érudition ; ils y ont également exposé quelques-unes de leurs idées sur la philosophie positive.

Récemment, on publiait une nouvelle édition, la quinzième de ce beau travail ; or on s'est aperçu que, sous une influence facile à deviner, les textes avaient été odieusement mutilés ; que notamment les articles : *Ame, Conscience, Homme, Instinct, Intelligence*, avaient été non seulement dénaturés, mais remplacés par d'autres empreints de la plus pure orthodoxie catholique.

M. Charles Robin, qui naturellement n'a pas été consulté, et dont le nom même a été volontairement omis sur l'ouvrage, vient de protester contre cette profanation.

Les Mémoires de Mme Cornu. — Il court toutes sortes de bruits sur des mémoires de Mme Cornu, sœur de lait de Napoléon III, qui seraient publiés en 1885, date avant laquelle Mme Cornu n'a pas permis qu'eût lieu cette publication. Il en faut rabattre. Voici, en effet, ce que l'un des éditeurs, M. Renan, vient de dire à un rédacteur du *Voltaire :*

« Que d'exagérations ! La défunte n'a d'abord pas laissé de mémoires. Un jour, il est vrai, avant d'être frappée par la maladie de cœur qui l'a emportée, elle a manifesté devant moi l'idée de rédiger des souvenirs. Mais c'était là une intention si peu, si peu arrêtée !

« Quant aux lettres dont on a parlé, elles existent.

M. Duruy et moi avons été chargés de les faire paraître en 1885, comme on l'a dit. Nous les avons déposées à la Bibliothèque nationale, où personne n'est admis à en prendre connaissance. Nous sommes persuadés qu'elles s'y trouvent en sûreté. Mme Cornu les avait fait relier, et elles forment ainsi deux petits volumes manuscrits. Leur nombre a été singulièrement grossi. C'est tout au plus si les deux volumes de la Bibliothèque contiennent cent cinquante lettres. Toutes, il est vrai, sont de la main de Napoléon III.

« Mme Cornu n'a pas fait relier le plus petit billet d'elle. Il est incontestable qu'elle a opéré un triage avant de donner cette correspondance au relieur. Mais, j'en suis persuadé, elle n'a pas éliminé un très grand nombre de pièces. C'est en vain que les amateurs de scandale chercheront une aventure quelconque dans ces épîtres. La plupart, en effet, sont relativement anciennes. Elles datent de la captivité de Louis-Napoléon au château de Ham. Le prisonnier s'adresse à sa sœur de lait, lui demande des livres, lui renvoie les ouvrages qu'il vient d'achever, commente ses lectures. Pas ou presque pas de politique dans cette correspondance, mais une espèce de va-et-vient de volumes.

« Plus tard, Mme Cornu, qui désapprouva hautement le coup d'État, battit froid pendant quelques années à son compagnon d'enfance. Puis, dans la suite, un rapprochement fut opéré, les relations entre l'empereur et sa sœur de lait reprirent. Elle et lui se voyaient environ deux ou trois fois par semaine. Des entrevues aussi fréquentes les dispensaient de se communiquer par lettres des questions importantes. Ils n'échangeaient plus alors que de courts billets sans valeur historique. Mme Cornu a inséré quelques-uns de ces papiers dans les manuscrits qui reposent à la Bibliothèque nationale. Ils serviront tout au plus à grossir le volume que nous publierons l'an prochain. »

De ces explications il résulterait que l'intérêt du livre ne sera pas bien vif. Attendons patiemment qu'il ait vu le jour.

Le prochain roman de M. Émile Zola. — Interrogé par un reporter anglais au sujet du livre qu'il écrit en ce moment sur les grèves d'Anzin, M. Émile Zola aurait répondu :

« Ces grèves ont été la semence d'une révolution future, dont la récolte n'est pas éloignée. C'est pourquoi je donnerai pour titre à mon livre le nom *révolutionnaire* du mois de juin, lors de la première République. »

M. Zola a montré à son interlocuteur 500 pages de notes. Que sera-ce avec les développements et la table en plus ? — « Bref, dit l'auteur, le roman prouvera toujours une chose, c'est que je travaille sincèrement. »

Le public ne tiendra compte de cette sincérité à l'auteur de *Pot-Bouille* que par ce que vaudra l'œuvre nouvelle. La petite *cuisine* préparatoire lui importe peu.

La Gambettéide. — On lit dans le *Midi,* journal de Nîmes :

« M. Théodore Véron vient d'écrire et de faire imprimer un poème épique en plusieurs chants : la *Gambettéide,* en l'honneur de feu Léon Gambetta. »

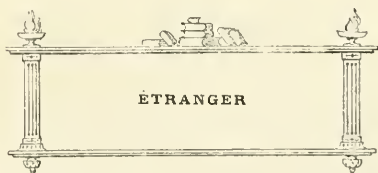
M. Richepin. — Réclamation de Jean Richepin, réclame en même temps ; voici :

« Il a paru chez M. Henry Kistemaeckers, de Bruxelles, une plaquette intitulée : *Complet, monocoquelogue dit par Coquelin cadet.* Cette plaquette porte mon nom comme nom d'auteur. Or il s'agit là d'un brouillon inachevé, datant de dix ou douze ans, et qu'on a imprimé sans mon autorisation, sans même que je sache comment il est sorti des mains de celui à qui je l'avais confié.

« J'ai requis la justice française et la justice belge de saisir tous les exemplaires de cette publication indélicate, illicite et clandestine, et je déclare que je poursuivrai en police correctionnelle quiconque en vendra. »

Le papier, sa production et sa consommation dans le monde entier. — On vient de faire sur la production et la consommation du papier dans le monde entier une enquête qui a donné d'assez curieux résultats. Cette enquête a constaté qu'il existe 3,985 manufactures et que la production annuelle est de 952 millions de kilogrammes de papier. La moitié de ces 952 millions est utilisée par l'imprimerie ; 300 millions de kilogrammes sont employés par les journaux. La consommation du papier par les journaux a augmenté d'un tiers depuis dix ans. Les États-Unis ont 900 fabriques ; l'Angleterre, 800 ; la France, 300.

D'après le même travail statistique, un Anglais consommerait annuellement onze livres et demie de papier, un Américain, dix livres un quart ; un Allemand, huit livres ; un Français, sept livres et demi ; un Italien, un Autrichien, trois livres et demi ; un Espagnol, une livre et demie ; un Russe, une livre ; un Mexicain, deux livres.



Angleterre. — *La maison Chapmann et Hall.* — La maison d'édition Chapmann et Hall a, d'après le *Publisher's Weekly*, fait, pendant l'année 1883, 76,500 dollars de profit net, et un dividende de 7 o/o sera distribué. La vente des ouvrages de Dickens est pour une bonne part dans ce gros bénéfice.

Une galerie de bibliophiles. — Le conservateur de la Bibliothèque Bodléienne, Oxford, invite les au-

teurs à envoyer à la bibliothèque leur photographie ou leur portrait gravé, portant au dos leurs noms et les autres renseignements biographiques indispensables. Il se propose de former ainsi une sorte de galerie des littérateurs, géographes et musiciens. La bibliothèque Bodléienne renferme déjà la collection de portraits gravés connue sous le nom de *Hope Collection*, et qui se compose d'environ 210,000 pièces.

Mésaventures d'un auteur. — M. R.-B. Mansfield envoie au *Morning-Post* un lamentable récit. En 1853, il publia, chez l'éditeur Parker, la relation d'un voyage en bateau à travers l'Allemagne, sous le titre de *The Log the „Water Lily„ (Livre de loch du „Nénuphar„)*. En 1855, il convint avec l'éditeur Cook de republier le livre à meilleur marché, laissant à l'éditeur la vente des 3,000 premiers exemplaires pour les frais à risquer; à partir de ce nombre, l'auteur devait partager les profits avec l'éditeur. Avant d'avoir jamais pu obtenir un règlement des comptes, M. R.-B. Mansfield remarqua qu'une autre édition de son livre était mise en vente par les éditeurs Ward et Lock. Ceux-ci expliquèrent que M. Cook avait quitté les affaires, s'était retiré en Amérique, et leur avait vendu les clichés du livre. C'était en 1860. En 1873, l'éditeur Hotten proposa à l'auteur de racheter les clichés et de refaire le livre en le renouvelant par la relation d'une excursion sur les fleuves de France. Ils devaient partager les bénéfices. La publication réussit; mais M. Hotten est mort, l'auteur ne peut obtenir de réglement de comptes de la part de la succession, et il s'aperçoit maintenant que son livre est republié une cinquième fois par M. Routledge, qui a, à son tour, acheté les clichés à la succession Hotten sans qu'il ait été fait réserve des droits de l'auteur. Voilà donc un livre qui se vend depuis trente ans, qui a été exploité par cinq éditeurs successifs et pour lequel l'auteur n'a reçu de droits que du premier de ces cinq éditeurs, M. Parker. Il a été plus heureux sur le continent, l'éditeur, M. Tauchnitz, l'ayant honnêtement rémunéré pour avoir le droit de comprendre l'ouvrage dans sa collection.

Italie. — *Les Manuscrits de lord Ashburnham.* — Les journaux de Rome annoncent que le professeur Pasquale Villari a acheté, pour le compte du ministère de l'instruction publique italien, la fameuse collection des manuscrits italiens de la bibliothèque de lord Ashburnham, à Londres. Cette collection se compose de plus de deux mille manuscrits d'une haute importance pour l'histoire et la littérature de l'Italie. On y remarque, entre autres, plusieurs manuscrits de la *Divine Comédie*, de Dante. Le contrat d'achat sera soumis à l'approbation du parlement.

Autriche. — *La Presse en Autriche.* — Il se publie aujourd'hui, en langue magyare, 482 périodiques, dont 222 à Budapest. Le nombre de journaux en langue étrangère qui se publient en Hongrie est de 237, dont 151 sont allemands, 53 slaves, 23 roumains, 5 italiens, 3 français et 2 hébreux.

Pologne. — *Les Journaux en Pologne.* — Il se publie 230 périodiques et journaux en polonais, dont 71 à Varsovie, 58 à Lemberg, 23 à Krakau et 18 à Posen. 106 de ces publications paraissent en Autriche, 81 en Russie et en Pologne, 35 en Prusse, 5 en Amérique, 2 en Suisse et 1 à Paris.

Hollande. — *Traductions de Molière.* — La Hollande est le pays qui possède le plus grand nombre de traductions du théâtre de Molière.

De 1670 à 1869, les Hollandais ont publié 122 traductions de Molière. La publication *Het Toneel* en énumère la liste complète.

En outre, il existe deux traductions de Molière en langue frisonne.

— *Société de Gens de lettres.* — Une société de gens de lettres vient d'être fondée en Hollande par un de ses meilleurs écrivains, M. J. ten Brink. Les statuts ont été copiés sur ceux de notre société.

Grèce. — *Quelques renseignements sur la presse périodique en Grèce.* — En 1883, 52 journaux politiques paraissaient à Athènes, dont 2 en français. Quant aux autres journaux de la Grèce, ils se répartissaient comme ci-après : Cyclades : 14 (dont 10 à Syra); Péloponèse : 22; Continent grec et Euboa : 6; Iles ioniennes : 13; Thessalie et Épire : 12. Une vingtaine de journaux en langue grecque se publiaient hors de la Grèce. Le nombre des revues et périodiques s'élevait à 30, dont 20 s'éditaient à Athènes.

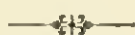
États-Unis. — *Une académie à l'élection.* — Le journal américain *The Critic and Good Literature* publie, dans son numéro du 12 avril, le résultat des votes qu'il avait provoqués sur l'élection de 40 immortels, à l'instar de notre Académie française. Voici les élus, avec le nombre des votes qu'ils ont obtenus. Il est à craindre que beaucoup de ces noms d'Américains célèbres ne soient que bien peu connus du public français :

1	Oliver Wendell Holmes	130
2	James Russell Lowell	128
3	John Greenleaf Whittier	125
4	George Bancroft	121
5	William Dean Howells	119
6	George William Curtis	118
7	Thomas Bailey Aldrich	111
8	Francis Bret Harte	105
9	Edmund Clarence Stedman	104
10	Richard Grant White	102
11	Edward Everett Hale	100
12	George W. Cable	87
13	Henry James	86
14	S. L. Clemens (Mark Twain)	84
15	Charles Dudley Warner	84

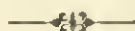
16	Henry Ward Breecher	83
17	James Freeman Clarke	82
18	Richard Henry Stoddard	82
19	William Dwight Whitney	77
20	Walt Whitman	76
21	Asa Gray	69
22	Noah Porter	66
23	John Fiske	62
24	Theodore D. Woolsey	57
25	A. Bronson Alcott	55
26	Julian Hawthorne	55
27	John Burroughs	52
28	Mark Hopkins	52
29	Thomas Wentworth Higginson	49
30	John G. Saxe	49
31	Octavius Brooks Frothingham	48
32	George P. Fisher	47
33	Moses Coit Tyler	45
34	Charles A. Dana	44
35	Donald G. Mitchell	41
36	Alexandre Winchell	38
37	Edwin P. Whipple	37
38	George Parson Lathrop	36
39	W. W. Story	36
40	Francis Parkman	34



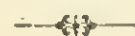
Ouvrages sur l'électricité. — Le *Franklin Institute* de l'État de Pensylvanie pour l'encouragement des arts mécaniques, ouvrira, en septembre, à Philadelphie, une exposition électrique internationale. A cette occasion, il sollicite le don du plus grand nombre d'ouvrages possible ayant trait à l'électricité. Les ouvrages reçus seront classés dans un catalogue spécial avec le nom des donateurs. Après l'exposition, les livres seront déposés dans la bibliothèque du *Franklin Institute*, où ils formeront un fonds à part sous le nom de *The Memorial Library of the International Electrical Exhibition.* Toutes les communications qu'on pourrait avoir à faire à ce sujet doivent être adressées à *The Committee on Bibliography, Franklin Institute, Philadelphia, U. S.*



— Il se publie aujourd'hui, aux États-Unis et dans le Canada, 13,402 journaux et revues périodiques. C'est 1,600 de plus que l'année dernière, et 5,618 de plus qu'il y a dix ans.



— MM. Brentano frères, de New-York, agents de M. Terquem de Paris, annoncent aux éditeurs des États-Unis qu'ils achètent pour le compte de la Bibliothèque nationale de Paris tous les livres qui ont paru depuis trois ans, et tous les livres nouveaux à mesure qu'ils paraissent, à l'exception des réimpressions et des ouvrages de fiction, de poésie, de droit, de religion, d'éducation, d'agriculture, d'horticulture et de sport, à moins que ces ouvrages ne présentent un intérêt particulier. La Bibliothèque se réserve toutefois de refuser les livres qui, pour une cause ou pour une autre, ne lui conviendraient pas, et MM. Brentano n'achètent que sous cette réserve.



A travers les revues étrangères.

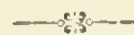
Angleterre. — L'*Athenæum* du 19 avril consacre un article élogieux à l'ouvrage de Mme Mark Pattison, *Claude Lorrain : Sa vie et ses œuvres.*



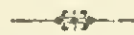
— Dans son numéro du 26 se trouve un bon compte rendu, sympathique, étudié et, par conséquent, très élogieux, du nouveau livre de M. E. Müntz, *La Tapisserie* (Paris, A. Quantin).



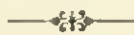
— La *Saturday Review* du 12 avril a un article spirituellement écrit et tout nourri de l'esprit littéraire français, sur la collection d'eaux-fortes de Lalauze d'après E. Lami, qu'a publiée M. Damascène Morgand pour illustrer Alfred de Musset.



— Dans l'*Atlantic Monthly* (n° de mai), nous avons remarqué, outre la suite du pittoresque voyage en France de M. Henry James, le commencement d'une curieuse étude sur Shakespeare, par M. Richard Grant White, où le critique américain se rencontre en plusieurs points avec M. Taine, et le piquant récit d'une entrevue d'un homme de lettres des États-Unis avec M. Alphonse Daudet.



— *The Century Magazine* abonde en articles et en illustrations dignes d'être remarqués. Nous citerons une étude pittoresque sur Nathaniel Hawthorne, par Julian Hawthorne, un *paper*, comme on dit en anglais, sur le mormonisme et son avenir, intitulé *The Women of the Bee-Hive* (*les Femmes de la Ruche*), etc., etc.



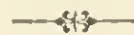
— Le *Continent Weekly Magazine*, publication merveilleusement jolie et à bon marché, commence, dans son numéro d'avril, une série d'articles intitulée : *The Arts of Decoration*, par Hester M. Poole. Les illustrations, dues la plupart à Walter Shirlaw, ont du brio et sont enlevées avec une fougue spirituelle.



— *Leisure Hour* (mai) a plusieurs articles qui méritent d'être cités : *Flûtes anciennes et modernes*, par Harry N. Fitzgibbon; *Collections de curiosités;* et la suite de l'intéressante étude sur *les Intérieurs anglais du vieux temps.*



— Le *Graphic* du 12 avril donne un article amusant et assez bien observé sur la vente des journaux dans les kiosques de Paris.



— A citer, dans la *Fornightly Review* du 1er avril : un article du professeur Jebb sur la *Troja* du Dr Schliemann, et quelques pages alertes et de bonne

humeur sur *Le Réalisme derrière la Rampe* (*Realism behind the Footlights*), signées Lewis Wingfield.



— La magnifique publication de MM. J.-S. Virtue et Cie, *The Art Journal*, contient, entre autres articles d'intérêt, une étude sur François Rude, par R. Hath. Les illustrations sont heureusement choisies et parfaitement exécutées.



— Signalons à l'attention des hommes du métier deux articles militaires dans le numéro de mai du *Blackwood's Edinburgh Magazine*; l'un a pour sujet: *Les dernières batailles dans le Soudan et la tactique moderne*, et l'autre : *l'Armée chinoise.*



— Deux articles, dans le *Gentleman's Magazine*, intéresseront particulièrement nos lecteurs : le premier raconte les particularités bizarres qui ont accompagné la suppression de certains livres, et est écrit par W.-H. Olding, qui l'intitule : *Romance on the suppression of Books.* L'autre, de M. Ch. Mackay, est sur les serments, imprécations et anathèmes, et est inspiré par le livre récent de M. Julian Sharman : *A cursory History of Swearing* (*Histoire anecdotique du Juron*).



— *The Library Chronicle*, la nouvelle publication de la *Library Association*, a un grand succès en Angleterre. Il a fallu faire un second tirage du premier numéro, où l'on a surtout remarqué l'article de M. Garnett sur la profession de bibliothécaire au XVIIe siècle.



— A lire dans la *Quarterly Review* d'avril : une longue étude sur Bossuet, écrite surtout au point de vue protestant; — une étude historique sur l'administration de l'Écosse après la Restauration des Stuarts, à propos des 26 volumes manuscrits de la correspondance de Lauderdale, conservés au British Museum, et un article sur le récent livre autobiographique de la reine Victoria.



— La revue fashionable *la Saison*, qui se publie en français et en anglais, passe aux mains de MM. Asher et Cie, de Bedford street, Londres.



— La *Scottish Review* prend une place de plus en plus importante parmi les publications périodiques de la Grande-Bretagne. Un des traits particuliers de cette revue trimestrielle, c'est qu'elle donne une analyse exacte, sympathique et claire des principales Revues du continent. Le numéro d'avril contient, dans l'ordre où nous l'indiquons, le compte rendu des Revues suivantes : *le Livre* (décembre, janvier, février); *la Revue lyonnaise* (janvier, février); *la Revue philosophique* (janvier, février, mars); *la Bibliothèque universelle et Revue suisse* (janvier, février, mars); *la Revue de l'Histoire des religions* (nos 4, 5 et 6, 1883); *la Revue des Deux Mondes* (janvier, février, mars); *le Polybiblion* (janvier, février, mars); *les Preussische Jahrbücher* (janvier, février, mars); *la Deutsche Rundschau* (janvier, février, mars); *la Theologisch Tydschrift; le Gids; la Nuova antologia; la Rassegna Nazionale*, et *la Civitta Cattolica.* Nous remarquons, en outre, le commencement d'une étude importante sur l'Écosse au XVIIIe siècle; un article non exempt peut-être de puritanisme écossais, mais après tout et du point de vue de l'auteur, impartial et intelligent, sur M. Swinburne, intitulé : *Ce que M. Swinburne doit à la Bible* (*M. Swinburne's Debt to the Bible*), et un travail sur les poëmes de l'Edda à propos du *Corpus Poeticum Boreale* publié par MM. Gudbrand Vigfusson et F. York Powell (Oxford, 1883, 2 vol.)



— Une nouvelle Revue mensuelle vient de paraître à Glascow, sous la direction du Révérend W.-W. Tulloch. Elle a pour titre *Sunday Talk* (*Causerie du dimanche*).



— *Temple-Bar* a ce mois-ci (mai) un intérêt exceptionnel. Une étude sur Paul Ier, le Czar fou, *The Mad Czar*, une critique peu bienveillante de Louis-Philippe à propos du journal de Henry Gréville, et enfin un article piquant, bien informé et, en somme, sympathique sur les trois présidents : Thiers, Mac-Mahon et Grévy, prouvant combien on s'intéresse en Angleterre aux questions continentales, et quelle place la France continue à tenir dans ces préoccupations.



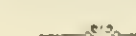
— Le *Tinsleys' Magazine* est une des Revues étrangères les mieux faites pour intéresser le lecteur français. Le numéro de mai, outre la continuation des *Feuilles détachées de la vie d'un correspondant spécial*, et des récits militaires intitulés : *Sous les trois couleurs* (*Under three Colours*), contient une étude sur Charles Reade, le romancier populaire qui vient de mourir, par Tighe Hopkins; la suite des articles de M. Percy Fitzgerald, intitulés : *Sentimental Journeys in London* (*Voyages sentimentaux dans Londres*), où il parle de Dickens, de Trollope, etc., et quelques pages signées M. E. Smith, sur les acteurs amateurs à Londres dans l'ancien temps : *Amateur Actors in England in Olden Days.*



Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekwesen* (Sommaire de Mars) : Goethe et les bibliothèques de Weimar et de Iéna. Atlas de cartes géographiques du VIe au XVIIe siècle de Santarem. Notice sur l'histoire de l'invention de l'imprimerie.

Avril. Un Codex Corvinianus de la bibliothèque de l'Université de Gœttingue.

Mai. Débats du 8 février de la Chambre sur l'état actuel des bibliothèques de la Prusse. La bibliothèque de l'Université de Copenhague avant 1728.



— *Deutsche Revue* (avril 1884). F. Toula : Des profondeurs de l'Océan.

L.-V.-Bar : La Justice et l'idéal de justice dans l'État et en économie politique.

K. Gaedertz : Le Théâtre bas-allemand.

L.-V. Herbeck : Lettre de Rich. Wagner sur la représentation des maîtres-chanteurs.

— *Deutsche Rundschau* (avril). V. Ehrenberg : l'honneur au point de vue juridique.

Otto Brahm : Henri de Kleist et son drame Robert Guiscard (fragment).

J. Jolly : Un voyage aux Indes orientales.

A. Brennecke : Émile Littré.

H. Brugsch : Le Maahdi.

— *Die Grenzboten* (20 mars). H. Heltner: La légende du *Juif-Errant.*

A. Rosenberg : le paysage et la peinture de genre aux Pays-Bas.

— *Die Grenzboten* (27 mars). Tourgueneff.

3 avril. La prorogation de la loi contre les socialistes. La Chine actuelle et les forces de la Chine dans l'éventualité d'une guerre, par un Allemand habitant la Chine. Tourgueneff (fin). Notice sur la bibliothèque de Hirzel, d'ouvrages relatifs à Gœthe.

— Dans le *Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes*, M. Max Nordau publie une analyse du livre du père Didon, sous le titre : *les Allemands jugés par un Français.* La même Revue publie une critique de l'ouvrage de M. Tissot, *l'Allemagne amoureuse*; une autre fort sévère sur les *Causes célèbres de l'Angleterre* de M. Lewis, ainsi qu'un article de M. Robert Trœlss sur le centenaire du *Mariage de Figaro.*

Nord und Süd (avril 1884). Ed. de Lamezan : La Criminalité à Vienne.

R. Lowenfeld : Les Nihilistes.

E. Meyer : Les anciennes corporations d'étudiants en Allemagne.

— (Mai 1884). — P. Bœrner : F. Théodore de Frerichs.

K. Biedermann : Une page d'histoire contemporaine (1840-1848).

W. Hertz : Beowulf, le plus ancien poème épique germanique.

— Depuis le commencement de l'année, une *Nouvelle Revue d'histoire générale, littéraire et artistique* paraît à Stuttgart, chez Cotta. Voici le sommaire du premier numéro :

A. Holm : L'ancienne Syracuse.

A. Horawitz : Scènes de la vie monacale en Autriche.

M. Brosch : L'assassinat d'un ambassadeur au XVIIe siècle.

A. Brückner : La peste de 1684 en Russie.

E. Schonbach : Les hommes d'État de l'Amérique.

— *Revue internationale de linguistique,* publiée par F. Techmer, premier volume, premier fascicule, avec 80 gravures sur bois et 7 planches lithographiées. Leipzig, J.-A. Barth.

Cette revue compte comme collaborateurs des savants tels que MM. Max Müller, de Rosny, Vinson, Adam, Ascoli (Milan), Cœlho (Lisbonne), Lepsius (Berlin), Donner (Helsingfors), Mallery (Washington), etc.; elle promet d'être des plus intéressantes. Le second fascicule contiendra un manuscrit inédit de Guillaume de Humboldt.

— Le *Roman des familles,* qui paraît en Allemagne en langue française, entre dans la quatrième année de son existence. Cette publication compte beaucoup de lecteurs en Allemagne et publie des romans et écrits d'Alphonse Daudet, de Victor Hugo, Coppée, J. Claretie, Aug. Coupey, P. Féval, etc. Elle paraît toutes les semaines chez Julius Engelmann, à Berlin.

Unsere Zeit mars 1884). — Livres à sensation Sarah Barnum; les Mensonges de convention (ouvrage défendu et confisqué à Vienne pour outrages envers la famille impériale); Lettres de l'enfer (traduites du danois).

M. Ohnefalsch : L'île de Chypre en 1883, première partie, les églises, couvents et coutumes religieuses et profanes.

L. Katscher : Les sauveurs modernes, étude de la vie anglaise; l'armée du salut.

— (Avril 84). — F.-C. Petersen : Les romanciers français contemporains. I. Émile Gaboriau.

Gregor Samarow : Souvenirs du second empire. — I. L'empereur Napoléon et son entourage.

F.-V. Hellwald : Anam et Tonkin, première partie.

W. Rogge : Les Mémoires de Metternich, t. V et VI (1835-1848).

— *Von Fels zum Meer* (avril 84). — F. Loher : L'Allemagne jugée par un Américain.

J.-V. Bebber : Fondation d'une société allemande de météorologie.

O.-V. Schorn : La peinture et l'illustration au Japon.

W. Waldmann : Les *lieder* de Robert Franz.

W. Vogel : L'Amérique à vol d'oiseau.

Italie. — *La Rassegna italiana* (avril 84). — Beccari : La chronique della Novalesa et ses légendes.

Baroni : Quelques lettres inédites de Luigi Muzzi et de M. Leopardi au comte R. Servanzi.

Antinori : Les peuples les plus célèbres de l'ancienne Italie.

Amérique. — La *Brooklyn Library* a publié son catalogue rédigé par M. S.-B. Noyes. Le *Book Buyer* (Ch. Scribner, New-York) le cite comme un chef-d'œuvre bibliographique.

— *Lippincott's Magazine* est une des publications les plus jolies et les mieux rédigées en langue anglaise. Le numéro de mai contient, entre autres, une relation de voyage de Berber à Souakim, et le commencement d'une étude sur les différents interprètes de Shakespeare à la scène depuis cinquante ans.

— Le *Macmillan's Magazine* donne la conférence faite à Boston sur Emerson, par M. Mathew Arnold, et qui a excité contre lui tant d'animosité américaine. — Citons aussi *A Chapter on French Geography* (*Un chapitre de géographie française*), où on relève spirituellement une foule d'erreurs familières aux étrangers lorsqu'ils parlent de la France.

— La *Nation* de New-York (3 avril) contient une correspondance française non signée sur le roman contemporain et sur Gustave Flaubert, qui intéresserait les lecteurs de tout journal français. Nous félicitons le journal de New-York de s'être attaché un tel correspondant. Le numéro du 17 avril donne une autre lettre sur Mme Dupin et la Société du XVIIIe siècle, qui est bien faite pour nous confirmer dans notre opinion.

— Dans la *North American Review* (mai), lire une étude, aussi impartiale qu'on peut l'attendre d'un Américain, et, d'ailleurs, fine et profonde, sur Mathew Arnold, par M. Edwin P. Whipple, et un *essay* curieux du prof. Henry F. Osborn sur les « Illusions de la mémoire ».

— Le numéro du 5 avril du *Publisher's Weekly* (New-York) est tout entier consacré à la mémoire de son fondateur, *Frederick Leypoldt*. Il sera dirigé désormais par *M. R.-R. Bowker*.



France : *Wurtz*. — *Altaroche*. — *Chamerot*. — *Léonce Dupont*. — *Picart*. — *Roussel*. — *Scott de Plagnolle*. *Sémerie*. **Étranger** : *Abbot*. — *Blunt*. — *Estcourt*. — *Forster*. — *Russell*. — *Taylor*. — *Wheatley*. — *Lübben*. — *Catenacci*. — *Fabris*. — *Mercuri*. — *Prati*. — *Tari*. — *Hymans*. — *Appleton*. — *Leypoldt*. — *Swift*. — *Spangler*. — *Sophocles*. — *Stone*. — *Van Ackere-Doolaeghe*. — *Romanz*. — *Chenaux*. — *Röttger*. — *Badham*.

FRANCE

— M. Charles Adolphe Wurtz est mort subitement, le 12 mai dernier.

M. Ad. Wurtz était né à Strasbourg; il fit dans cette ville ses études médicales; mais il sentait venir la vocation et il s'adonna à la chimie, tout en se faisant recevoir docteur. Ses premiers travaux lui valurent la place de préparateur du cours de chimie organique de la Faculté de médecine de Paris : il devint chef des travaux chimiques de l'École centrale. Après la retraite de M. Dumas et la retraite d'Orfila, il devint titulaire de leurs deux chaires réunies et professa la chimie à l'École de médecine avec un succès que n'ont pas oublié les étudiants de notre génération. Ses découvertes en chimie organique sont innombrables. Son habileté d'expérimentateur était proverbiale à l'École de médecine. Il a été le chef en France de l'École atomiste; après avoir été le promoteur dans notre pays des idées nouvelles en chimie, il a montré toute leur fécondité, tout le secours que pouvaient en attendre les expérimentateurs. On peut dire que, sans son enseignement, la nouvelle théorie, très combattue à à Paris, fût restée mal connue; elle aurait sans doute été délaissée. Et cependant on doit à cette théorie des travaux considérables, des découvertes de premier ordre. M. Wurtz a laissé deux ouvrages importants qui rendent bien sa pensée intime à cet égard : l'*Histoire des doctrines chimiques*, la *Théorie atomique*. Ces deux livres devront être consultés par tous ceux qui veulent être au courant des idées du maître.

M. Wurtz avait été élu membre de l'Académie de médecine en 1856; en 1866, il était nommé doyen de la Faculté de médecine; en 1865, il obtenait le grand prix biennal de l'Académie des sciences; en 1878, la grande médaille Faraday, de la Société royale de Londres. L'Académie des sciences l'avait choisi, en 1866, pour remplacer Pelouze. Avec sa renommée

grandissante, vinrent tous les honneurs qu'il accepta sans les solliciter. Il avait été élu sénateur inamovible dans ces dernières années.

Il laisse des Mémoires extrêmement nombreux et publiés un peu partout, des livres très appréciés :

Outre des articles et des Mémoires publiés dans les *Annales de chimie et de physique* et dans le *Répertoire de chimie pure* qu'il a longtemps dirigé, on lui doit : *Mémoires sur les ammoniaques composées* (1850, in-8°); — *Sur l'insalubrité des résidus provenant des distilleries et sur les moyens proposés pour y remédier* (1859, in-8°); — *Leçons de philosophie chimique* (1864, in-8°); — *Traité élémentaire de chimie médicale* (1864-1865, 2 vol. in-8°); — *Leçons élémentaires de chimie moderne* (1866-1867, in-18); — *Histoire des doctrines chimiques* (1868, in-8°); — *Dictionnaire de chimie pure et appliquée* (1868 et suiv., in-8°); — *les hautes Études pratiques dans les universités allemandes* (1870, in-4°); — *Théorie des atomes dans la conception générale du monde* (1874, in-18).

— Notre confrère Altaroche (Michel-Agénor), gérant du *Charivari*, vient de mourir. Il était âgé de soixante-treize ans.

Né en 1811, à Issoire, il entra en 1830 dans la presse républicaine et collabora tour à tour à *la Tribune*, à *la Caricature* et au *National*.

Quatre ans après, il entrait au *Charivari*, qu'il avait contribué à fonder, qu'il dirigea longtemps et auquel il n'a guère cessé de collaborer jusqu'à sa mort.

En 1848, il fut élu député à la Constituante et siégea parmi les membres de la gauche modérée.

Altaroche eut quelques succès au théâtre, surtout avec *Lestocq*, représenté en 1836, et avec une opérette intitulée *Cassandre*.

En 1850, il fut nommé directeur de l'Odéon, et, en 1852, il quitta l'administration de ce théâtre pour aller exploiter les Folies-Nouvelles avec Louis Huart.

— On annonce la mort de M. Chamerot, l'ancien éditeur de Louis Blanc. M. Chamerot, père de l'imprimeur-éditeur bien connu, était âgé de quatre-vingts ans.

— Un de nos confrères politiques, M. Léonce Dupont, ancien rédacteur du *Constitutionnel* et du *Pays*, vient de mourir. Il était âgé de cinquante-six ans.

M. Léonce Dupont, indépendamment de sa collaboration aux journaux bonapartistes, a publié plusieurs brochures politiques.

— M. Alphonse Picart, ancien député de la Marne, vient de mourir à Vitry-le-François; il était né le 8 novembre 1829. Élève de l'École normale supérieure, il devint agrégé en 1856 et docteur ès sciences mathématiques en 1863. M. Picart fut d'abord professeur au lycée Charlemagne et ensuite à la Faculté des sciences de Poitiers. Il s'était fait connaître par de savants mémoires, notamment sur le *Calcul des variations* et sur les *Équations de l'élasticité d'un corps solide*.

M. Alphonse Picart avait renoncé à la vie parlementaire en 1881.

— Nous apprenons la mort de M. Ernest Roussel, qui a été pendant de longues années rédacteur en chef du *Courrier du Gard*. C'était un écrivain de talent et un érudit.

Il était membre de l'Académie de Nîmes, et laisse quelques ouvrages de critique littéraire fort appréciés. M. Ernest Roussel vivait depuis quelques années dans la retraite la plus profonde.

— Nous avons la douleur d'apprendre la mort d'un peintre et dessinateur de talent, Henri-Louis Scott de Plagnolle, décédé à Paris le 4 mai dernier.

Scott n'avait que trente-huit ans. Il collaborait depuis plus de quinze ans à tous les journaux illustrés et à toutes les belles publications de ce temps. Les ouvrages auxquels il prêta le concours de son talent sont innombrables. Chez Didot, Hachette, Palmé, etc.

La mort de Scott est une perte réelle pour les éditeurs et les directeurs de la presse illustrée.

— On annonce la mort de M. le docteur Sémerie, dont la thèse sur la folie, il y a une vingtaine d'années, avait été très remarquée. Il appartenait à l'école et même au culte positiviste, dont M. Pierre Laffite est aujourd'hui le directeur et dont M. Littré fut le dissident; lui-même s'en est séparé avec M. le docteur Audiffrend, pour former une secte qui publiait de loin en loin des manifestes dont le papier seul, de couleur verte, était orthodoxe.

M. Sémerie avait été directeur général des ambulances de la Commune de Paris en 1871.



ÉTRANGER

Angleterre. — Le 21 mars, est mort le docteur Ezra Abbot, professeur de critique appliquée au Nouveau Testament, à Haward College. Sa science et son autorité étaient sans rivales; mais il a peu écrit, et on ne connaît de lui que *The Authorship of the Fourth Gospel* (*De l'auteur du quatrième évangile*), qu'il attribue énergiquement à saint Jean (1880).

— Un théologien anglais, le révérend J.-H. Blunt, auteur du *Directorium Pastorale*, d'une Histoire de la Réformation, etc., est mort le jour du vendredi-saint.

— A la date du 18 avril, nous enregistrons le décès du révérend Edgar-Edmond Estcourt, de Bir-

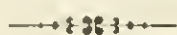
mingham. C'était un des membres les plus distingués de l'Église romaine en Angleterre. Un de ses ouvrages, où il discute la valeur des ordinations dans l'Église anglicane, avait été particulièrement remarqué. M. Estcourt avait soixante-huit ans.



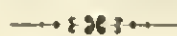
— A signaler également, la mort de Henry Rumsey Forster, journaliste, depuis longtemps attaché au *Morning-Post*.



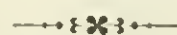
— Le 8 avril, mort du révérend J.-F. Russell, vice-président de l'*Archæological Institute*, auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur l'archéologie et sur les questions ecclésiastiques, et collaborateur des *Notes and Queries*. Il avait soixante-dix ans.



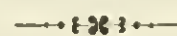
— Le révérend Alexandre Taylor, éditeur de *Ductor Dubitantium*, par Jeremy Taylor, des œuvres de l'évêque Patrick et de l'*Accented Bible*, est mort le 11 avril; il collabora longtemps à la *Saturday Review*.



— B.-R. Wheatley, résident librarian de la Société médicale et chirurgicale de Londres, auteur du *Catalogue de la Société médicale de Londres*, est mort dans cette ville, le 9 janvier dernier.



Allemagne. — Le docteur Auguste Lübben, bibliothécaire de la ville d'Oldenbourg, est mort le 15 mars.



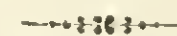
Italie. — Un artiste très estimé, M. Hercule Catenacci, vient de mourir à l'âge de soixante-huit ans.

Né à Ferrare en 1816, il fit ses classes au collège de cette ville, puis il étudia la peinture et alla se perfectionner à Bologne et à Rome.

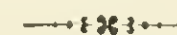
A la suite du soulèvement de 1831, il se réfugia à Corfou, d'où il visita la Grèce et l'Orient, professa quelque temps l'architecture et la topographie dans un des collèges de Constantinople, et vint ensuite se fixer à Paris.

Paysagiste et dessinateur habile, il a illustré, avec MM. Français et Girardet, le livre *la Touraine*, publié par la librairie Mame (1855), et depuis, les *Trésors de l'Art* et les *Galeries publiques de l'Europe* (1858-1859), édités par M. Armengaud; le *Virgile* et l'*Horace*, chez Firmin-Didot, etc., etc.

Miniaturiste, il avait fait les pages principales de la bulle *Ineffabilis*, pour l'ouvrage du *Concile œcuménique*; il avait été nommé, pour ce travail, commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le Grand.



— M. A.-M. Fabris, bibliothécaire de la bibliothèque de l'Université de Padoue, est décédé le 19 janvier, à l'âge de soixante-dix-huit ans.



— On annonce la mort d'un célèbre graveur italien, M. Paul Mercuri. M. Mercuri était bien connu à Paris, où il avait débuté, en 1834, comme peintre et comme graveur. Ses portraits à l'huile passèrent inaperçus, mais sa planche des *Moissonneurs* fut très remarquée. Il résida à Paris jusqu'en 1847 et y produisit ses meilleures œuvres : *Sainte Amélie*, d'après Delaroche; la *Vierge*, d'après Raphaël; le *Tasse* et *Christophe Colomb*, pour les *Galeries historiques de Versailles*, etc. Il exécuta aussi une série de planches pour un ouvrage intitulé : *Costumes des onzième, douzième, treizième, quatorzième siècles* en France. Rentré à Rome, M. Mercuri devint professeur à l'Académie des beaux-arts de Saint-Luc.

Correspondant de l'Institut depuis 1869, il fut élu associé étranger à l'Académie des beaux-arts, à la fin de l'année dernière, en remplacement de M. Felsing.

Il était chevalier de la Légion d'honneur et avait obtenu une deuxième médaille au Salon de 1834, et une première au Salon de 1838.

M. Mercuri était né à Rome le 20 avril 1804.

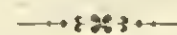


— Le célèbre poète italien Giovanni Prati, dont nous annoncions ces jours derniers la grave indisposition, est mort à Rome le 10 mai.

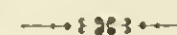
Prati était né en 1815 à Davindo, dans le pays de Trente. Après la publication de plusieurs œuvres de genre, il devint le poète national de la Sardaigne. Il composa, vers 1848, les principaux chants nationaux des Piémontais.

C'est en 1841 qu'il publia son premier poème *Edmenegarda*, accueilli avec enthousiasme. Ses *Chants pour le peuple*, ses *Ballades, Souvenirs et Larmes*, obtinrent un égal succès. Le roi Charles-Albert l'avait nommé *Poeta cesareo* de la maison de Savoie et, depuis 1862, il avait fait partie de la Chambre italienne. M. Prati était né le 27 janvier 1815.

L'œuvre de Prati est considérable. On le regarde en Italie comme le plus grand poète du pays après Manzoni.



— Nous trouvons dans la *Bibliothèque universelle* la nouvelle de la mort de l'esthéticien italien Antonio Tari. Il était né en 1809 aux environs de Naples. Il a beaucoup écrit. On lui doit une *Esthétique idéale*, des *Confessions philosophiques*, des biographies d'artistes, un *Essai sur Kant*, un autre sur le style gothique, un autre sur l'histoire et le drame, etc.



Belgique. — La Belgique vient de perdre un de ses littérateurs les plus distingués : Salomon-Louis Hymans est mort le 22 mai.

S.-L. Hymans était né à Rotterdam, le 3 mai 1829, et, dès l'âge de seize ans, il publiait une traduction des *Mémoires sur Van Dyck et Rubens*, par William Hookhan Carpenter.

Élu député de la ville de Bruxelles, en 1859, il représenta cette ville jusqu'en 1868, et siégea dans les rangs de la majorité libérale. C'est lui qui, le premier, proposa de supprimer les subsides accordés par le gouvernement aux bollandistes.

S.-L. Hymans a collaboré à plusieurs journaux et publié un grand nombre d'ouvrages remarquables.

Il a abordé avec succès le roman et l'histoire, et son *Histoire politique et parlementaire de la Belgique, de 1814 à 1830*, restera comme un des livres les plus complets de notre temps.

États-Unis. — Des États-Unis, nous parvient la nouvelle de la mort de M. T.-G. Appleton, de Boston, auteur de plusieurs ouvrages en prose et en vers, et beau-frère de Longfellow.

— Le 31 mars est mort, à New-York, le célèbre éditeur Frederick Leypoldt, fondateur de plusieurs journaux bibliographiques comme *The Literary News, The Library Journal, The Index Medicus, The Publishers' Trade List Annual*, et l'*American Catalogue.* Il était né à Sttugart, en 1835.

— Un auteur américain, connu surtout par une jolie nouvelle intitulée *Cupid, M. D.* (*L'Amour médecin*, ou *Cupidon docteur en médecine*), M. Augustus M. Swift, est mort à Rome, le 27 avril.

— Mrs. Helen King Spangler, auteur de *A Physician's Wife* (*La femme d'un médecin*) et de plusieurs autres romans bien accueillis du public américain, est morte à Coshocton, Ohio, le 11 mars.

— Au mois de décembre dernier, est mort, à Harward, Hapostolidès Sophocles, professeur de grec, dont il a déjà été fait mention. Né en 1807 dans un village de Thessalie, il était venu aux États-Unis en 1829 et professait le grec à Harward depuis 1842. Il avait composé une *Grammaire grecque* (1838), *Grammaire du romaïque* (1842) et un *Lexique grec des périodes romaine et byzantine* (1870.)

— On annonce la mort du Rév. Edwin M. Stone, à Providence, dans les États-Unis, le 15 janvier, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il laisse plusieurs ouvrages historiques.

Hollande. — Une des célébrités des lettres flamandes, Mme Van Ackere-Doolaeghe, est décédée à Dixmude, après avoir collaboré, pendant plus de soixante ans à la restauration de la littérature nationale flamande.

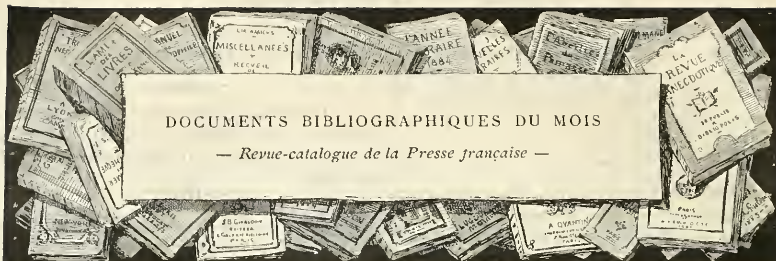
Suisse. — M. Johann-Jacob Romanz, poète et romancier très populaire en Suisse, vient de mourir à Genève.

— Nous lisons dans la *Romania* : M. le doyen Chenaux, curé de Vuadens (canton de Fribourg), est mort le 15 décembre 1883. Nous devons à M. Chenaux la belle collection de proverbes de la Gruyère. Il a laissé quelques travaux inédits relatifs à nos études, dont M. Cornu, son collaborateur pour l'édition des proverbes, se propose de parler publiquement quelque jour.

Russie. — M. Carl Rottger, libraire de la cour de Pétersbourg, est décédé à Wiesbade, le 4 avril, après une longue maladie.

Australie. — On annonce d'Australie la mort du docteur Badham, l'un des hellénistes les plus érudits et les plus ingénieux de notre époque. Il avait fait ses études à Oxford, et avait été appelé à la tête de l'Université de la Nouvelle-Galles du Sud (New South Wales).





Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (oct.-nov.-déc. 1883). Barbier de Meynard : Notice sur le congrès orientaliste de Leyde. — Deloche : Cachet en or à double inscription de l'époque mérovingienne. — Barbier de Meynard : Rapport sur des inscriptions arabes provenant de Mehdya, régence de Tunis. — Romanet du Caillaud : De la date de la loi *Julia Norbana*. — Nicaise : Le tumulus d'Attancourt (Haute-Marne). — Desjardins : Diplôme militaire inédit. — A. Sorel : Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. — ART (15 avril). Oct. Fouque : Mme Viardot. — P. Leroi : La statue d'Adrien Dubouché. — La mosaïque de Nîmes. — Piat : Une suite aux éléments d'orfèvrerie de Pierre Germain. — Un mémoire de Gouthière. — (1er mai). A. Michel : Le Salon de 1884. — Gehuzac : Le musée de Salzbourg. — Gros et Henri : Hisoire de la peinture à l'encaustique. — ARTISTE (mars). C. Leymarie : Études sur le paysage moderne. — Peladan : Quattrocentisti; *l'Angelico*. — Tailhade : *Poëtes populaires de la Gascogne*, par J. Bladé. — Mariétou : Joséphin Soulary.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ECOLE DES CHARTES (1884, 1re liv.). Hauréau : *Disputatio mundi et religionis;* poème de Gui de la Marche. — Molinier : Inventaire du trésor du saint-siège sous Boniface VIII. — J. Gauthier : Notice sur les manuscrits de la bibliothèque publique de Pontarlier. — Pinchart : Lettres missives tirées des archives de Belgique et concernant l'histoire de France (1317-1324). — BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE (mai). Marc Monnier : Le Tasse et ses critiques récentes. — E. Naville : Qu'est-ce que la philosophie? — De Montet et Ritter : Mme de Warens à son mari. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (décembre). V. Develay : Pétrarque et Silius Italicus. — Tamizey de Larroque : Une lettre inédite de Graverol. — Vente de la bibliothèque de Beckford à Londres. — Baron Ernouf : Causeries d'un bibliophile. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (19 avril). Le fusil électrique. — (26 avril). L'Allemagne, d'après des livres récents. — (10 mai). Moyen d'apprendre facilement le nom des quartiers généraux de corps d'armée.

CONTEMPORAIN (avril). Vigouroux : Le darwinisme et es sciences naturelles. — Barbin : Essai sur la question sociale. — P. Allard : La polémique contre le paganisme au VIe siècle, d'après les poèmes de Prudence. — Loliée : La littératures et les mœurs au moyen âge. — Lavollée : Les conclusions d'une enquête sur les conditions des classes ouvrières en Europe. — CORRESPONDANT (25 avril). Les cahiers de doléances de l'Université. — Lavollée : La législation ouvrière sur le continent. — Léon Roches : La Mecque. — Waliszewski : Une Française reine de Pologne; Marie d'Arquien-Sobieska. — De Longueval : *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Paul Thureau-Dangin. — Sicard : *Exposé de la doctrine chrétienne*, par M. Girodon. — Joubert : *Les richesses du palais Mazarin*, par le comte de Cosnac. — (10 mai). Viéville : Le protestantisme de France. — E. Biré: Victor de Laprade. — L. Roches : La Mecque. — De Mandat-Grancey : Dans les montagnes Rocheuses. — De Lescure : Mallet Du Pan. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (19 avril). Pillon : Mignet. — Les vingt communes de Paris. — (26 avril). Renouvier: Les labyrinthes de la métaphysique. — Grindelle : Lucien Bonaparte et ses mémoires. — (3 mai). Pillon : J.-B. Dumas. — Grindelle : Les études de critique littéraire de M. Brunetière.

ECONOMISTE FRANÇAIS (8 mars). La colonisation française dans l'Afrique du nord. — Le mouvement économique aux Etats-Unis et au Canada. — (15 mars). La grève d'Anzin et les pouvoirs publics. — La fortune des Etats-Unis. — Les finances de l'Angleterre. — (22 mars). Ouvriers et patrons. — La crise commerciale. — L'Algérie et les terres vacantes. — (29 mars). La question monétaire et le renouvellement de l'union latine. — (5 avril). Les lois militaires et les intérêts nationaux. — Le logement du pauvre et la charité privée à Londres. — (12 avril). La baisse des prix des marchandises communes. — Le mouvement économique aux Etats-Unis. — De la liberté des professions médicales. — (19 avril). De la réduction des dépenses publiques. — (26 avril). L'industrie maritime en Angleterre et en France. — La situation des vignobles français. — (3 mai). L'éventualité de la conversion des consolidés britanniques et le crédit public des peuples civilisés.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 avril). Le vendredi saint des libres penseurs. — Lettres inédites de Th. Rousseau. — Un menu exotique. — Comment se fait une pièce de théâtre. — (15 mai). M. Parodi et la *Jeunesse de François Ier*. — M. Leconte de Lisle. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (Mai). De Fourcaud : Le Salon de 1884. — L. Delisle : Les livres d'heures du duc de Berry. — L. Palustre : Michel Colombe. — A. de Lostalot : M. F. Bracquemond. — De Nolhac : Les collections de Fulvio Orsini.

L'HOMME, journal des sciences anthropologiques. G. de Rialle : Mythologie ou histoire des religions. — A. Hovelacque : Les mandingues. — G. de Mortillet : Mélange des populations.

INSTRUCTION PUBLIQUE (19 avril). Martha : Les historiens à Rome. — De Grandvilliers : M. Taine. — Delmont : En quoi la sensibilité diffère de l'intelligence. — (26 avril). Penant : Un nouveau poème de Mistral. — Péan de la Touc : Sur l'enthousiasme. — (3 mai) De Rossi : La politique française au XIV[e] siècle. — De Grandvilliers : M. Cherbuliez. — Delmont : Les principales inclinations de la nature humaine. (10 mai). J. Levallois : Les préfaces des tragédies de Racine. — Penant : Correspondance de M. Guizot. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 avril). Un vers de V. Hugo. — M[me] Tallien. — Le duc et la duchesse de Berry. — André Theuriet. — Ernestine Drouet. — La bibliothèque Hankey. — Caricatures parues en 1871. — Anonymes. — Dédicaces excentriques. Pseudonymes. — Dictionnaire de l'ancien régime. — (10 mai). Benjamin Constant. — *Contes drôlatiques* de Balzac. — Sonnet de Cervantes à Lope de Vega. — Gravures supprimées par la censure dans l'*Année terrible*. — La *Comédie humaine* au théâtre. — La marquise de Crécy. L'âne d'or d'Apulée.

JEUNE FRANCE (avril). Em. des Essarts : Arsène Houssaye. — Marius Dillard : La vie sociale au moyen âge.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (mai). Mathieu Bodet : Observations sur le projet de loi relatif à la réforme de la législation sur les sociétés. — E. Chevallier : De la suppression du droit d'initiative parlementaire en matière budgétaire. — Amé : Le comte His de Butenval. — De Fontpertuis : La Chine contemporaine, sa civilisation et son état économique. — E. Brelay : L'administration et les finances parisiennes. — JOURNAL DES SAVANTS (avril). Franck : Philosophie d'Origène. — Egger : Publications récentes de Plutarque. — A. Maury : Œuvres de Longpérier. — Muller : Calendrier de l'Orient. — B. H. : Les filles du Diable. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (avril). — Le sous-officier et les cadres subalternes. — De l'organisation des places fortes et de leur défense. — Le bataillon français et le bataillon allemand. — Armement. — Instruction, organisation et emploi de la cavalerie.

MAGASIN PITTORESQUE (30 avril). A. Rhoné : Le musée de Boulogne. — Lafaye : Le palais des comtes de Provence. — (15 mai). Petit, le pont de Valentré à Cahors. — Regnier : Sedaine. — Lafaye : Le palais des comtes de Provence à Aix. — Castan : Un fer à gaufrer du XV[e] siècle. — Docteur Marchant : Un rhinocéros en France au XVIII[e] siècle. — MOLIÉRISTE (mai). Bibliophile Jacob : *Le livre abominable*. — D'Estrée : Molière et les deux Jocondes. — Cottinet : La tabatière de Sganarelle. — De la Pijardière : *Clysterium donare*. Baluffe : Sganarelle.

NATURE (19 avril). Vila : Machine à trancher les roches. — Hennebert : Ports militaires de H. Marcille. — De Nadaillac : L'art préhistorique en Amérique. — (26 avril). Schweinfurt : Restes de végétaux de l'ancienne Egypte. — La marine moderne ; les cuirassés. — Capus : Sables mouvants et colonnes de brèche du Turkestan. — (3 mai). Tissandier : Appareils de M. Colletet pour la liquéfaction des gaz. — Machine pneumatique industrielle ; ses applications à la fabrication de la glace. — Vidal : Photographies lumineuses. — (10 mai). Henry : Aspect de la planète Saturne. — Dannequin : Découverte de tombeaux gallo-romains à Trun. — La conférence internationale des unités électriques. — NOUVELLE REVUE (15 avril). E. Havet : Morale rationaliste. Simon : Le gouvernement chinois, son rôle dans l'Etat. — Lavalley : Etude sur la diffamation. — Ph. Audebrand : Ph. Chasles, souvenirs de la vie littéraire. — (1[er] mai). Roudaire : La mer intérieure africaine et l'ancienne baie de Triton. — G. Renard : Le naturalisme contemporain. — F. Lenormant : Notes d'un voyage en Calabre. — M. Vachon : Une résurrection de la vie pompéienne.

POLYBIBLION (avril). Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Bibliographie des fouilles de Sanxay. — Chronique : Poésies françaises de Marie Stuart. — Questions et réponses.

REVUE D'ADMINISTRATION (avril). De Crisenoy : Les chemins communaux en Italie. — H. M. Le projet de loi électoral anglais. — REVUE ALSACIENNE (avril). Auguste Stœber. — Mismer : Histoire de Strasbourg et de l'Alsace (1830-1852). — Poésie inédite de Henri de Rochefort à Béranger et réponse du poète. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (15 avril). Ph. Rey : le poids du cervelet, du bulbe, de la protubérance et des hémisphères, d'après les registres de Broca. — Elie Reclus : Les Cafres et plus spécialement les Zoulous. — Charpy : De l'angle zyphoïdien. — Deniker : Etude sur les Kalmoucks. — *L'Angleterre préhistorique*, par le marquis de Nadaillac. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (février). Révillout : L'étalon d'argent en Egypte. — Diehl : Découverte à Rome de la maison des Vestales. — Lebègue : L'inopus. — G. Bapst : L'orfèvrerie d'étain dans l'antiquité. — Bertrand : L'amentum et la cateia sur une plaque de ceinture en bronze. — Heuzey : Un nouveau roi de Tello. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (avril.) A. Darcel : Orfèvres parisiens et blésois du XVI[e] siècle. — Guiffrey : Quittances d'artistes, tirées de diverses collections. — Buste de M[me] Récamier, par Chinard. — Actes : de baptême de Claude Vignon ; de naissance de Taillasson. — J. Guiffrey : Jean Cousin. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (avril). Paul Mantz : Les meubles du XVIII[e] siècle. — A. Valabrègue : les ornements de la femme ; la table à ouvrage et les outils de travail. — John Grand-Carteret : Allégories et emblèmes. — REVUE BRITANNIQUE (avril). L'expédition japonaise à Formose en 1875. — Les origines de la franc-maçonnerie ; les ménestrels de Morvan et de Murcie. — La guerre de sécession. — Les funérailles de l'esprit. — Le mouton mérinos en Amérique. — La gestion financière en France depuis 1871. — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE (10 mai). Huet : Diane de Castro. — Brécourt : L'ombre de Molière. — De Brosses : Lettres sur l'Italie. — Winckelmann : De la beauté dans l'art. — M[me] d'Épinay : Mémoires et correspondance. — Lope de Vega : Sonnets. — Vauvenargues : Conseils à un jeune homme. — Colbert : Correspondance inédite. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE (14 avril). Almanach de l'Orient. — Mispoulet : Les institutions politiques des Romains. — Prost : Corneille Agrippa, sa vie et ses œuvres. — De Beaucourt : Histoire de Charles VII. — Deux lettres intimes de M. et M[me] Roland. — (21 avril). Schiller : Histoire de l'empire romain, de la mort de César à l'avènement de Vespasien. — Pélicier : Essai sur le gouvernement de la dame de Beaujeu. — Molinier et Thomas : Documents historiques sur la Marche et le Limousin. — Hatin : Théophraste Renaudot. — Gilles de la Tourette : Théophraste Renaudot. — (28 avril). Boissière : L'Algérie romaine. — Chuquet : Gœthe, campagne de France. — (5 mai). Enmann : Une histoire perdue des empereurs romains et le *De viris illustribus*. — Hertz : La jeunesse d'Ottfried Müller. — Catalogue de la

bibliothèque des Pandolfini. — Gay : Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance. — Gaullieur : Histoire de la réformation à Bordeaux. — D'Ideville : Le maréchal Bugeaud. — (12 mai). Histoire du christianisme. — Gachard : Lettres de Philippe II à ses filles. — REVUE DES DEUX MONDES (15 avril). Bertrand : Les lois du hasard. — E. Schuré : Beethoven, Berlioz, Wagner. — Vuitry : Les excès de la spéculation au début du règne de Louis XV. — Bentzon : Les nouveaux romanciers américains : Marion Crawford. — Desjardins : La politique de Henri IV. — E. Rod : Edmundo de Amicis. — (1er mai). Duc de Broglie : La première lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — M. du Camp : L'hospitalité de nuit ; la société philanthropique. — De Vogüé : La Chronique de Bernal Diaz. — Carrau : La zoologie d'Aristote, d'après de récents travaux. — REVUE GENERALE (1er mai). R. Postel : La vie européenne en Cochinchine. — De Bovet : L'ingénue de théâtre moderne. — H. Carnoy : Le Mahdi et les associations religieuses musulmanes. — REVUE DE GEOGRAPHIE (avril). Drapeyron : Essai de psychologie géographique. Le caractère byzantin au VIIe siècle. — Venukoff : L'état actuel de la Turcménie. — Labarthe : Le Tongking. — Delavaud : le mouvement géographique. — Girard : Topographie comparée des côtes de l'Océan et de la Manche. — Le Long : L'émigration et la colonisation française aux rives de la Plata, de 1840 à 1884. — REVUE HISTORIQUE (mai-juin). Relations de la France et de la Franche-Comté pendant la Fronde. — Hammond : Le rétablissement des relations diplomatiques entre la France et la Prusse après la guerre de Sept ans. — Stern : Documents inédits relatifs au premier empire. — Flammermont : les papiers de Soulavie. — REVUE INDEPENDANTE. (mai). De Goncourt : Une passionnette. — E. Monteil : Le manuel d'instruction laïque et la critique. — Huysmans : La genèse du peintre. — Hennequin : Les romans d'Edmond de Goncourt. — Ad. Remacle : Le mouvement wagnérien en France. — REVUE LITTERAIRE (avril). A. Roussel : Mémoires du baron de Vitrolles. — Rascoul : Correspondance de Mallet du Pan. — Nemours-Godré : Histoire de Madagascar. — Les écrivains de la Savoie au XIXe siècle ; Mgr Fornaz. — REVUE LYONNAISE (15 mars). M. Caze : La correspondance de Voltaire. — Rondot : Les sculpteurs de Lyon du XIVe au XVIIIe siècle. — Niepce : Le catalogue des œuvres imprimées de Claude-François Ménestrier. — Du Puitpelu : Essai de phonétique lyonnaise. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (mai). Malapert : Note sur l'application de l'électricité à l'étude des résistances des carènes. — Sautter : Notice sur les phares électriques et les signaux sonores. — Wallut : Observations sur le magnétisme terrestre en Irlande. — Girard : Souvenirs d'une campagne dans le Levant. — REVUE PHILOSOPHIQUE (avril). Perez : La logique de l'enfant de trois à sept ans. — Binet : L'hallucination. — Andrade : De l'abus du principe de la conservation de la force. — Tannery : Théorie de la connaissance mathématique ; Cohen, du Bois-Reymond, Kroman. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (12 avril). De Pressensé : Les cultes nouveaux. — C. Lenient : Le second cénacle (1831-37) ; les Bousingots. — *Le Neveu de Rameau*, d'après l'édition de M. Isambert. — (19 avril). Quesnel : Contrées mystérieuses et peuples inconnus, d'après MM. Tissot et Amérot. — De Nouvion : Publications historiques ; *Lettres de Chapelain ; Lettres de Mazarin ; Louis XIV et le quiétisme.* — (26 avril). L. Quesnel : Les explorations de M. Savorgnan de Brazza. — De Nouvion : Le congrès des sociétés savantes. — L. Ulbach : De Cordoue à Lisbonne. — Arvède Barine : Mallet du Pan. — (3 mai). G. Charmes : Les torpilleurs autonomes et l'avenir de la marine. — Villamus : Les Slaves du Danube. — Les nouveaux prix de vertu. — REVUE SCIENTIFIQUE (12 avril). Ball : La morphinomanie. — Féris : La Nouvelle-Guinée. — Les hommes fossiles et les hommes sauvages, d'après M. de Quatrefages. — (19 avril). De Saporta : L'eau et la glace dans les mers polaires. — Rouire : L'ancienne mer intérieure africaine. — (26 avril). Berthelot : L'échelle des températures et les poids moléculaires. — Menzbier : Rôle du croisement dans l'extinction des espèces. — Thoulet : Les inclusions des minéraux. — Crié : Les plantes exotiques à l'exposition d'Amsterdam. — (3 mai). Friedel : Méthode générale de synthèse des combinaisons aromatiqnes. — Ochorowitz : Essai sur le sens du toucher et le sens du magnétisme. — Beauregard : Le musée d'histoire naturelle de Londres. — De la Roche : Un livre d'arithmétique au XVIe siècle. — (10 mai). Dumas : Charles et Henri Sainte-Claire Deville. — Preyer : Les forces des êtres vivants. — Dallet : Le temps universel. — Henry : Les thermomètres de salon en 1628.

SCIENCE ET NATURE (19 avril). Haviot : La végétation de l'archipel magellanique. — Edm. Perrier : Les fonds des mers et leurs habitants. — Sauzier : Louis XIV et Madagascar. — (26 avril). Halm : Les Fuégiens de l'archipel. — Nivoit : Le fonçage des puits de mine par la congélation. — De Garmant : La mosaïque de Nîmes. — (3 mai). Hamy : Le Soudan égyptien. — Perrier : Les fonds des mers. — Cl. Bernard : Maximes de la vie. — De Silva : Les torpilles de terre. — (10 mai). De Renouvins : La barbotine. — D'Herculais : La grande pêche. — Dupont : L'électricité appliquée à la ferrure. — Gos : La sériciculture en Grèce. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 avril). La politique et l'armée coloniale. — Le service intérieur de la cavalerie. — Souvenirs militaires du général baron Hulot. — L'expédition anglaise en Égypte. — (1er mai). La mitrailleuse Gatling. — Une course de cavalerie de Varsovie à Janow. — Le monument du général Chanzy.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 avril au 15 mai 1884)

CLAIRON. Avril : 19. *Les Almanachs de la Révolution*, par Welschinger.

DÉBATS. Avril : 18. G. Charmes : les Salons de Nice. 22-26. H. Houssaye : Le roman contemporain. — Mai : 6. Saint-René Taillandier : *Ma jeunesse*, par Michelet. 10. G. Charmes : *Egypt and the Egyptian question*. 13. Mme de

Warens et son mari. 14. A. Maury : *Hommes fossiles et hommes sauvages,* par de Quatrefages.

DÉFENSE. Avril : 16. Les découvertes de M. Pasteur. 18. Michelet, Quinet et Mięckiewicz. 24. Mouvements du cerveau dans la cavité qui le contient. — Mai : 14. De Pontmartin : *Vie de monseigneur Dupanloup,* t. III.

XIX[e] SIECLE. Avril : 19. De la religion de l'humanité, à propos des manuels d'instruction morale et civique. 22. Sarcey : *Les patenôtres d'un surnuméraire,* par Delaroa. 24. Sarcey : *L'Annuaire de la presse française.* 29. Sarcey : *Œuvres de Malfilâtre.* — Mai : 6. Sarcey : *Raphaël et la Farnésine,* par Ch. Bigot. 7. Ch. Bigot : L'immoralité française. 13. Sarcey : *Les Maximes de M[me] de Sablé.* 14. Bigot : *Le Dictionnaire* de Littré et Robin. 15. Bertillon : M. Würtz.

ECHO DE PARIS. Avril : 20. Marc de Valleyres : *Chérie,* par M. de Goncourt. 26. A. Scholl : Les Goncourt.

ÉVENEMENT. Avril : 22. G. Duval : *Chérie.* — Mai : 5. Scholl : Léon Chapron. 10. Champsaur : Ludovic Halévy.

FIGARO. Avril : 16. Ignotus : J.-B. Dumas. 17. Ed. de Goncourt : Une préface. 25. Les de Goncourt. — Mai : 11. Quidam : L'instrument nécessaire. 13. De Grandlieu : Lettres de M. Guizot.

FRANÇAIS. Avril : 18. *Les Allemands,* par le P. Didon. 19. Cosquin : *La vérité catholique et la paix religieuse,* par M[gr] Maret. 25. *Richelieu et la monarchie absolue,* par d'Avenel. 29. *Annales du théâtre et de la musique* pour l'année 1883. — Mai : 2. Desjardins : *Histoire d'une vieille maison de province,* par Colmet-Daage. 5. *Fénelon à Cambrai,* par E. de Broglie. 8. Bernadille : Le chat noir. 9. La préface de *Chérie.*

GAULOIS. Avril : 27. Guy de Maupassant : La jeune fille ; MM. Zola et de Goncourt.

GAZETTE DE FRANCE. Avril : 19. De Pontmartin : *Mémoires du baron de Vitrolles.* 21. Œuvres du P. Lacordaire, t. I[er], *Sermons* 29. Théophraste Renaudot. — Mai : 3. De Pontmartin : Les poètes : Mistral, le prince de Valori. 4. Racot : Œuvres posthumes d'Aug. Barbier.

GIL BLAS. Mai , 7. H. Fouquier : *les Blasphèmes,* par Richepin.

INTRANSIGEANT. Mai : 15. D[r] Legué : Urbain Grandier et les possédées de Loudun.

JUSTICE. Mai : 2. Geoffroy : M. Zola.

LIBERTÉ. Avril : 18. Drumont : *Les patenôtres d'un surnuméraire,* par Delaroa. 21. Drumont : Edm. de Goncourt et *Chérie.* 22. Kuntz : Les ancêtres des singes. — Mai : 5. Drumont : *Les poèmes tragiques,* par Leconte de Lisle. 12. Drumont : La littérature en Belgique.

MONITEUR UNIVERSEL. Avril : 17. Voltaire diplomate. 23. Bernadille : Du lieu commun et de l'invention littéraire. — Mai : 4. O. de Vallée : *Correspondance inédite de Mallet du Pan.* 12. Stourm : L'émigration pendant la Révolution française.

PAIX. Mai : 1, 2, 10. R. Lafayette : Vacquerie. Avril : 24, 26, 27, 30. Mai : 1, 3, 5. Strauss : Les partis socialistes. 10. Ch. Yriarte : Œuvres posthumes de Fernand Desormeaux. 11. Sabatier : L'école des langues orientales vivantes. 13. La propriété littéraire et l'exploitation du nom des grands hommes. 15. Mézières : Poésies d'Ad. Rolland.

UNIVERS. Mai : 4. Saint Thomas et le thomisme. 11. Urbain Grandier. 15. De la Tour : L'amiral de Coligny.

VILLE DE PARIS. Avril ; 22, 23, 24. Baluffe : Un portrait de Molière.

VOLTAIRE. Mai : 12. Robin : *les Blasphèmes,* par Richepin.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Avril : 24. *Le portefeuille de M[me] Dupin.* 26. *Les poèmes tragiques* de M. Leconte de Lisle. 29. Le centenaire du *Mariage de Figaro.* — Mai : 1. Un nouveau livre sur Jeanne d'Arc. 2. Sylvanecte : *La cour impériale à Compiègne.* 5. Gaillemot : L'anglomanie. 6-13. G. Escande : Olavidès. 10. Mémoires de Henri Heine.

REVEIL. Avril : 20. P. Alexis : *Chérie.* — Mai : 10. L. Despret : Sur *Chérie.*

SIÈCLE. Avril : 20. J.-B. Dumas. 28. De la Berge : *Trente-deux ans à travers l'Islam,* par M. Roches. — Mai : 1. A. de la Forge : Aug. Comte. 12. *La Jeunesse de François I[er],* par M. Parodi. 14. Sylvin : *Mélanges politiques et historiques,* par F. Guizot.

SOLEIL. Avril : 21. Canivet : *La vie antique en Grèce,* d'après Kuhl et Koner, trad. Trawinski et Riemann. 28. *Le Prince,* par Machiavel.

TÉLEGRAPHE. Avril : 21. Le mouvement littéraire à l'étranger. 28. *Chérie,* par E. de Goncourt. — Mai : 12. *Jeanne d'Arc,* par M. Fabre.

TEMPS. Avril 16-20. Boutet de Monvel : Etude sur la déclamation dramatique. 23. Marnéjouls : La semaine sainte à Séville.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de mai 1884

1. *Revue universelle internationale,* paraissant le 1[er] et le 15 de chaque mois. In-8, 32 p. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, 20 fr.

Le Croquis. In-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Clément. Bureaux, 20, rue Taylor. Mensuel. Abonnements : un an, 7 fr. Le numéro, 50 centimes.

2. *L'Union républicaine de Seine-et-Oise,* journal politique, paraissant le mercredi et le samedi. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Bernard. Bureaux, 120, boulevard Magenta.

5. *L'Avant-Garde* des employés de chemins de fer, journal hebdomadaire paraissant le samedi. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Belliet. Bureaux, 57, faub. Montmartre. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

Le Prolétariat, organe officiel de la fédération des travailleurs socialistes de France. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Perreau. Bureaux, 5, rue Montmorency. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes. Paraît le samedi.

La Gazette de Passy, hebdom. illustrée. Petit in-4°, fig., 4 p. à 3 col. Paris, imp. Moeglin. Bureaux, 65, rue de Passy.

6. *Le Nouvelliste parisien*, organe français, belge et hollandais, paraissant tous les dimanches. In-4°, 4 p. à 4 col. Bureaux, 48, rue Julien-Lacroix. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

La Butte-aux-Cailles, organe révolutionnaire paraissant tous les dimanches. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Mornas. Bureaux, 16, rue Primatice. Le numéro, 10 centimes.

7. *El Folletito de la emigracion*. In-32. Paris, imp. Ve Goupy. Bureaux, 16, rue Stanislas. Abonnements : un an, 32 fr.; six mois, 18 fr. Le numéro, 50 centimes. Paraît le samedi.

10. *L'Hôtel-de-Ville*, politique, quotidien. In-f° 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 10, faub. Montmartre. abonnements : un an, 20 fr. Le numéro, 5 centimes.

12. *Le Proudhon*. In-f°, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 49, rue Richer. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 c. Spécimen.

15. *Le libre-échange*, journal hebdom. paraissant le mardi. Petit in-f°, 4 p. à 4 col. Bois-Colombes, imp. Boyer. Bureaux, 13, rue de Penthièvre. Le numéro, 10 centimes.

17. *Journal des étrangers*, gazette internationale paraissant le jeudi. In-f°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 85, rue Richelieu. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 25 centimes.

19. *L'Éclaireur républicain*, Paris-Banlieue, paraissant tous les samedis. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Guérin. Bureaux, 5 *bis*, rue Lamartine. Le numéro, 15 centimes.

20. *L'Éclaireur des campagnes*. In-4, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Cusset. Bureaux, 16, rue du Croissant. Le numéro, 5 centimes.

21. *Le Railway illustré*, organe de la famille des employés de chemin de fer et des voyageurs. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Robert. Bureaux, 48, rue de la Tour-d'Auvergne. Paraît le samedi. Numéro spécimen.

22. *Moniteur des examens de l'École de médecine*. Publication quotidienne. In-18, 4 p. Paris, imp. Mosant. Bureaux, 7, rue Sainte-Beuve. Abonnements : 1 mois, 3 fr. Le numéro, 10 centimes.

24. *La clameur publique*, journal hebd. paraissant le jeudi. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Rigolot. Bureaux, 9, rue de Cléry. Abonnements : un an, 10 fr. Le numéro, 10 centimes.

L'Éclaireur, journal quotidien. In-4°, une feuille à 4 col. Paris, imp. Cusset. Bureaux, 16, rue du Croissant. Le numéro, 5 centimes.

25. *Indicateur des ventes amiables de matériel et d'usine*. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Princhette. Bureaux, 143, boul. Montparnasse. Le numéro, 10 c. Hebdomadaire.

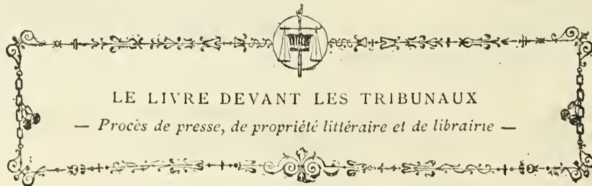
L'Annonce drôlatique, journal bi-mensuel. In-4°, 4 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Ve Zabieha. Bureaux, 61, quai de la Tournelle. Abonnements : un an, 3 fr. Le numéro, 10 centimes.

Sans date. *L'Excursion parisienne*, journal des excursions champêtres. In-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Boyer. Bureaux, 29, rue Claude-Bernard. Le numéro, 25 centimes.

Le travail national, organe de l'association de l'industrie française. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Blot. Bureaux, 26, boul. des Italiens. Numéro spécimen.

Moniteur des annonces internationales, journal bi-mensuel de publicité. In-4°, 4 p. à 4 col. Alfortville, imp. Villiers. Bureaux, 91, rue de Provence. Abonnements : 2 fr. par an. Le numéro, 5 centimes.

Bulletin de l'agence générale d'électricité. Mensuel. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Boyer. Bureaux, 7, galerie des Variétés.



LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Outrages aux bonnes mœurs

Sarah Barnum; Marie Pigeonnier.

L'instruction à laquelle a donné lieu la publication de *Sarah Barnum* est terminée.

L'auteur, Mlle Marie Colombier, a passé, pour outrage aux bonnes mœurs, devant la cour d'assises. A cet effet, le dossier a été transmis à la chambre des mises en accusation.

Pareille solution est intervenue dans l'affaire du livre intitulé *Marie Pigeonnier*, écrit, comme on sait, en réponse au premier.

Mlle Marie Colombier a été condamnée à trois mois de prison. Même peine a été prononcée pour les auteurs-éditeurs de *Marie Pigeonnier*.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.

OPINION DE LA PRESSE

SUR

LES MONUMENTS DE L'ART ANTIQUE

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE

M. OLIVIER RAYET

Professeur suppléant au Collège de France
Directeur adjoint de l'École des hautes études

Publication de haute archéologie artistique, parue en 6 livraisons et complète en deux volumes in-folio, comprenant 90 planches hors texte en héliogravure et en couleur.

Prix, broché. . . . . 150 fr.
Avec un cartonnage artistique . . . 175 fr.
50 exemplaires numérotés sur papier de Hollande. . . . . 300 fr.

FRANCE

(suite)

LA *GIRONDE*

Les amis de l'art antique peuvent considérer comme une bonne fortune l'apparition de l'ouvrage dont M. Rayet vient de publier la première livraison. Il ne manque pas en France d'amateurs éclairés et de gens de goût que sollicite vivement ce genre d'étude; mais ce qui fait défaut au public lettré, c'est moins la bonne volonté que les livres. Il n'est pas donné à tout le monde de visiter, au prix de voyages lointains, les musées de l'étranger, les collections privées ou les monuments restés en place; d'autre part, l'abord souvent difficile des ouvrages d'érudition déconcerte les lecteurs qui n'y peuvent consacrer que leurs loisirs. La publication de M. Rayet répond à ce double besoin de voir et de comprendre; elle sera certainement bien accueillie.

... Il suffit d'ouvrir ce recueil pour s'assurer qu'il n'a rien de commun avec les ouvrages de ce genre, déjà anciens, publiés en Allemagne. Il y a loin des froides gravures au trait, dont on se contentait autrefois, aux magnifiques planches des *Monuments de l'art antique.* Le procédé de l'héliogravure, perfectionné avec tant d'habileté par M. Dujardin, peut satisfaire le goût le plus exigeant. Si l'on n'a pas sous les yeux les originaux eux-mêmes, on a la consolation de s'en rapprocher autant qu'il est possible, et il n'y a plus à redouter les inexactitudes d'un graveur peu exercé ou trop ingénieux, qui commente au lieu de traduire. Grâce aux ressources de l'héliogravure, les planches n'ont pas la monotonie de la photographie et rendent à merveille la chaude coloration du marbre ou le poli du bronze, avec ses luisants et ses ombres intenses.

Ce n'était pas tout de donner au public de fort belles reproductions; il y avait lieu de montrer la place de ces monuments dans l'histoire de l'art, d'en souligner les caractères particuliers et de conduire le lecteur à travers le musée choisi qui s'ouvre devant lui. Très nourries de faits et écrites de main de maître, ces notices, où la science ne perd rien à revêtir une forme agréable, ne sont pas le moindre attrait de cette publication. M. Rayet, qui s'était déjà adjoint comme collaborateurs M. Maspéro, directeur du Musée de Boulaq, et M. Collignon, professeur à la Faculté de Bordeaux, a été fort bien inspiré en s'assurant le concours de M. Eugène Guillaume, membre de l'Institut, et de M. J. Martha, maître de conférences à la Faculté de Dijon...

Il y a pour tout le monde plaisir et profit à se confier à des guides aussi sûrs. Peu d'ouvrages sont mieux faits pour développer le goût des études d'art et pour en faciliter l'accès à tous les esprits cultivés.

M. C.

LE *JOURNAL OFFICIEL*, du 20 février 1882

M. Alfred Maury fait hommage à l'Académie de la troisième livraison du recueil publié par M. Olivier Rayet, professeur suppléant au Collège de France, sous le titre de : *Monuments de l'art antique.*

M. A. de Longpérier avait déjà offert à l'Académie les deux premières livraisons de ce bel ouvrage, consacré à l'archéologie ancienne et qui renferme un choix d'intéressants mémoires sur divers monuments que l'antiquité nous a légués. Le maître éminent avait signalé la valeur et l'importance de la publication de M. Rayet avec une autorité que M. Maury regrette modestement de ne pas posséder.

La présente livraison ne comprend pas moins de douze dissertations, les unes dues à M. O. Rayet, les autres à de savants collaborateurs, bien connus du monde érudit et dont plusieurs sont passés maîtres. Quinze planches habilement exécutées mettent sous les yeux du lecteur les représentations héliographiques des monuments décrits et expliqués.

Nous sommes heureux de constater que le texte a pris, suivant le vœu émis par nous, un développement tout à fait justifié par l'importance exceptionnelle des monuments et la compétence des commentateurs.

..... L'ensemble de ces travaux montre que la troisième livraison est digne des précédentes. Le recueil de M. Rayet contribuera notablement au progrès des études archéologiques dont le jeune professeur du Collège de France est aujourd'hui chez nous l'un des interprètes les plus ingénieux et les plus érudits.

FERDINAND DELAUNAY.

LA *REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE*

La publication des *Monuments* de M. O. Rayet est menée, au double point de vue de l'exécution des planches et de la rédaction du texte explicatif, de façon à faire les délices des artistes d'abord, mais aussi à trouver un sympathique accueil auprès des gens du monde et des savants de profession, pour peu qu'antiquaires ou gens du monde aient le goût de ce qui est beau, non sans une instinctive admiration pour cet archaïsme encore un peu naïf, incomplètement habile, au surplus plein de génie, qui déjà présage pour

un avenir prochain la naissance des œuvres parfaitement belles. Quelques mots seulement sont à dire aujourd'hui sur le choix des monuments. Lorsque l'ouvrage sera heureusement parvenu à son entier achèvement, il sera à propos d'y revenir et d'y insister alors davantage.

Le procédé employé pour la reproduction de ces antiques est excellent. Les éloges, cette fois, doivent aller trouver, pour une grande part, l'habile héliograveur dont tout le monde aujourd'hui connaît les œuvres, M. P. Dujardin. D'ailleurs, M. P. Dujardin n'avait encore, croyons-nous, rien produit de si remarquable. Ce n'est point le lieu dans cette *Revue* de faire même une ébauche de cours sur la photographie, la gravure et l'héliogravure. Au moins y peut-on constater deux choses : c'est d'abord que la première livraison était, dans son ensemble, d'une exécution supérieure à ce que pouvait attendre l'imagination la plus exigeante (pour ne pas nous arrêter à signaler les planches plus particulièrement réussies, comme la *Métope d'Olympie,* la *Tête de Scribe égyptien*, les surprenantes *Statuettes en bois,* etc.) ; — puis, que la seconde livraison a dû arracher, en la recevant, à mainte personne comme à nous, un cri d'admiration : tant elle est belle, tant le progrès sur la première est sensible ! On aime à regarder de telles reproductions d'œuvres d'art. La fidélité, cette fois, en est garantie ; on ne craint point que l'insouciance du graveur ou son désir d'embellir n'ait gâté ou altéré rien. La lumière fait très consciencieusement son devoir ; il suffit de savoir la prendre au bon moment : là est le secret. Dire combien cette gravure, tirée avec les encres d'imprimerie, l'emporte comme finesse, comme fermeté et comme tons sur la vulgaire photographie, est inutile ; car c'est chose connne.

..... Un mot maintenant sur les notices qui accompagnent et expliquent les planches. On a dit la part qui était échue à M. Maspéro. Trois notices, dont une relative à trois figurines grotesques en terre cuite, et une autre à une tête en bronze du musée de Naples représentant sans doute un Apollon, ont été confiées à M. Max Collignon, de Bordeaux, qui s'en est tiré à son honneur. Toutes les autres notices des deux premières livraisons, si nous ne nous trompons, sont dues à M. Rayet lui-même. Le caractère de ces notices est de chercher à expliquer et à faire bien comprendre le sujet, en restant, au milieu des explications techniques, parfaitement claires et intelligibles pour tout le monde. Sans se perdre dans des dissertations difficiles à suivre, sans omettre rien d'essentiel, elles disent ce qu'il faut dire. M. Rayet, pour parler surtout de lui, puisque c'est lui, de beaucoup, qui a le plus payé de sa personne, M. Rayet se meut tout à fait à l'aise dans ce domaine de l'art, qui est son domaine propre. Il a fréquenté les ateliers, et il en parle la langue avec un naturel qui plaira aux gens du monde, toujours très friands de ces termes de métier, pleins de saveur, dont un profane devine quelquefois le sens plus qu'il ne le comprend. Ce langage, qui a sa précision d'ailleurs, n'est point fait pour déplaire à personne, et, de bonne grâce, on prend son parti d'entendre souvent revenir dans la phrase quelqu'une de ces expressions dont le style bourgeois use avec plus de discrétion, jolies du reste, comme *grassouillet*. Le grand mérite des explications de M. Rayet, c'est leur justesse. Le coup d'œil chez lui est sûr. G. GRAUX.

LA *REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE*

Les *Monuments de l'art antique*, publiés par M. Olivier Rayet, ne nous laissent à formuler aucun regret, puisque la main de l'artiste a été remplacée par un procédé mécanique. On a appliqué ici, non point pour la première fois, mais à un ouvrage plus considérable dans ce genre qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent, l'héliogravure de M. Dujardin. La maison A. Quantin, célèbre par le soin et la perfection de ses travaux, a consenti à faire les frais de cette publication vraiment digne d'éloges, et M. O. Rayet lui consacre des soins scrupuleux et une érudition d'une sûreté irréprochable.

Quel but s'est-on proposé? De mettre sous les yeux des amateurs un grand nombre d'œuvres d'art qui jusqu'à présent — même les plus fameuses — n'avaient été reproduites avec une fidélité suffisante que par la photographie.

Les amateurs approuveront sans réserve les principes qui ont présidé aux choix des monuments. M. Rayet est bien décidé à repousser les œuvres sans accent, fussent-elles séduisantes par l'habileté de l'exécution. Il n'admettra que « ce qui témoigne d'un effort sincère, d'un sentiment juste » ; il cherchera avant tout le caractère et la personnalité; il professe un profond dédain pour l'adresse banale des artistes de la décadence. Il préfère au besoin les rudes essais informes de l'époque où le maître, n'étant pas encore en possession de tous les secrets de son art, lutte contre la matière rebelle et ne parvient qu'au prix d'une violence tenace à lui imprimer sa volonté. Il aime mieux les gaucheries et les maladresses du chercheur inspiré que l'élégance sans âme du faiseur indifférent.

Il se soucie médiocrement de l'inédit; car, dans une publication pareille, tout est inédit : qui peut se vanter d'avoir, ailleurs que dans des portefeuilles de photographies, une image exacte des marbres du Parthénon? Ceci est vrai; et pourtant nous pensons que M. Rayet sentira de plus en plus, en avançant, la nécessité de publier le plus grand nombre possible de monuments peu accessibles au commun des lecteurs. Si intéressante que soit pour nous une reproduction plus parfaite d'une œuvre du Louvre, combien nous aimons mieux être introduits dans les musées de Londres, de Berlin, de Munich, de Saint-Pétersbourg, de Grèce et d'Italie! La curiosité vient ici doubler l'intérêt et nous remercions l'auteur d'agrandir le cercle de nos connaissances ou de rapprocher de nous des monuments dont la vue nous sera peut-être éternellement interdite par les nécessités de la vie. M. Rayet est lui-même un érudit trop fin pour ne pas pencher vers l'inédit par un goût naturel. Cette voie que j'indique, il me semble qu'il s'y engage déjà plus résolument, si j'en juge par les planches de sa deuxième livraison, sur le point de paraître, et que j'ai sous les yeux. Il y a là quelques morceaux que je tiens à signaler le premier comme un vrai régal de gourmet : une collection d'amours potelés, mutins et espiègles, à demi nus ou drapés et encapuchonnés; deux caricatures d'hommes du peuple secs, maigres et laids; une tête de femme en marbre, trouvée près de la Farnésine, un de ces portraits parlants tels qu'en savaient faire les Romains des premiers temps de l'empire.

On est émerveillé, quand on regarde les planches de l'ouvrage qui nous occupe, de la façon extraordinaire dont sont rendus la matière employée pour l'objet, la touche de l'artiste et l'état du monument. L'héliogravure seule pouvait nous mettre sous les yeux la surface lisse des marbres du Parthénon avec les taches noirâtres ou colorées qu'y a déposées le temps, le grain du marbre dans le bas-relief de Thasos, les vives lumières et les reflets qui éclatent çà et là sur le bronze, les éraillures légères que le contact de la terre a laissées sur les terres cuites dépouillées de leur enduit primitif. Ajoutez que l'usage d'encres colorées fait parfaitement saisir la diversité d'aspect des monuments. Ce n'est pas seulement aux longs plis inflexibles de leurs robes que les danseuses d'Herculanum doivent leur étrange sévérité, c'est aussi au ton noirâtre du bronze, qui accroche à toutes les saillies une traînée de lumière. Or cette noirceur austère est sous nos yeux. Mettez à côté l'Apollon sauroctone dont la surface dorée par le temps repose l'œil par son calme et sa douceur, ou une terre cuite avec son aspect blond qui n'est pas sans charme, et vous verrez combien la coloration d'une œuvre peut contribuer à l'effet.

En résumé, la tentative faite par M. Rayet me paraît aller plus loin qu'à un succès de librairie. Elle indique la voie dans laquelle devront s'engager les publications analogues; c'est une révolution qui non seulement flattera l'œil des amateurs, mais qui peut rendre à la science d'incalculables services ; que diriez-vous, si vous aviez devant vous dans dix ans, sur les rayons d'une bibliothèque, les principaux monuments de l'art grec disséminés dans les collections et reproduits enfin d'une façon qui permette de se passer de l'original? Les études d'archéologie figurée n'auraient-elles point fait un pas immense?

A. CARTAULT.

ÉTRANGER

THE ACADEMY

..... Permettez-moi de reprendre la plume après une si longue interruption dans ma correspondance avec « The Academy », interruption toute indépendante de ma volonté. Je commence en vous entretenant sur un splendide ouvrage dont j'ai sous les yeux le premier fascicule. Le style en est si lucide et les illustrations en sont tellement belles que je suis tenté de dire que c'est une œuvre internationale. Elle reproduit des sujets de l'antiquité de la façon la plus parfaite et ne s'adresse pas seulement aux hommes d'étude, mais à tous les gens de goût en général. Je suis heureux de constater que cette entreprise est due à un érudit et à un éditeur de mon pays, car cela montre clairement le goût et la hardiesse qui faisaient notre gloire au XVIII[e] siècle et qui, ensuite, furent tant soit peu amoindris par le triomphe des doctrines académiques. L'ouvrage porte le titre : *Les Monuments de l'art antique*, et l'auteur est M. Olivier Rayet, dont vous avez pu souvent lire des articles dans la *Gazette des Beaux-Arts* (je citerai particulièrement ceux sur les terres cuites de Tanagra). Il est professeur attaché au Collège de France et à l'École des hautes études et fut élève à l'École de France d'Athènes.

La splendide publication dont nous parlons est éditée par M. A. Quantin, dont je cite le nom avec plaisir, parce qu'il est jeune, qu'il perpétue les nobles traditions typographiques de M. J. Claye, et que son ambition est d'ouvrir une place dans ses ouvrages à tout ce qui paraît de nouveau dans le domaine des arts graphiques. La publication sera complète en six fascicules contenant chacun quinze planches avec textes explicatifs par divers auteurs. Il y a nombre d'années que je guette l'apparition d'un ouvrage aussi intelligent dans ses choix et aussi utile par le but qu'il se propose, et je m'empresse d'en faire part aux lecteurs anglais.

L'*ARCHITECT*

Quelque soit le perfectionnement que l'avenir réserve à la photographie, en ce qui concerne les sculptures anciennes, nous ne croyons pas que l'on puisse jamais surpasser ce que vient de publier M. Rayet. Sans doute, il a fait choix de sujets susceptibles d'être parfaitement rendus par le procédé, et en cela aussi il a rendu un éminent service, parce que ses planches sont non seulement très belles, mais encore qu'elles sont la reproduction de sujets de haut intérêt artistique. Il ne s'est obligé à aucun ordre historique et ne s'est attaché à aucune collection spéciale; l'effet de cette indépendance se fait sentir dans le texte qui accompagne les planches; ce texte a la brièveté et la fraîcheur d'un travail fait d'inspiration. Le renseignement donné est toujours précis et à sa place, et si nous sommes parfois en désaccord avec M. Rayet, ce n'est, après tout, que sur des questions de détail qui ne laissent rien de sérieux au fond. Pour quiconque connaît les principaux traits de l'histoire de la sculpture grecque, son ouvrage sera sans rival par son utilité et son attrait. La sculpture grecque, cependant, n'est pas seule étudiée dans cet ouvrage, la sculpture égyptienne aussi y est traitée, mais plus brièvement; les textes explicatifs sont dus à des écrivains autorisés, bien au courant de la sculpture égyptienne, entr'autres M. Maspéro.

DEUTSCHE LITTERATURZEITUNG, de Berlin

Il est temps, puisque déjà la deuxième livraison vient de paraître, de rendre compte d'une brillante publication qui vise le cercle nombreux des amateurs érudits des principales œuvres de l'art antique. S'appuyant sur des connaissances archéologiques sérieuses, dirigée avec un goût délicat, et illustrée à l'aide des procédés de reproduction les plus parfaits, cette publication peut se flatter d'atteindre son but; elle ne manquera pas d'intérêt, même pour les cercles spéciaux auxquels elle ne s'adresse point particulièrement. L'archéologue allemand surtout y trouvera deux points dignes de remarque.

L'idée de la publication est précisément celle qui est à peine encore admise par les opinions régnantes de nos archéologues et dont je m'avoue d'ailleurs hautement le partisan. Le grand mot d'ordre est : publication systématique de grands groupes de monuments; tandis que le présent ouvrage est de parti pris sans système. Je ne saurais nier qu'on ressent une impression vraiment bienfaisante à voir de nouveau parcourue avec succès une voie que nous avons abandonnée. Par amour pour la méthode nous ne devons pas laisser se perdre le dilettantisme au meilleur sens du mot, si nous ne voulons pas nous immobiliser. Le second point digne de remarque est celui-ci : Les moyens de reproduction artistique par le dessin dont dispose l'éditeur sont d'une telle perfection, qu'ils doivent nous porter à des réflexions et à un travail très sérieux. Notre grand établissement archéologique, l'Institut impérial allemand, se propose dans les planches de ses *Monumenti* le même but, c'est-à-dire la reproduction la plus parfaite possible des œuvres d'art. Dans la publication de M. Rayet (planche 6 de la deuxième livraison), le procédé d'héliogravure Dujardin reproduit le même objet que nous avons donné récemment sur une planche des *Monumenti*. Mais la comparaison, si toutefois elle est nécessaire, nous convaincra que, sur le terrain de la reproduction, il nous reste à faire plus d'efforts que jamais. Nous avons de grands progrès à réaliser pour l'application des procédés modernes mécanico-photographiques à l'ancien travail artistique du cuivre.

Le texte de l'ouvrage est généralement de M. Rayet lui-même; les monuments égyptiens seuls ont été confiés aux soins de M. Maspéro. J'ai déjà fait l'éloge du texte. Pour le but que l'auteur s'est proposé, il faut avoir un jugement très net et se garder des recherches excessives : qualités que possède M. Rayet. Je ne veux pas me demander si elles ne lui ont pas fait un peu défaut, quand il émet l'opinion que l'Apollon Sauroktonos est un mythe d'Horus transformé : la publication, dans son ensemble, m'engage bien plus à en reconnaître le mérite qu'à m'arrêter à ces divergences d'opinion. CONZE.

LE *TIMES*

L'étude de l'art et de l'archéologie n'est circonscrite ni par la géographie ni par la politique. Les matériaux en sont dispersés, les méthodes en sont connues de toutes les nations civilisées et les résultats intéressent tous les esprits cultivés. Peu importe, en conséquence, dans quelle langue ou en quel pays un ouvrage d'archéologie est publié; il appelle, tout d'abord, l'attention des gens d'étude et des connaisseurs.

Tel sera le cas, sans doute, des deux somptueux volumes qui viennent de paraître chez M. Quantin, le célèbre éditeur, sous le titre *les Monuments de l'art antique*. Cet ouvrage, publié par M. Olivier Rayet, avec le concours de quelques spécialistes bien connus, est, dans la meilleure acception du mot, un livre populaire. Il avance peu de théories donnant prise à la critique, il n'essaie pas de traiter sous une forme pédante les innombrables problèmes d'archéologie encore demeurés sans solution. Comme nous l'affirme la préface, il n'a nulle intention de se mesurer avec les traités purement scientifiques ; il se flatte simplement de présenter une collection des travaux d'art ancien les plus intéressants, pouvant trouver place dans la bibliothèque de tout homme instruit. Nous conseillerons, sans hésiter, à tous ceux à qui leurs moyens permettent de s'offrir ce magnifique ouvrage, de ne pas négliger d'en faire l'acquisition.

C'est bien une histoire complète de l'art antique. Depuis la IV[e] et la V[e] dynasties d'Égypte jusqu'à la période la plus brillante de la sculpture romaine, sous Auguste ; depuis le Tombeau de Xanthos, en Lycie, communément appelé le Monument de la Harpie, actuellement au *British Museum*, jusqu'au Combat des dieux et des géants du grand autel de Zeus, récemment découvert à Pergame; depuis la poignée délicieuse d'un miroir grec, au Musée de Copenhague, jusqu'aux charmantes petites figures en terre cuite trouvées en

grand nombre à Tanagra; depuis la tête en bronze d'Aphrodite, de la collection Castellani, jusqu'à la face parlante, aux traits tourmentés, au front creusé de rides profondes, d'un homme de lettres inconnu, très probablement un poète d'Alexandrie, trouvée dans les fouilles d'Herculanum, les 90 planches contenues dans les deux volumes de M. Rayet offrent une collection sans rivales des chefs-d'œuvre de l'art antique.

L'exécution de ces planches, par les procédés d'héliogravure Dujardin, est un tableau frappant des ressources de l'art moderne. Elles ne laissent rien à désirer, tant pour la fidélité de la reproduction que pour la simplicité et la distribution artistique de la lumière et de l'ombre. Les tons sont tout à fait en rapport avec la matière dont est formé l'objet, et la beauté d'ensemble ne mérite que des éloges. La base du procédé est la photographie, mais, comme le dit M. Rayet, la photographie est éphémère et pour ainsi dire grossière dans sa fidélité; ses grandes lumières atténuent la délicatesse du modelage, ses teintes sont monotones et ses ombres sont noires et opaques; un maître tel que M. Dujardin sait avec succès remédier à toutes ces difficultés. Il reproduit la sincérité et la vigueur de la photographie et il sait en éviter les défauts.

Le texte qui accompagne les planches est un type exquis de perfection savante. La partie égyptienne de l'ouvrage a été confiée à M. Maspéro, le docte successeur de M. Mariette comme conservateur du musée Boulaq; il est presque inutile d'ajouter que le sujet est traité de main de maître. Rien de plus intéressant et de plus instructif tout à la fois que l'exposé donné par M. Maspéro du but, des méthodes et des limites de l'art égyptien, aussi bien que des mœurs et coutumes, des idées sociales et religieuses dans lesquelles il a puisé ses origines. Mais il serait injuste de citer seul M. Maspero pour le talent avec lequel il a traité son sujet. Le travail de M. Rayet, lui aussi, et de ses autres collaborateurs est absolument remarquable. Si M. Rayet semble parfois occuper une place à part, la raison n'en est pas seulement que sa participation à l'œuvre est plus importante que celle de tous les autres réunis, c'est qu'il se livre souvent à une certaine expansion de sentiments où se traduit l'élan patriotique.

Quelque chose de très amusant et à la fois très flatteur pour l'amour-propre anglais, c'est le récit que fait M. Rayet de la découverte en France et de l'acquisition par le British Museum de la belle statue de Diadumenos, qui est reconnue comme une reproduction de l'œuvre de Polyclète. Nous pouvons prédire au lecteur un grand plaisir, s'il veut se donner la peine de lire entièrement cette histoire.

..... Nous ne pouvons mieux faire que de recommander ces deux volumes aux amateurs d'art, certains d'avance que leur admiration égalera la nôtre. Nous tenons, en terminant, à accorder une mention spéciale aux reproductions des statuettes en terre cuite trouvées en si grand nombre à Tanagra durant ces dernières années, parce que le type d'art auquel elles appartiennent est classé parmi les résultats les plus récents qu'aient obtenus les antiquaires modernes.

Rien ne peut égaler la grâce et la vie de ces figures réduites; le choix que M. Rayet en a fait nous donne une grande variété des modèles de ces bijoux de l'art antique. Une d'elles est peut-être encore plus précieuse au point de vue du souvenir qui s'y rattache que par sa valeur intrinsèque. Elle fut offerte à M. Gambetta par des habitants d'Épire, en reconnaissance de ses bons offices, il y a quelques années, dans la rectification de la frontière hellénique.

ZEITSCHRIFT FÜR BILDENDE KUNST.

On ne peut contempler sans admiration les quinze planches, si variées d'exécution, qui enrichissent cette première livraison; elles marquent, du coup, un immense progrès accompli dans les arts de reproduction; c'est, jusqu'à ce jour, la meilleure publication sur la sculpture que nous possédions. Il est extraordinaire que dans le pays même où les graveurs sur bois et les aquafortistes jouissent, comme par tradition, d'encouragements excessifs, les procédés nouveaux et multiples de la photographie aient pu prendre aussi un développement sans cesse croissant. L'art moderne, si intrépide dans ses recherches, si fougueux dans ses productions, et l'art antique fait de noblesse et de modestie, d'application infinie, parfois de renoncement, ces deux arts ne se portent aucun préjudice et vivent fraternellement côte à côte. La photographie et la gravure tout en étant deux moyens de reproduction, ne sont pas des arts rivaux; ils visent des objectifs aussi distincts que les procédés dont ils font usage. Tous deux ont leurs imperfections et leurs prérogatives spéciales, mais les imperfections sont invisibles et les prérogatives prennent une extension de plus en plus considérable. Les matériaux qui composent l'ouvrage de M. Rayet, sont excessivement variés; c'est presque une bigarrure. Les grandes publications modernes ont une tendance à contrarier les idées reçues en pareille matière, idées qui de nos jours nous font sourire; aujourd'hui on sait juger à la fois le passé artistique, industriel et historique de tous les peuples et de tous les temps, que l'on confond dans un même amour ou une impartialité uniforme. Les collections particulières et les musées publics y ont contribué dans une notable proportion; nous y rencontrons du grec et de l'égyptien, des œuvres de l'art hellénique dans les temps primitifs et dans les temps classiques, des antiquités de Londres, Paris et Naples, des œuvres très connues et des découvertes récentes; tout s'y trouve représenté : le marbre, le bronze, le bois, la terre cuite, la ronde-bosse, l'art monumental et le bas relief. On le voit, le choix devait être fait avec discernement au milieu de cette multiplicité d'objets attrayants; mais l'éditeur, l'auteur et son illustre collaborateur M. Maspéro du Collège de France, l'habile vulgarisateur de l'art égyptien, se sont entendus tous les trois pour faire progresser la science de l'esthétique, en nous donnant un texte clair et agréable; en un mot, tout a été mis en œuvre pour nous procurer les jouissances de l'art archéologique et nous en aplanir les difficultés...

Administration du LIVRE

7, RUE SAINT-BENOIT

Pour répondre au désir de plusieurs de nos abonnés, nous donnons ci-après le prix de nos reliures et de nos cartonnages :

Reliure 1/2 chagrin, tête dorée, fers spéciaux.	**7** fr. le vol.
Reliure 1/2 maroquin, avec coins, fers spéciaux.	**12** fr. le vol.
Cartonnages d'amateur.. . . .	**5** fr. le vol.

Chaque année forme 2 volumes.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.